

Nouvelle traduction  
de Marie Darrieussecq

# Virginia Woolf

Un lieu à soi



Empreinte  
DENOËL

Virginia Woolf

*Un lieu à soi*

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR MARIE DARRIEUSSECQ

DENOËL

## PROLOGUE

*Ce n'est pas une bedroom, mais une room of one's own. Pas une chambre à soi, mais une pièce, un endroit, un lieu à soi. On a pourtant toujours traduit le titre de l'essai de Woolf sous le signe de la chambre. L'intention était peut-être louable : appuyer le souci d'une vie épargnée par « treize enfants », ces treize enfants qu'une chambre conjugale sans contraception ne manquait pas de jeter dans les jupes des femmes, ces treize enfants que Woolf cite comme entrave absolue pour une vie à soi. Ou bien l'intention était misogyne, consciemment ou pas : où travaille une femme sinon en chambre ? Que pourrait-elle faire d'un bureau ? Un boudoir, à la rigueur, dans les classes privilégiées ?*

*Le mot room ponctue le texte et y prend une place toujours très exacte : Virginia Woolf est un auteur précis — accordez-moi « une autrice précise », qui est la forme correcte en français. Elle regrette que les femmes n'aient, pour travailler, que la sitting room commune, salon ou salle à manger. Elle cite le neveu et biographe de Jane Austen : « Il est surprenant qu'elle ait été capable de mener tout cela à bien, car elle n'avait pas d'étude séparée où se retirer, et la plus grande part de son travail a dû être faite dans le salon commun, sujet à toutes sortes d'interruptions fortuites. » Elle interroge ses amies universitaires : ont-elles une room à elles, ou seulement une bed-sitting room, ce qu'on appelle aujourd'hui un studio ? Le luxe est d'avoir des separate rooms, une chambre et une pièce à part, pour ne pas avoir à s'asseoir sur le lit ou au milieu des autres gens — ne parlons pas de s'assurer « une pièce calme ou une pièce insonorisée ».*

*On ne traduit pas seulement le sens, on traduit la musique, le son et le rythme : « Une pièce à soi » n'était pas un titre possible. Piessassoï, en français, siffle comme un serpent sur nos têtes. Et puis Woolf parle aussi d'argent — cinq cents livres de rente sont également nécessaires pour qu'une femme puisse écrire : je craignais, en traduisant par pièce, qu'on entende aussi une pièce de monnaie<sup>[1]</sup>. Un bureau à soi était trop restrictif voire administratif, et pouvait ne concerner, en français, que le meuble. Un endroit à soi coassait comme une mare à grenouilles : son hiatus en oi-oi était aussi laid que le sifflement de pièce à soi. Un lieu à soi : c'est le titre de Virginia Woolf. Et je ne comprends pas l'enclos camériste où la tradition a voulu enfermer notre louve. Qui a peur de Virginia Woolf ? Cet autre titre célèbre prenait un sens de plus en plus pertinent à mesure que je traduais — traduire est la plus amoureuse des lectures.*

*L'essai de Woolf est une promenade sur deux journées, guère éloignée de la structure de Mrs Dalloway. D'abord une matinée dans une université qui ressemble à Oxford et Cambridge, et un excellent déjeuner ; un après-midi dans une des rares universités féminines (qui pourrait être Girton College) et un pauvre dîner. Le lendemain, une matinée studieuse à la bibliothèque du British Museum, un déjeuner dans le quartier, un retour à pied et une soirée chez soi à écrire la suite de cet essai (en fait deux conférences réunies sur le thème des femmes et de la fiction). Et encore une matinée dans Londres, datée du 26 octobre 1928.*

*En déambulant, la narratrice songe, pense, se demande (I thought, I wondered, I reflected). Sa réflexion ondule dans le flot de la journée, un stream of consciousness caractéristique de Woolf. La narration est complexe : elle prend la voix d'une certaine « Mary Beton, Mary Seton, Mary Carmichael ou quelque nom que vous voulez — ça n'a guère d'importance » : la voix de toute femme qui voudrait travailler, écrire, penser et être prise au sérieux. Comme cette considération n'est pas gagnée, Woolf rit beaucoup. Des messieurs solennels se mettent à courir sur un coup de sifflet ; ils portent le joli nom de Butt (Popotin) ou séduisent, entre deux sermons misogynes, un jeune palefrenier très laid. On a oublié, je crois, à quel point Woolf était drôle et mordante.*

*Mary Carmichael est un personnage imaginaire : cette jeune contemporaine de Woolf a écrit un premier roman remarqué. Elle a eu la chance, contrairement à Judith Shakespeare, de pouvoir disposer d'un lieu à elle et d'écrire sans avoir à se marier ou à se prostituer (Woolf ne fait pas grande différence entre les deux institutions). Judith Shakespeare, imaginaire elle aussi, est enterrée à un carrefour, enceinte hors mariage et suicidée : son existence est plausible puisque rien ne vient l'infirmier ni la confirmer, chair féminine superflue, perdue au XVI<sup>e</sup> siècle dans l'anonymat des femmes. Entre Judith Shakespeare et Mary Carmichael, Woolf évoque une petite galaxie d'écrivaines réelles, de Dorothy Osborne à George Eliot, en passant par les sœurs Brontë et la géniale Aphra Behn, quasi méconnue en France.*

*Le roman imaginaire de Mary Carmichael, malicieusement intitulé par Woolf L'Aventure de la vie, n'échappe pas aux clichés qui menacent toute œuvre de jeunesse. Mais il a le mérite de présenter deux femmes dans leur laboratoire, et qui s'aiment ; l'une a des enfants, l'autre pas, les deux parlent de ce qui les intéresse et qui n'est pas forcément un homme. La jeune et fictive Mary Carmichael invente avec Woolf, mine de rien, une nouvelle littérature : celle des femmes hors regard masculin. « Je voulais voir comment Mary Carmichael allait s'y prendre pour capturer ces gestes jamais transcrits, ces mots non dits ou demi-dits, qui se forment, à peine plus palpables que les ombres des papillons de nuit au plafond, quand les femmes sont seules, loin des lumières colorées et capricieuses de l'autre sexe. » Woolf laisse là un outil en héritage : on l'appelle aujourd'hui le test de Bechdel ou de Bechdel-Wallace ; Alison Bechdel et Liz Wallace renvoient à Virginia Woolf pour la maternité du concept. Le test est le suivant : prenez un film ou un livre, et soumettez-le à trois questions :*

1) Comporte-t-il au moins deux personnages féminins qui ont un nom ? 2) Ces deux femmes se parlent-elles ? 3) Parlent-elles d'autre chose que d'un homme ? Peu de livres ou de films passent le test.

Les hommes, ces créatures capricieuses, changeantes, coquettes, narcissiques, faibles, hystériques et frivoles, Woolf ne leur fait pas de cadeau dans son essai ; pas plus que le « professeur von X » n'en faisait aux femmes quand il écrivait l'œuvre de sa vie, *De l'infériorité mentale, morale et physique du sexe féminin* (il s'agit en fait du célèbre professeur Moebius). Pourtant le ton de Woolf n'est pas revanchard : il est celui de l'évidence amusée. L'égalité, qui ne la voudrait pas ? Elle aime imaginer le monde à l'envers, pour rendre plus sensibles encore les évidences : « Supposez, par exemple, que les hommes aient été représentés dans la littérature seulement comme les amants de femmes, et jamais comme amis des hommes, soldats, penseurs, rêveurs ; (...) combien la littérature en aurait souffert ! »

En traduisant Woolf, en rêvant, en écrivant, je m'occupais aussi de sa contemporaine en Allemagne, Paula Modersohn-Becker : j'écrivais sa biographie à partir de ses lettres et journaux, et je participais à une exposition pour montrer ses tableaux<sup>[2]</sup>. Paula Modersohn-Becker est la première femme à s'être peinte nue, après des siècles de regard masculin sur le corps des femmes. J'ignorais ce fait quand je me suis intéressée à elle : son œuvre magnifique, natures mortes, paysages, enfants, hommes, femmes et autoportraits, je ne comprenais pas pourquoi elle restait méconnue hors d'Allemagne. Je voulais donc la montrer ; et sa vie courte et intense, son quotidien conjugal contraint, son souci permanent d'un atelier à elle et d'indépendance financière : je voulais raconter ça. Ma Paula et ma Virginia sont contemporaines. Une autre de leurs contemporaines, la peintre suisse Sophie Schaeppi, écrivait dans son journal en 1892 : « La meilleure cure pour moi serait d'avoir dix mille francs de rente<sup>[3]</sup> ! »

Le propos de Woolf est aussi simple que subtil. Écrit à une époque où il était exceptionnel qu'une femme ait un lieu et de l'argent à soi, je dirais, pour utiliser un cliché cosmétique, qu'il n'a pas pris une ride. Car c'est aussi son style qui n'a pas vieilli : vif, vivant, très singulier. À la fois bizarre et fluide, son écriture imagée et concrète est toute de rivières, de poissons, de frémissements, de sauts, de montées dans des taxis, de livres pris et posés et repris. J'ai parfois dû résister à la tentation d'en lisser les singularités. Beaucoup de répétitions, même si on sait que l'anglais les craint moins que le français : j'ai ôté certains « I thought », pas tous, car Woolf ne cesse d'en ponctuer ses phrases façon virgule, et cette petite rythmique, pour déroutante qu'elle soit à des oreilles françaises, n'en est pas moins constitutive de son flux. Le mot Poésie ou le nom de Shakespeare sont répétés dans une même phrase, et le mot femme évidemment : Woolf bat du tambour, sonne du clairon, s'amuse, répète, enfonce des clous qui lui semblent évidents en tenant un marteau dans sa main féminine : elle flirte avec ce mauvais goût qu'on renvoie toujours aux féministes. J'ai répété et martelé avec elle, sans rien aplatis de son humour.

*« Open the duchess », comment traduire autrement que : « Ouvrez la duchesse » ? On croirait un couteau de boucher, un spéculum de gynécologue, au moins un coupe-papier. La duchesse de Winchilsea est une de ces autrices maudites, isolées en plein XVII<sup>e</sup> anglais. La Cour en France a produit Mme de La Fayette et Mme de Scudéry, mais les conditions en Angleterre n'étaient pas réunies. Ouvrons donc la duchesse avec Woolf et voyons s'étioler en lady Winchilsea un grand talent, et croître la folie comme une mauvaise herbe. Woolf pourrait écrire « ouvrons les livres de la duchesse », mais ces livres, personne ne les lit plus, ne les a jamais lus : en ce sens il n'y a pas de livres de la duchesse, et elle pend aux crocs de boucher de l'oubli et du désespoir. Ouvrons donc la duchesse et constatons son assassinat littéraire.*

*Virginia Woolf fait aussi semblant, parfois, d'être bête, ce qui est un des moyens rhétoriques de l'évidence : « La constitution humaine étant ce qu'elle est, cœur, corps et cerveau tout mélangés, et non séparés dans des compartiments comme ils le seront sans aucun doute dans un million d'années, un bon dîner est de grande importance pour une bonne conversation. » L'exemple du dîner lui sert à parler d'argent ; car parler d'argent, n'est-ce pas, ça ne se fait pas. Et pourtant c'est important. Même en littérature. Surtout quand on n'en a pas. Et ce sont les femmes qui n'en ont pas, pas du tout, pas un sou à elles, pas une demi-guinée, quand le pauvre Keats trouvait tout de même de quoi faire des voyages. Le passage sur les pruneaux servis en dessert dans la misérable université pour femmes est exemplaire de la très chic, spirituelle et terre à terre Virginia Woolf.*

*Il y a aussi les difficultés liées à la langue, et à la langue d'une époque : il reste un passage que je ne suis pas sûre de comprendre, et je serais curieuse d'avoir l'avis des lectrices et des lecteurs : « What was the truth about these houses, for example, dim and festive now with their red windows in the dusk, but raw and red and squalid, with their sweets and their bootlaces, at nine o'clock in the morning ? » Ces bootlaces et ces sweets ne me semblaient ni des bonbons ni des lacets de bottes, même si bootlaces peut désigner les rouleaux de réglisse qu'aiment les enfants. J'ai posé la question à divers Anglais : ils m'en donnaient diverses interprétations. Une traductrice française, Marie Hermet, m'a mise sur la piste de termes architecturaux, et c'est un choix que j'ai opéré : car traduire c'est aussi prendre des décisions.*

*Et parfois j'étais un peu heurtée par le genre de féminisme de Woolf : il y a, selon elle, des phrases d'homme et des phrases de femme. On pourrait croire à une Woolf « essentialiste » — les hommes et les femmes comme deux espèces séparées par nature — mais notre louve prend plutôt acte d'un fait : les femmes ont été élevées sous sujétion pendant des milliers d'années, et cela forge des différences qui s'entendent jusque dans la langue, jusque dans les mots. Il est possible que le flux et les images de Woolf soient de l'ordre d'une écriture féminine : je laisse ouverte cette question, qui est aussi celle de ma vie.*

M. D.

---

[1] Pour la même raison homonymique, j'ai parfois ajouté « sterling » à *livres* quand la confusion était possible avec *book*.

[2] Au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, d'avril à juillet 2016.

[3] Citée par Denise Noël, *Les Femmes peintres dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, <https://clio.revues.org/646>, 2004.

Mais, me direz-vous, vous m'avez demandé de parler des femmes et de la fiction — quel rapport avec un lieu à soi ? Je vais essayer d'expliquer. Quand vous m'avez demandé de parler des femmes et de la fiction je me suis assise sur les berges d'une rivière et je me suis interrogée sur le sens de ces mots. Ils appelaient peut-être simplement quelques remarques à propos de Fanny Burney ; quelques autres à propos de Jane Austen ; un hommage aux sœurs Brontë et une évocation de leur presbytère de Haworth sous la neige ; si possible quelques traits d'esprit autour de Miss Mitford ; une respectueuse allusion à George Eliot ; une référence à Mrs Gaskell, et on aurait fait le tour. Mais à y regarder de plus près, les mots ne semblaient pas si simples. Ce titre, les femmes et la fiction, pouvait signifier, et vous avez peut-être voulu qu'il signifie, les femmes et comment elles sont, ou les femmes et la fiction qu'elles écrivent ; ou les femmes et la fiction écrite à leur propos ; il peut aussi signifier que d'une façon ou d'une autre ces trois aspects sont inextricablement liés, et vous voulez que je les considère sous ce jour. Mais quand j'ai commencé à considérer le sujet de cette façon-là, qui semblait la plus intéressante, j'ai vite vu un inconvénient rédhibitoire. Je ne pourrais jamais tirer de conclusion. Je ne pourrais jamais remplir ce qui est, je le conçois, le premier devoir d'un conférencier ou d'une conférencière — vous servir, au bout d'un discours d'une heure, une pépite de vérité pure à emballer entre les pages de vos carnets et à conserver pour toujours sur le manteau de votre cheminée. Tout ce que je pouvais faire, c'est vous donner mon opinion sur un point mineur — une femme doit avoir de

l'argent et un lieu à elle si elle veut écrire de la fiction ; et cela, comme vous verrez, laisse sans solution le grand problème de la vraie nature de la femme et de la vraie nature de la fiction. Je me suis dérobée au devoir de conclure sur ces deux questions — les femmes et la fiction demeurent, pour autant que je sois concernée, des problèmes sans solution. Mais pour me racheter, je vais tenter de vous montrer au mieux comment j'en suis arrivée à cette opinion sur le lieu et l'argent. Je vais reprendre, en votre présence, aussi pleinement et librement que possible, le fil des pensées qui m'ont menée jusque-là. Peut-être que si je laisse à nu les idées, les préjugés, qui sous-tendent ce jugement, vous verrez qu'ils ont quelque chose à voir avec les femmes et quelque chose à voir avec la fiction. En tout cas, quand un sujet est hautement polémique — et l'est toute question sur le sexe — personne ne peut espérer dire la vérité. On ne peut que montrer comment on en est arrivée à tenir l'opinion que l'on tient. On ne peut que donner au public la possibilité de tirer ses propres conclusions au vu des limites, des préjugés, des idiosyncrasies de celui ou celle qui parle. La fiction ici est susceptible de contenir plus de vérité que les faits. Je me propose donc, en faisant usage de toutes les libertés et licences de la romancière, de vous raconter l'histoire des deux jours qui ont précédé ma venue ici — comment, courbée sous le poids du sujet dont vous aviez chargé mes épaules, je l'ai soupesé, je l'ai mis à l'épreuve de ma vie quotidienne. Je n'ai pas besoin de dire que ce que je vais décrire n'existe pas : Oxbridge est une invention ; tout autant que Fernham ; « je » n'est qu'un terme pratique pour quelqu'un qui n'a pas d'être réel. Un flot de mensonges va sortir de mes lèvres, mais il est possible qu'un peu de vérité y soit mêlée ; c'est à vous de chercher cette vérité et de décider s'il vaut la peine d'en garder quelque bout. Sinon, bien sûr, vous jetterez le tout à la corbeille et l'oublierez entièrement.

Et donc j'étais là (appelez-moi Mary Beton, Mary Seton, Mary Carmichael ou quelque nom que vous voulez — ça n'a guère d'importance) assise sur les berges d'une rivière il y a une ou deux semaines par une belle journée d'octobre, perdue dans mes pensées. Ce carcan dont j'ai parlé, les femmes et la fiction, cette

nécessité d'arriver à quelque conclusion sur un sujet qui soulève toutes sortes de préjugés et de passions, courbait ma tête vers le sol. À droite et à gauche de vagues buissons, dorés et cramoisis, brûlaient d'une couleur de feu, à en paraître incendiés. Sur la rive d'en face les saules, cheveux aux épaules, pleuraient dans leur lamentation perpétuelle. La rivière reflétait ce que bon lui semblait du ciel, du pont et des arbres en feu, et après le passage d'un jeune étudiant qui ramait à travers les reflets, ils se refermèrent complètement, comme s'il n'avait jamais existé. C'était un endroit où on pouvait rester assise tout au long du jour perdue dans ses pensées. Pensées — un nom plus imposant que ce qu'elles méritaient — dont la ligne flottait dans le courant. Cette ligne se balançait, de minute en minute, de-ci de-là parmi les reflets et les herbes, plongeant et émergeant jusqu'à — vous savez, quand ça mord — la soudaine sédimentation d'une idée au bout de la ligne : et puis la remontée précautionneuse, et la prudente dépose... Hélas, posée sur l'herbe, ma petite pensée paraissait bien insignifiante ; le genre de poisson qu'un bon pêcheur remet à l'eau pour qu'il grossisse et vaille un jour la peine d'être cuit et mangé. Je ne vous embêterai pas avec cette pensée maintenant, même si, en cherchant bien, vous pourriez la trouver par vous-mêmes dans la suite de mes propos.

Pour petite qu'elle fût, elle avait néanmoins la mystérieuse propriété de son espèce — rejetée au fond de l'esprit, elle y devint aussitôt très excitante et importante ; et comme elle bondissait et plongeait, et jaillissait ici et là, elle déclencha un tel bouillonnement et tumulte d'idées qu'il me fut impossible de rester assise. C'est ainsi que je me retrouvai à marcher d'un pas extrêmement rapide à travers une étendue de gazon. Instantanément la silhouette d'un homme se dressa pour m'intercepter. Non que j'aie tout de suite compris que les gesticulations de ce curieux objet, en frac et chemise du soir, m'étaient adressées. Son visage exprimait l'horreur et l'indignation. L'instinct, plus que la raison, me vint en aide ; c'était un Surveillant ; j'étais une femme. Ça c'était la pelouse ; ça c'était l'allée. Seuls les Professeurs et les Étudiants sont autorisés ici ; le gravier est pour moi. De telles pensées furent l'affaire d'un instant.

Comme je regagnais l'allée, les bras du surveillant retombèrent, son visage reprit son calme habituel, et même si la pelouse est plus agréable que le gravier pour marcher, il n'y avait pas grand mal. La seule accusation que je pouvais porter contre les Professeurs et les Étudiants de ce *college*, quel qu'il fût, était qu'au nom de la protection d'une pelouse dont ils s'étaient transmis l'entretien pendant trois cents ans, ils avaient fait fuir mon petit poisson.

L'idée qui m'avait poussée à piétiner si audacieusement leurs plates-bandes, je ne pouvais m'en souvenir. L'esprit de la paix descendait du ciel comme un nuage, car si l'esprit de la paix demeure quelque part, c'est bien dans les espaces et les cours carrées d'Oxbridge par un beau matin d'octobre. À flâner à travers ces *colleges* au long de ces couloirs anciens, la rudesse du présent en était comme adoucie ; le corps semblait contenu dans un miraculeux cabinet de verre complètement hermétique aux sons, et l'esprit, dégagé de tout contact avec les faits (à moins de piétiner à nouveau la pelouse), était libre de s'arrêter à la première méditation qui serait en harmonie avec le moment. Le hasard aidant, le souvenir fortuit d'un vieil essai qui parlait de revisiter Oxbridge aux grandes vacances me remit Charles Lamb en mémoire — saint Charles, disait Thackeray en portant une lettre de Lamb à son front. Et vraiment, de tous les morts — je vous livre mes pensées telles qu'elles me venaient — Lamb est un des plus sympathiques ; un de ceux à qui on aimerait demander, alors dites-moi, comment avez-vous écrit vos essais ? Car ses essais sont supérieurs même à ceux de Max Beerbohm, tout parfaits qu'ils étaient ; à cause de cet éclat sauvage de l'imagination, de ce coup de tonnerre du génie en plein milieu, qui les laisse bancals et imparfaits mais étoilés de poésie. Lamb vint à Oxbridge il y a peut-être une centaine d'années. Je sais qu'il a écrit un essai — le titre m'échappe — à propos du manuscrit d'un poème de Milton qu'il a vu ici. C'était *Lycidas* peut-être, et Lamb écrivit combien cela le choquait de penser qu'un seul mot de *Lycidas* eût pu être différent de ce qu'il est. Imaginer Milton en train de changer les mots dans ce poème lui semblait une sorte de sacrilège. J'en venais à me rappeler ce que je pouvais de *Lycidas*, et je m'amusais à deviner quel mot Milton aurait bien pu modifier, et

pourquoi. Et puis il me vint à l'esprit que le manuscrit en question, celui-là même que Lamb avait consulté, se trouvait à seulement quelques centaines de mètres, de sorte qu'on pouvait suivre les pas de Lamb à travers la cour carrée vers cette célèbre bibliothèque où est gardé le trésor. De plus, me souvins-je comme je mettais ce plan à exécution, c'est dans cette célèbre bibliothèque que le manuscrit d'*Esmond*, de Thackeray, est aussi conservé. Les critiques disent souvent qu'*Esmond* est le roman le plus parfait de Thackeray. Mais l'affectation du style, avec son imitation du XVIII<sup>e</sup> siècle, entrave la lecture, si je me souviens bien ; à moins que le style XVIII<sup>e</sup> ne fût naturel à Thackeray — fait qui aurait pu être établi en consultant le manuscrit et en regardant si les altérations se faisaient au bénéfice du style ou du sens. Il aurait alors fallu décider ce qui est le style et ce qui est le sens, une question qui — mais voilà que j'étais réellement devant la porte qui donne accès à ladite bibliothèque. Je l'ouvris sans doute, car instantanément en surgit, comme un ange gardien barrant le seuil dans un battement de toge noire au lieu d'ailes blanches, un monsieur affable, désapproubateur et chenu, qui regretta à voix basse, tout en me renvoyant d'un geste de la main, le fait que les dames ne sont admises à la bibliothèque qu'accompagnées par un membre du *college* ou pourvues d'une lettre de recommandation.

Qu'une célèbre bibliothèque soit maudite par une femme, voilà qui ne fait ni chaud ni froid à la célèbre bibliothèque. Vénérable et calme, tous ses trésors sous clef bien en sécurité en son sein, elle dormait comme une masse et, pour autant que je sache, dormirait ainsi pour toujours. Jamais je ne réveillerais ses échos, jamais plus je ne redemanderais son hospitalité, j'en fis le serment en descendant rageusement les marches. Il restait encore une heure avant le déjeuner, et que faire ? Flâner dans les prairies ? M'asseoir au bord de la rivière ? Certes, c'était une jolie matinée d'automne ; les feuilles tombaient au sol en un tournoiement rouge ; il n'y avait guère de difficulté à faire l'un ou l'autre. Mais de la musique arrivait à mes oreilles. Quelque service ou célébration était en cours. L'orgue gémissait avec magnificence comme je passais la porte de la chapelle. Dans cette atmosphère sereine, même la douleur du

christianisme sonnait moins comme la douleur que comme un souvenir de la douleur ; même les grognements du vieil orgue semblaient nimbés de paix. Je n'avais aucun désir d'entrer, en eussé-je eu le droit, et cette fois ç'aurait peut-être été le bedeau qui m'aurait arrêtée, me demandant aussi bien mon certificat de baptême ou une lettre d'introduction du doyen. Mais l'extérieur de ces bâtiments magnifiques est souvent aussi beau que l'intérieur. De plus, c'était assez amusant de regarder la congrégation s'assembler, entrer et sortir, bourdonner à la porte de la chapelle comme des abeilles à l'entrée de la ruche. On voyait beaucoup de toques et de toges ; certains portaient des touffes de fourrure aux épaules ; d'autres étaient poussés dans des fauteuils roulants ; d'autres, à l'âge où l'on n'est pourtant pas encore une ruine, semblaient plissés et tassés en des formes si singulières qu'on pensait à ces crabes géants ou ces écrevisses qui se tractent avec difficulté dans le sable des aquariums. Comme je m'appuyais au mur, l'Université m'apparaissait vraiment comme un sanctuaire où sont préservées des espèces rares qui deviendraient vite obsolètes si on les laissait se battre pour l'existence sur le pavé du Strand. De vieilles histoires de vieux doyens et de vieux directeurs me revenaient à l'esprit, mais avant que j'aie trouvé le courage de siffler — on racontait qu'au son du sifflet le vieux professeur X prenait instantanément le galop — la vénérable congrégation s'était repliée à l'intérieur. L'extérieur de la chapelle demeurait. Comme vous savez, ses hauts dômes et pinacles, éclairés la nuit, se voient à des kilomètres, tel un voilier toujours voguant et jamais n'arrivant, loin par-delà les collines. Il fut un temps, j'imagine, où cette cour carrée, avec ses pelouses tondues, ses bâtiments massifs et la chapelle elle-même, était un marécage comme le reste, où l'herbe ondulait et les cochons fouissaient. Des attelages de chevaux et de bœufs avaient dû traîner les pierres par charrettes depuis des contrées lointaines, et avec un labeur infini les blocs gris dans l'ombre desquels je me tenais avaient été posés en ordre les uns sur les autres, et les peintres avaient apporté du verre pour les fenêtres, et les maçons s'étaient activés pendant des siècles sur ce toit avec du mastic et du ciment, à coups de pelle et de truelle. Tous les samedis quelqu'un avait dû prendre

de l'or et de l'argent dans une bourse en cuir pour les déposer dans leurs poings antiques, car il y avait bien un soir où ils devaient boire de la bière et jouer aux quilles. Un flot d'or et d'argent sans fin avait dû perpétuellement couler dans cette cour pour maintenir le flux des pierres et l'activité des maçons ; pour niveler, déblayer, creuser et drainer. Mais c'était l'âge de la foi, et l'argent coulait à flots pour poser ces pierres sur des fondations profondes, et quand les pierres étaient devenues des murs, l'argent coulait encore des coffres des rois et des reines et des grands nobles pour s'assurer que les hymnes seraient chantés ici et les étudiants éduqués. Les terres étaient attribuées ; la dîme était payée. Et quand s'acheva l'âge de la foi et que vint l'âge de la raison, le même flot d'or et d'argent continua de couler ; des confréries furent fondées ; des bourses furent dotées ; seulement, l'or et l'argent coulaient désormais non des coffres du roi mais des caisses des marchands et des fabricants, des bourses des hommes qui avaient fait, disons, une fortune dans l'industrie et en rendaient, dans leur testament, une généreuse part pour doter plus de postes, plus de bourses, plus de fondations dans l'université où ils avaient appris leur art. D'où les bibliothèques et les laboratoires ; les observatoires ; le splendide équipement en instruments coûteux et délicats, rangé maintenant sur des étagères en verre, là où des siècles auparavant l'herbe ondulait et les cochons fouissaient. Certes, comme je flânais dans la cour, les fondations d'or et d'argent semblaient suffisamment profondes ; le pavé tenait solidement sur les herbes folles. Des hommes avec des plateaux sur la tête passaient, très occupés, d'un escalier à l'autre. Des fleurs éclataient en couleurs criardes dans des jardinières. Les accents d'un gramophone beuglaient hors des fenêtres. On ne pouvait pas ne pas penser — la pensée quelle qu'elle ait pu être fut coupée net. L'horloge sonna. Il était temps de se frayer un chemin vers le déjeuner.

C'est une chose curieuse, cette façon qu'ont les romanciers de nous faire croire que les déjeuners sont invariablement mémorables pour un trait d'esprit qui y fut dit, ou pour une chose très sage qui y fut faite. Mais ils consacrent rarement un mot à ce qui fut mangé. Ça fait partie de la convention romanesque, de ne mentionner ni la

soupe ni le saumon ni les canetons, comme si ni soupe ni saumon ni canetons n'avaient absolument aucune importance, comme si personne n'avait jamais fumé un cigare ou bu un verre de vin. Ici, cependant, je prendrai la liberté de défier cette convention pour vous dire que le déjeuner à cette occasion commença par des soles, plongées dans un plat profond, et sur lesquelles le cuisinier du *college* avait déposé une courtepoinette de la crème la plus blanche, mais parsemée ici et là de taches brunes comme les taches aux flancs d'une biche. Après ça vinrent les perdrix, mais si ce mot suggère un couple d'oiseaux chauves et marron sur une assiette vous vous trompez. Les perdrix, nombreuses et variées, venaient avec leur cortège de sauces et de salades, le fort et le doux, chacun dans l'ordre ; leurs pommes de terre, fines comme des pièces de monnaie mais pas aussi dures ; leurs choux de Bruxelles, feuilletés comme des boutons de rose mais plus succulents. Et le rôti et son cortège étaient à peine expédiés que le serveur silencieux, le surveillant incarné peut-être dans une manifestation plus douce, déposa devant nous, auréolée de serviettes, une création qui surgissait toute sucrée des ondes. Nommer ça pudding et l'associer ainsi à du riz et du tapioca, ce serait une insulte. Pendant ce temps, les verres à vin se coloraient en jaune et rouge ; se vidaient ; se remplissaient. De sorte que par degrés s'allumait, vers le bas de la colonne vertébrale, là où est le siège de l'âme, non cette dure petite lumière électrique que nous appelons le brio, qui éclate à l'orée de nos lèvres, mais ce rayonnement plus profond, subtil et souterrain, la riche flamme jaune de la conversation rationnelle. Nul besoin de se presser. Nul besoin d'étinceler. Nul besoin d'être autre que soi-même. Nous allons tous au paradis et Vandyck est de la compagnie — en d'autres termes, comme la vie semblait bonne, comme étaient douces ses récompenses, comme semblaient triviaux tels griefs ou rancune, comme étaient admirables l'amitié et la société de gens du même monde, en s'allumant une bonne cigarette et en s'enfonçant dans les coussins du canapé sous la fenêtre.

Si, par un hasard commode, un cendrier s'était présenté, si on n'avait, à défaut, jeté la cendre par la fenêtre, si les choses avaient été un peu différentes de ce qu'elles étaient, on n'aurait

vraisemblablement pas vu un chat sans queue. La vue de cet animal abrupt et tronqué promenant ses coussinets à travers la cour carrée modifia, par un soudain revirement de l'intelligence subconsciente, la lumière émotionnelle en moi. Ce fut comme si quelqu'un avait laissé tomber un store. Peut-être l'excellent vin blanc relâchait-il son emprise. Certes, en regardant ce chat Manx qui s'arrêtait au milieu de la pelouse comme si lui aussi questionnait l'univers, quelque chose semblait manquer, quelque chose semblait différent. Mais qu'est-ce qui manquait, qu'est-ce qui était différent ? me demandais-je en écoutant les gens parler. Et pour répondre à la question je devais me penser hors de la pièce, de retour dans le passé, avant la guerre en fait, et replacer sous mes yeux le modèle d'un autre déjeuner tenu dans des pièces guère éloignées de celles-ci ; mais différentes. Tout était différent. Pendant ce temps la conversation continuait parmi les invités, qui étaient nombreux et jeunes, de ce sexe-ci et de ce sexe-là ; continuait avec une aisance natatoire, continuait agréablement, librement, plaisamment. Et comme elle continuait je la superposais à l'arrière-plan de l'autre conversation, et comme je les comparais je ne doutai pas que l'une soit la descendante, l'héritière légitime de l'autre. Rien n'avait changé ; rien n'était différent excepté — ici je tendais l'oreille, moins pour ce qui était en train d'être dit que pour le murmure ou le courant derrière. Oui, c'était ça — le changement était là. Avant la guerre, à un déjeuner comme celui-ci, les gens auraient dit exactement les mêmes choses mais elles auraient rendu un son différent, parce qu'à l'époque une sorte de bourdonnement les accompagnait, inarticulé mais musical, excitant, qui changeait la valeur des mots eux-mêmes. Pouvait-on transposer ce bourdonnement en mots ? Les poètes nous y aideraient peut-être. Un livre se trouvait près de moi, et en l'ouvrant je tombai tout bonnement sur Tennyson. Et voici ce que Tennyson chantait :

*Une larme splendide est tombée  
De la fleur de passion à l'entrée  
Elle vient, ma colombe, mon aimée,  
Elle vient, ma vie, mon destin,*

*La rose rouge crie : « Elle vient. »*  
*La rose blanche gémit : « Quand ? »*  
*Le delphinium se penche : « J'entends. »*  
*Et le lys murmure : « J'attends. »*

Les hommes fredonnaient-ils ça dans les déjeuners d'avant-guerre ? Et les femmes ?

*Mon cœur est comme l'oiseau qui chante*  
*Son nid est dans la branche humide ;*  
*Mon cœur est comme le pommier*  
*Aux rameaux lourds de fruits gravides ;*  
*Mon cœur est comme un coquillage*  
*Flottant dans les mers irisées ;*  
*Mon cœur est plus heureux encore*  
*Parce que mon amour est venu.*

Les femmes fredonnaient-elles ça dans les déjeuners d'avant-guerre ?

Il y avait quelque chose de tellement ridicule à l'idée de gens fredonnant ce genre de choses, même tout bas, dans les déjeuners d'avant-guerre, que j'éclatai de rire, et dus expliquer mon rire en pointant du doigt le chat Manx, qui avait vraiment un petit air absurde, pauvre bête, sans queue, au milieu du gazon. Était-il vraiment né comme ça, ou avait-il perdu sa queue dans un accident ? Le chat sans queue est plus rare qu'on ne croit, même si on dit qu'il y en a sur l'île de Man. C'est un animal bizarre, plus singulier que beau. C'est étrange la différence que fait une queue — vous savez le genre de choses qu'on dit quand un déjeuner festif se termine et que les gens cherchent leurs manteaux et leurs chapeaux.

Ce déjeuner-ci, grâce à l'hospitalité de l'hôte, s'était prolongé tard dans l'après-midi. La belle journée d'octobre s'éteignait et les feuilles tombaient des arbres dans l'avenue pendant que je marchais. Les grilles semblaient se fermer derrière moi les unes après les autres avec une douceur implacable. D'innombrables surveillants ajustaient

d'innombrables clefs dans des serrures bien huilées ; la maison du trésor était rendue sûre une nuit de plus. Au bout de l'avenue on débouche sur une route — j'ai oublié son nom — qui mène, si on tourne au bon endroit, tout du long jusqu'à Fernham. Mais il restait beaucoup de temps. Le dîner n'était pas avant sept heures et demie. On pouvait quasi se passer de dîner après un tel déjeuner. C'est étrange comme une bribe de poésie peut travailler dans la tête et faire bouger les jambes à son rythme au long de la route. Ces mots —

*Une larme splendide est tombée  
De la fleur de passion à l'entrée  
Elle vient, ma colombe, mon aimée —*

chantaient dans mon sang comme je marchais d'un bon pas vers Headingley. Et puis, basculant sur une autre mesure, je chantai, là où le barrage fait bouillonner les eaux :

*Mon cœur est comme l'oiseau qui chante  
Son nid est dans la branche humide ;  
Mon cœur est comme le pommier...*

Quels poètes, m'écriai-je tout haut comme on fait au crépuscule, quels poètes ils étaient !

Par une sorte de jalousie (je suppose) pour notre époque, si bêtes et absurdes que soient ces comparaisons, j'en vins à me demander si quelqu'un de nos jours pouvait honnêtement nommer deux poètes vivants qui soient aussi grands que Tennyson et Christina Rossetti en leur temps. Il est évidemment impossible — me dis-je en regardant ces eaux écumantes — de comparer. La raison même pour laquelle cette poésie nous pousse à un tel abandon, à un tel ravissement, c'est qu'elle célèbre un sentiment qui nous était habituel (à des déjeuners d'avant-guerre, peut-être), de sorte qu'on y répond facilement, familièrement, sans se donner la peine de questionner ce sentiment ou de le comparer avec un sentiment actuel. Mais les poètes vivants expriment un sentiment qui est tout juste en train de

se former pour nous être arraché sur le moment. D'abord on ne le reconnaît pas ; souvent, pour une raison ou une autre, on en a peur ; on le scrute intensément et on le compare, avec jalousie et soupçon, à l'ancien sentiment, celui qu'on connaissait. D'où la difficulté de la poésie moderne ; et c'est à cause de cette difficulté qu'on ne peut pas se rappeler plus de deux vers consécutifs de n'importe quel bon poète moderne. Pour cette raison — la mémoire qui me trahissait — le débat tourna court faute de matière. Mais, continuai-je en avançant vers Headingley, pourquoi avons-nous cessé de fredonner à voix basse aux déjeuners de fête ? Pourquoi Albert a-t-il cessé de chanter

*Elle vient, ma colombe, mon aimée.*

Pourquoi Christina a-t-elle cessé de répondre

*Mon cœur est plus heureux encore  
Parce que mon amour est venu.*

Dirons-nous que c'est la faute à la guerre ? Quand les fusils firent feu en août 1914, les visages des hommes et des femmes se montrèrent-ils si nus les uns aux autres que la romance en a été tuée ? Ce fut certes un choc (pour les femmes en particulier avec leurs illusions sur l'éducation, etc.) de voir les visages de nos gouvernants à la lumière des bombardements. Ils avaient l'air si laids — Allemands, Anglais, Français —, si stupides. Mais où qu'on rejette la faute, ou sur qui, l'illusion est bien plus rare aujourd'hui, cette illusion qui inspira à Tennyson et Rossetti des chants si passionnés sur la venue de leur amour. Il suffit de lire, de regarder, d'écouter, de se souvenir. Mais pourquoi dire « faute » ? Pourquoi, si c'était une illusion, ne pas rendre grâce à la catastrophe, quelle qu'elle fût, qui détruisit l'illusion et la remplaça par la vérité ? Car la vérité... ces points marquent l'endroit où, en quête de vérité, je ratai le virage vers Fernham. Oui vraiment, laquelle était la vérité, et laquelle l'illusion ? me demandai-je. Prenons ces maisons par exemple, quelle était leur vérité, festives et tamisées au crépuscule avec leurs

fenêtres rouges, mais crues et rouges et sordides à neuf heures du matin avec leurs ornements de façade en forme de bonbons et de rouleaux de réglisse ? Et les saules et la rivière et les jardins qui descendent vers la rivière, vagues en ce moment dans la brume qui les dérobait, mais dorés et rouges en plein soleil — quelle était la vérité, quelle était l'illusion ? Je vous épargne les tours et détours de mes cogitations, car aucune conclusion ne fut trouvée sur la route de Headingley, et je vous prie de bien vouloir savoir que je me rendis vite compte de mon erreur de virage et retrouvai mon chemin vers Fernham.

Comme j'ai déjà dit que c'était un jour d'octobre, je n'ose pas risquer de perdre votre estime et mettre en péril le beau nom de fiction en changeant les saisons et en décrivant des lilas par-dessus les murs des jardins, des tulipes et autres fleurs de printemps. La fiction doit coller aux faits, et plus vrais sont les faits, meilleure est la fiction — c'est ce qu'on nous dit. Donc c'était toujours l'automne et les feuilles étaient toujours jaunes, et tombaient, disons, un peu plus vite que tout à l'heure, parce qu'on était maintenant le soir (dix-neuf heures trente-trois, pour être précise) et une petite brise (du sud-ouest pour être exacte) s'était levée. Malgré tout ça, quelque chose de bizarre était à l'œuvre —

*Mon cœur est comme l'oiseau qui chante  
Son nid est dans la branche humide ;  
Mon cœur est comme le pommier  
Aux rameaux lourds de fruits gravides —*

peut-être les mots de Christina Rossetti étaient-ils en partie responsables de la légèreté de cette fantaisie — ce n'était bien sûr rien d'autre qu'une fantaisie — le lilas qui secouait ses fleurs au-dessus du mur du jardin, et les papillons citron qui filaient de-ci de-là, et la poussière du pollen dans l'air. Une brise soufflait, de quel point cardinal je l'ignore, mais elle soulevait les feuilles à moitié poussées et un éclat gris-vert était dans l'air. C'était ce moment entre chien et loup où les couleurs connaissent leur intensité et les violets et les dorés brûlent aux vitres comme le battement d'un cœur

excitable ; où la beauté du monde, révélée, est pourtant sur le point de périr (ici je pénétrai dans le jardin car, imprudemment, la porte avait été laissée ouverte et aucun surveillant n'était en vue), où la beauté du monde, qui doit si vite périr, a deux côtés, l'un de rire, l'autre d'angoisse, coupant le cœur en deux. Les jardins de Fernham s'étendaient devant moi dans le crépuscule printanier, sauvages et ouverts, et dans l'herbe haute, tachetée et négligemment couchée, des jonquilles et des campanules étaient sorties, peut-être pas exactement au meilleur moment ; elles étaient maintenant secouées par le vent et se balançaient en tirant sur leurs racines. Les fenêtres du bâtiment, arrondies comme des hublots parmi de généreuses vagues de briques rouges, variaient du jaune citron à l'argenté sous la course rapide des nuages de printemps. Quelqu'un était dans un hamac, une femme, mais dans cette lumière il n'y avait que des fantômes, à demi devinés, à demi vus, fuyant à travers l'herbe — personne n'allait donc la retenir ? — et puis sur la terrasse, comme surgie pour humer l'air ou jeter un œil au jardin, parut une silhouette courbée, formidable et humble pourtant, avec son grand front et sa robe miteuse — serait-ce possible, la célèbre universitaire, J.H. elle-même ? Tout était brouillé et cependant intense, comme si l'étole que le crépuscule avait jetée sur le jardin était déchirée en deux par une étoile ou une épée — l'éclair de quelque terrible réalité jaillissant, comme il se doit, du cœur du printemps. Car la jeunesse —

Ma soupe était là. Le dîner était servi dans la grande salle à manger. Loin d'être au printemps c'était, de fait, une soirée d'octobre. Tout le monde était rassemblé dans la vaste salle à manger. Le dîner était prêt. La soupe était là. C'était un simple bouillon de bœuf. Il n'y avait aucune fantaisie à touiller là-dedans. On aurait pu voir à travers le liquide transparent n'importe quel motif qui se serait trouvé sur l'assiette elle-même. Mais il n'y avait pas de motif. L'assiette était simple. Ensuite vint le bœuf avec ses légumes et patates associés — une trinité ordinaire, suggérant des croupes de bétail dans un marché boueux, des choux de Bruxelles racornis et jaunis au bord, un lundi matin de marchandage et de rabais et de femmes avec des filets à commissions. Il n'y avait aucune raison de

se plaindre de ce pain quotidien de la nature humaine, vu que l'apport était suffisant et que les mineurs de fond, sans aucun doute, s'attablent devant moins. Des pruneaux et de la crème anglaise suivirent. Et si quelqu'un se plaint que les pruneaux, même adoucis par de la crème, sont un légume peu charitable — un fruit, certainement pas —, fibreux comme un cœur d'avare et exsudant un fluide tel qu'il doit en couler dans les veines des avares qui se sont refusé vin et chaleur pendant quatre-vingts ans mais n'en ont pas davantage donné aux pauvres — ce quelqu'un devrait songer qu'il y a des gens dont la charité embrasse même le pruneau. Biscuits et fromage vinrent ensuite, et ici la cruche d'eau circula libéralement, car il est dans la nature des biscuits d'être secs, et ces biscuits-là étaient biscuits jusqu'au tréfonds. Ce fut tout. Le dîner était terminé. Tout le monde recula sa chaise à grand bruit ; les portes battantes battirent violemment en avant et en arrière ; bientôt la salle fut vidée de tout signe de nourriture, et indubitablement dressée pour le petit déjeuner du lendemain. Dévalant des couloirs et grimpant des escaliers, la jeunesse de l'Angleterre s'en fut tapant et chantant. Était-ce à une invitée, à une étrangère (car je n'avais pas plus de légitimité ici à Fernham qu'à Trinity ou Somerville ou Girton ou Newnham ou Christchurch) de dire : « Le dîner n'était pas bon » ou de dire (nous nous trouvions maintenant, Mary Seton et moi, dans son salon) : « N'aurions-nous pu simplement dîner ici tranquilles ? », car si j'avais dit quoi que ce soit dans le genre j'aurais dû fouiner et fouiller dans l'économie secrète d'une maison qui présente à l'étrangère une si belle façade de gaieté et de courage. Non, personne ne pouvait rien dire de ce genre. En fait, la conversation, un moment, languit. La constitution humaine étant ce qu'elle est, cœur, corps et cerveau tout mélangés, et non séparés dans des compartiments comme ils le seront sans aucun doute dans un million d'années, un bon dîner est de grande importance pour une bonne conversation. On ne peut ni bien penser, ni bien aimer, ni bien dormir, si on n'a pas bien dîné. La lampe dans l'épine dorsale ne s'éclaire pas au bœuf et aux pruneaux. Nous irons *probablement* tous au paradis, et Vandyck, *espérons*, nous attendra au coin de la rue — voilà l'état d'esprit plein de doute et de réserve que

nourrissent bœuf et pruneaux, à eux tous, à la fin d'une journée de travail. Heureusement, mon amie, qui enseignait la science, avait un placard où se tenaient une bouteille trapue et de petits verres — (mais il aurait fallu sole et perdrix pour commencer) — ce qui nous permit de faire repartir le feu et de réparer quelques-uns des dommages de cette journée. Une minute après nous évoluions librement parmi ces objets de curiosité et d'intérêt qui se forment dans l'esprit en l'absence d'une personne particulière, et viennent naturellement sur le tapis quand on se retrouve — le mariage d'un tel, le non-mariage d'un autre ; un tel qui pense ci, un autre qui pense ça ; un tel qui a prospéré à en être méconnaissable, un autre qui a mal tourné que c'en est à peine croyable — et toutes les spéculations qui découlent naturellement de pareils préambules concernant la nature humaine et le caractère étonnant du monde dans lequel nous vivons. Pendant que ces choses se disaient, je prenais toutefois conscience, à ma propre confusion, d'un courant qui se formait de lui-même et emportait tout vers une fin de son cru. On pouvait bien parler de l'Espagne ou du Portugal, de livres ou de courses de chevaux, l'intérêt réel de ce qui se disait n'était pas là, mais dans le spectacle de maçons sur un haut toit il y a quelque cinq siècles. Des rois et des nobles apportaient des trésors dans d'énormes sacs et les déversaient sous la terre. Cette scène prenait sans cesse vie dans mon esprit et se plaçait à côté d'une autre, des vaches efflanquées et un marché boueux et des légumes flétris et des vieillards au cœur fibreux — ces deux images, toutes disjointes et déconnectées et dénuées de sens qu'elles étaient, revenaient sans cesse en même temps et se combattaient l'une l'autre et me tenaient entièrement en leur pouvoir. Le meilleur moyen, au risque d'en faire dévier toute la conversation, était d'exposer à l'air ce que j'avais à l'esprit ; avec un peu de chance, cela fanerait et tomberait en poussière comme la tête du roi mort quand on ouvrit son cercueil à Windsor. Brièvement, donc, je racontai à Miss Seton les maçons, toutes ces années sur le toit de la chapelle, et les rois et les reines et les nobles aux épaules chargées de sacs d'or et d'argent qu'ils pelletaient dans la terre ; et puis les grands magnats financiers de notre temps qui vinrent déposer chèques et bons, j'imagine, là où

les autres avaient déposé lingots et morceaux d'or brut. Tout cela repose en dessous des *colleges*, là-bas, dis-je ; mais ce *college*-ci, où nous nous tenons, qu'est-ce qui repose sous ses galantes briques rouges et sous les herbes folles de son jardin à l'abandon ? Quelle force réside derrière la simple vaisselle de notre dîner, et (ici cela jaillit de ma bouche avant que j'aie pu l'arrêter) derrière le bœuf, la crème et les pruneaux ?

Eh bien, dit Mary Seton, autour de l'an 1860 — oh, mais vous connaissez l'histoire, dit-elle, ennuyée sans doute par le *laisus*. Et elle me raconta — les salles qui furent louées. Les comités réunis. Les enveloppes adressées. Les circulaires rédigées. Les réunions tenues ; les lettres lues ; un tel a promis tant ; Mr X au contraire ne donnera pas un sou. La *Saturday Review* a été très grossière. Comment lever des fonds pour payer des bureaux ? Faut-il organiser une vente de charité ? Ne peut-on trouver une jolie fille pour l'asseoir au premier rang ? Allons voir ce qu'a dit John Stuart Mill sur le sujet. L'une d'entre nous peut-elle convaincre le rédacteur en chef du ... de publier la lettre ? Pouvons-nous obtenir de lady ... qu'elle la signe ? Lady ... n'est pas en ville. Voilà comment on s'y prenait, il faut croire, il y a soixante ans, et c'était un effort prodigieux, et on y passait beaucoup de temps. Et c'était seulement après une longue lutte et avec la plus grande difficulté qu'on parvenait à réunir trente mille livres sterling<sup>[1]</sup>. Alors, bien sûr, nous ne pouvons pas avoir du vin et des perdrix et des domestiques porteurs de plats en étain sur leurs têtes, dit-elle. Nous ne pouvons pas avoir des sofas et des pièces séparées. « Le confort attendra », dit-elle, citant tel ou tel livre<sup>[2]</sup>.

À la pensée de toutes ces femmes travaillant année après année en trouvant difficile de réunir deux mille livres sterling, et faisant tout ce qu'elles pouvaient pour en trouver trente mille, nous laissâmes éclater notre mépris devant la répréhensible pauvreté de notre sexe. Qu'avaient-elles donc fabriqué, nos mères, qu'elles n'aient pas le moindre bien à nous laisser ? S'étaient-elles poudré le nez ? Avaient-elles léché les vitrines ? S'étaient-elles pavanées au soleil de Monaco ? Il y avait quelques photos sur le manteau de la cheminée. La mère de Mary — si c'était bien sa photo — avait peut-être été un panier percé à ses heures perdues (elle avait treize enfants d'un

ministre du culte), mais dans ce cas, sa vie joyeuse et dissipée avait laissé trop peu de traces de ses plaisirs sur son visage. Son allure était commune ; une vieille dame en châle à carreaux retenu par un grand camée ; assise dans un fauteuil en paille, encourageant un épagneul à regarder l'appareil photo, avec l'expression amusée et tendue à la fois de celle qui est sûre que le chien va bouger dès que l'oiseau sortira. Maintenant, si elle avait fait des affaires ; si elle était devenue une fabricante de soie artificielle ou une sommité de la Bourse ; si elle avait laissé deux ou trois cent mille livres à Fernham, nous aurions pu nous asseoir à notre aise ce soir, et le sujet de notre conversation aurait pu être l'archéologie, la botanique, la physique, la nature de l'atome, les mathématiques, l'astronomie, la relativité, la géographie. Si seulement Mrs Seton et sa mère et la mère de sa mère avant elle avaient appris le grand art de faire de l'argent et avaient légué leur argent, comme leurs pères et grands-pères avant eux, pour financer des fondations et des postes et des prix et des bourses appropriés à l'usage de leur propre sexe, nous aurions très tolérablement dîné ici, seules, d'un oiseau et d'une bouteille de vin ; sans confiance induite, nous aurions pu attendre une agréable et honorable vie, passée à l'abri d'une des professions les plus généreusement dotées. Nous aurions exploré ou écrit ; déambulé dans les vénérables lieux du monde ; nous nous serions assises en contemplation sur les marches du Parthénon, ou nous nous serions rendues à dix heures dans un bureau, pour rentrer tranquillement à la maison à quatre heures et demie écrire un peu de poésie. Seulement, si Mrs Seton et ses semblables s'étaient lancées dans les affaires à l'âge de quinze ans, il n'y aurait pas — c'était là le hic — eu de Mary. Qu'est-ce qu'elle pensait de ça, Mary ? demandai-je. Là, entre les rideaux, était la nuit d'octobre, calme et belle, avec une ou deux étoiles prises aux arbres jaunissants. Était-elle prête à renoncer à sa part de l'ensemble, et à ses souvenirs (car ils avaient été une famille heureuse, bien que nombreuse) de jeux et de disputes, là-haut en Écosse, dont elle ne se lasse pas de vanter la pureté de l'air et la qualité des gâteaux — en échange d'une dotation pour Fernham de, disons, cinquante mille livres, et ce d'un trait de plume ? Car doter un *college* nécessiterait la suppression de familles

entières. Faire fortune et porter treize enfants — aucun être humain ne pourrait y faire face. Considérons les faits, disions-nous. D'abord il y a neuf mois avant que le bébé naisse. Puis le bébé naît. Puis il y a trois ou quatre mois passés à nourrir le bébé. Après que le bébé est nourri, il y a au moins cinq bonnes années passées à jouer avec le bébé. On ne peut pas, semble-t-il, laisser les enfants divaguer dans les rues. Les gens qui les ont vus divaguer comme des sauvages en Russie disent que ce n'est pas un joli spectacle. Les gens disent, aussi, que la nature humaine prend sa forme entre la première et la cinquième année. Si Mrs Seton, dis-je, avait fait de l'argent, quel genre de souvenirs de jeux et de disputes auriez-vous ? Qu'auriez-vous su de l'Écosse, et de son air pur et des gâteaux et du reste ? Mais il est inutile de poser ces questions parce que vous n'auriez pas accédé à l'existence du tout. De plus, il est tout aussi inutile de demander ce qui aurait pu se passer si Mrs Seton et sa mère et la mère de sa mère avaient amassé une grande richesse et l'avaient déposée sous les fondations du *college* et de la bibliothèque, parce que, primo, gagner de l'argent leur était impossible, et secundo, eût-ce été possible, la loi leur déniait le droit de posséder l'argent gagné. Cela fait seulement quarante-huit ans que Mrs Seton a un sou à elle. Tous les siècles avant, le sou aurait été la propriété de son mari — une pensée qui, peut-être, a eu son rôle à jouer dans le fait que Mrs Seton et ses mères se sont tenues éloignées de la Bourse. Chaque sou que je gagne, se disaient-elles peut-être, me sera pris et sera utilisé selon la sagesse de mon mari — peut-être pour fonder une chaire ou doter une bourse à Balliol ou à King's, de sorte que gagner de l'argent, à supposer que je puisse en gagner, n'est pas une question qui m'intéresse beaucoup. Je ferais mieux de la laisser à mon mari.

Dans tous les cas, que la faute en soit ou pas à la vieille dame qui regardait l'épagneul, il n'y avait aucun doute : pour une raison ou pour une autre nos mères avaient très mal géré leurs affaires. Pas un sou n'a pu être consacré au « confort » : perdrix et vin, surveillants et pelouse, livres et cigares, bibliothèques et loisirs. Ériger des murs nus hors de la terre nue avait été le sommet de ce qu'elles pouvaient faire.

Ainsi parlions-nous debout à la fenêtre, en regardant, comme font des milliers de gens chaque soir, les dômes et les tours de la célèbre ville qui s'étendait sous nos yeux. Elle était très belle, très mystérieuse sous la lune automnale. Les vieilles pierres avaient un air très blanc et vénérable. On pensait à tous les livres rassemblés là ; aux tableaux des prélats et dignitaires accrochés aux salles lambrissées ; aux vitraux qui jetaient d'étranges globes et croissants sur le trottoir ; aux tablettes et mémoriaux et inscriptions ; aux fontaines et au gazon ; aux calmes pièces donnant sur les cours carrées. Et (pardonnez cette pensée) je pensais, aussi, aux admirables cigares et alcools et aux profonds fauteuils et aux jolis tapis : à l'urbanité, la convivialité, la dignité qui sont les rejets du luxe, de l'entre-soi et de l'espace. Nos mères ne nous avaient certes rien procuré de comparable — nos mères qui trouvaient difficile de réunir trente mille livres, nos mères qui portaient treize enfants pour des ministres du culte à St Andrews.

Je rentrai donc à mon auberge, et pendant que je marchais par les rues sombres je réfléchissais à ceci et à cela, comme on fait à la fin d'une journée de travail. Je réfléchissais à pourquoi Mrs Seton n'avait pas eu d'argent à nous laisser ; à l'effet de la pauvreté sur l'esprit ; à l'effet de la richesse sur l'esprit ; et je pensais aux bizarres vieux messieurs que j'avais vus le matin avec leurs touffes de fourrure aux épaules ; et je me rappelais comment, au coup de sifflet, l'un d'eux se mettait à courir ; et je pensais à l'orgue qui résonnait dans la chapelle et aux portes closes de la bibliothèque ; et combien il est déplaisant d'être enfermée dehors ; et pire, peut-être, d'être enfermée dedans ; et je pensais à la sécurité et à la prospérité d'un des sexes et à la pauvreté et à l'insécurité de l'autre, et à l'effet de la tradition et du manque de tradition sur l'esprit d'un écrivain, et je pensais enfin qu'il était temps de rouler la peau froissée du jour, avec ses discussions et ses impressions et sa colère et son rire, et de la jeter dans la haie. Mille étoiles brillaient par les vastes étendues bleues du ciel. C'était comme être seule avec une insondable société. Tous les êtres humains s'étaient allongés pour dormir — sur le ventre, à l'horizontale, muets. Personne ne semblait bouger dans les rues d'Oxbridge. Même la porte de l'hôtel s'ouvrit touchée par

une main invisible — pas un planton pour m'éclairer jusqu'au lit, il était trop tard.

---

[1] « On nous dit que nous devrions demander 30 000 £ au moins... Ce n'est pas une grosse somme, compte tenu du fait qu'il n'y aura en tout et pour tout qu'un seul *college* de ce genre pour la Grande-Bretagne, l'Irlande et les colonies, et compte tenu de la facilité avec laquelle on lève d'énormes sommes pour les écoles de garçons. Mais compte tenu du très petit nombre de gens qui désirent vraiment que les femmes soient éduquées, c'est une bonne affaire. » Lady Stephen, *Emily Davies and Girton College*.

[2] « Chaque penny sur lequel on pouvait mettre la main était affecté au bâtiment, et le confort était remis à plus tard. » R. Strachey, *The Cause*.

La scène, si vous voulez bien me suivre, avait maintenant changé. Les feuilles tombaient toujours, mais à Londres maintenant, pas à Oxbridge ; et je dois vous demander d'imaginer une pièce, comme il y en a des milliers, avec une fenêtre donnant sur d'autres fenêtres par-dessus des chapeaux et des carioles et des automobiles, et sur la table dans la pièce une feuille de papier blanc sur laquelle est écrit en grandes lettres LES FEMMES ET LA FICTION, mais rien de plus. La suite inévitable du déjeuner et du dîner à Oxbridge semblait être, malheureusement, une visite au British Museum. Il fallait dégager ce qui était personnel et ce qui était accidentel dans toutes ces impressions pour s'efforcer d'atteindre au fluide pur, à l'huile essentielle de vérité. Car cette visite à Oxbridge et le déjeuner et le dîner avaient soulevé un essaim de questions. Pourquoi les hommes buvaient-ils du vin et les femmes de l'eau ? Pourquoi un des sexes était-il si prospère et l'autre si pauvre ? Quel effet a la pauvreté sur la fiction ? Quelles sont les conditions nécessaires à la création d'œuvres d'art — mille questions se présentaient d'un coup. Mais on avait besoin de réponses, non de questions ; et on ne pouvait obtenir de réponse qu'en consultant les savants et les sages, ceux qui s'étaient retirés au-dessus de la mêlée des langues et de la confusion des corps, et avaient publié le résultat de leur raisonnement et de leur recherche dans des livres qui se trouvent au British Museum. Si la vérité ne se trouve pas sur les étagères du British Museum, où, me demandai-je, attrapant un carnet et un crayon, est la vérité ?

Ainsi pourvue, ainsi confiante et curieuse, je partis à la poursuite de la vérité. C'était une journée pas exactement humide mais sinistre, et les rues autour du British Museum étaient pleines de soupiraux ouverts dans lesquels on versait des sacs de charbon ; des fiacres à quatre roues s'arrêtaient pour déposer sur le trottoir des boîtes ficelées qui contenaient, apparemment, la totalité de la garde-robe de telle famille suisse ou italienne cherchant fortune ou refuge ou quelque autre désirable confort dans les pensions de Bloomsbury en hiver. Les habitués vendeurs à la voix éraillée poussaient dans les rues leurs charretées de fleurs. Certains criaient ; d'autres chantaient. Londres était comme un atelier. Londres était comme une machine. Nous étions tous tirés d'avant en arrière sur cette trame nue pour créer quelque motif. Le British Museum était un autre département de l'usine. Les portes battantes battaient ; et là, on se tenait sous le vaste dôme, comme une pensée sous cet énorme front chauve si splendidement ceint d'un bandeau de noms célèbres. On s'approchait du guichet ; on prenait une fiche de papier ; on ouvrait un volume du catalogue, et..... ici les cinq points marquent cinq longues minutes de stupéfaction, de questionnement et de perplexité. Avez-vous une idée du nombre de livres qui sont écrits sur les femmes au cours d'une seule année ? Avez-vous une idée du nombre d'entre eux qui sont écrits par des hommes ? Êtes-vous conscientes d'être, sans doute, l'animal dont on parle le plus dans l'univers ? J'étais venue ici avec un carnet et un crayon dans le but de passer la matinée à lire, et j'imaginais qu'à la fin de la matinée j'aurais transféré la vérité dans mon carnet. Mais il aurait fallu, pour venir à bout de tout ça, que je sois un troupeau d'éléphants, me dis-je, et une forêt d'araignées — je me référais désespérément aux animaux qui ont la réputation de vivre vieux et d'avoir beaucoup d'yeux. J'aurais eu besoin de serres d'acier et de griffes d'airain pour pénétrer, déjà, la coquille. Comment allais-je jamais trouver les graines de vérité prises dans toute cette masse de papier ? me demandais-je, et de désespoir je laissai courir mes yeux sur les longues listes de titres. Même les noms des livres me donnaient à penser. Le sexe et sa nature attiraient certes médecins et biologistes ; mais ce qui était plus surprenant et plus difficile à

comprendre était le fait que le sexe — c'est-à-dire la femme — attirait aussi d'agréables essayistes, des romanciers aux doigts légers, de jeunes hommes titulaires d'une maîtrise ès arts ; des hommes titulaires de rien du tout ; des hommes qui n'ont aucune qualification apparente, sauf qu'ils ne sont pas des femmes. Certains de ces livres étaient, au premier coup d'œil, frivoles et facétieux ; mais beaucoup, d'un autre côté, étaient sérieux et prophétiques, moraux et comminatoires. La seule lecture des titres évoquait d'innombrables maîtres d'école, d'innombrables hommes du culte escaladant leurs chaires et leurs pupitres et se répandant avec une loquacité qui dépassait de loin l'heure normalement allouée à un discours de ce genre sur ce sujet-là. C'était un phénomène des plus étranges ; et apparemment — ici je consultai la lettre M — confiné au sexe mâle. Les femmes n'écrivent pas des livres sur les hommes — un fait que je ne pouvais m'empêcher d'accueillir avec soulagement, car si je devais d'abord lire tout ce que les hommes ont écrit sur les femmes, et ensuite tout ce que les femmes ont écrit sur les hommes, l'aloès qui fleurit une seule fois en cent ans fleurirait deux fois avant que je puisse me mettre à écrire. Donc, faisant un choix parfaitement arbitraire d'une douzaine de volumes environ, je déposai mes fiches de papier sur le plateau en métal, et j'attendis dans mon box, parmi d'autres prospecteurs en quête de l'huile essentielle de vérité.

Quelle pouvait donc être la raison de cette curieuse disparité, me demandais-je en dessinant des roues de charrette sur les fiches de papier fournies pour d'autres usages par le contribuable anglais. Pourquoi les femmes sont-elles, à en juger d'après ce catalogue, tellement plus intéressantes pour les hommes que les hommes ne le sont pour les femmes ? Un fait très curieux, me semblait-il, et mon esprit vagabondait pour imaginer les vies de ces hommes qui passaient leur temps à écrire des livres sur les femmes ; étaient-ils vieux ou jeunes, mariés ou pas mariés, avaient-ils le nez rouge ou le dos bossu — quoi qu'il en soit, c'était flatteur, vaguement, de se sentir l'objet d'une telle attention, à condition qu'elle ne soit pas entièrement le fait de paralytiques et d'infirmes — ainsi songeais-je, jusqu'à ce qu'une avalanche de livres, glissant sur le bureau devant

moi, mette un terme à de si frivoles pensées. Maintenant, les problèmes commençaient. Un étudiant formé à la recherche à Oxbridge a, sans aucun doute, quelque méthode pour mener sa question à travers toutes les distractions jusqu'à ce qu'elle coure à la réponse comme une brebis à la bergerie. J'étais sûre que l'étudiant assis à côté de moi, par exemple, qui prenait assidûment en notes un manuel scientifique, extrayait de pures pépites du minerai essentiel toutes les dix minutes au bas mot. Ses petits grognements de satisfaction en étaient la preuve. Mais si on n'a, malheureusement, aucune formation universitaire, la question, loin d'être menée à la bergerie, s'échappe dans tous les sens comme un troupeau effrayé, pêle-mêle, poursuivi par une meute de chiens. Des professeurs, des maîtres d'école, des sociologues, des hommes d'Église, des romanciers, des essayistes, des journalistes, des hommes sans autre qualification que de ne pas être des femmes, tous chassaient mon unique et simple question — pourquoi certaines femmes sont-elles pauvres ? — jusqu'à ce qu'elle devienne cinquante questions ; et jusqu'à ce que les cinquante questions se jettent frénétiquement dans le courant et soient emportées au loin. Pas une page de mon carnet qui ne soit gribouillée de notes. Pour vous montrer l'état d'esprit dans lequel j'étais, je vais vous en lire quelques-unes, sachant que la page était intitulée très simplement LES FEMMES ET LA PAUVRETÉ, en capitales ; mais ce qui suivait ressemblait à ça :

Condition au Moyen Âge des,  
Coutumes dans les îles Fidji des,  
Adorées comme déesses par,  
D'un sens moral plus faible que,  
Idéalisme des,  
Hauteur de conscience supérieure des,  
Îliennes des mers du Sud, âge de la puberté chez les,  
Attrait des,  
Offertes en sacrifice à,  
Petite taille du cerveau des,  
Subconscient plus profond des,

Pilosité corporelle inférieure des,  
Infériorité mentale, morale et physique des,  
Amour des enfants chez les,  
Longévité supérieure des,  
Faiblesse musculaire des,  
Force des liens affectifs chez les,  
Vanté des,  
Meilleure éducation des,  
L'opinion de Shakespeare sur les,  
L'opinion de lord Birkenhead sur les,  
L'opinion de Dean Inge sur les,  
L'opinion de La Bruyère sur les,  
L'opinion du Dr Johnson sur les,  
L'opinion de Mr Oscar Browning sur les...

Ici je repris ma respiration et ajoutai, à vrai dire dans la marge : pourquoi Samuel Butler disait-il que « les hommes sages ne disent jamais ce qu'ils pensent des femmes » ? Les hommes sages ne disent rien d'autre, apparemment. Mais, poursuivis-je, me calant dans ma chaise et regardant le vaste dôme sous lequel j'étais une pensée isolée mais maintenant quelque peu harassée, ce qui est bien malheureux c'est que les hommes sages ne pensent jamais la même chose des femmes. Prenez Pope :

*La plupart des femmes n'ont aucun caractère.*

Et prenez La Bruyère :

*Les femmes sont extrêmes, elles sont meilleures ou pires que les hommes —*

une contradiction directe chez deux observateurs contemporains. Sont-elles capables d'être éduquées ou incapables ? Napoléon les en pensait incapables. Le Dr Johnson disait l'inverse<sup>[3]</sup>. Ont-elles une âme ou n'ont-elles pas d'âme ? Certains sauvages disent qu'elles n'en ont pas. D'autres, au contraire, maintiennent que les femmes

sont demi-divines et les vénèrent à ce titre<sup>[4]</sup>. Certains sages en tiennent pour l'étroitesse de leur cerveau ; d'autres pour la profondeur de leur conscience. Goethe leur rendait hommage ; Mussolini les méprise. Où qu'on regarde, les hommes pensent aux femmes et pensent différemment. Tout ça n'a ni queue ni tête, décidai-je, jetant un coup d'œil envieux au lecteur d'à côté, qui faisait des résumés bien nets, avec souvent pour en-tête un A ou un B ou un C, alors que mon propre carnet débordait d'un gribouillis sauvage de notes contradictoires. C'était angoissant, c'était déroutant, c'était humiliant. La vérité avait filé entre mes doigts. Toutes ses gouttes s'étaient échappées.

Je ne pouvais absolument pas rentrer chez moi, me dis-je, pour ajouter comme contribution sérieuse à l'étude des femmes et de la fiction que les femmes ont moins de poils sur le corps que les hommes, ou que l'âge de la puberté chez les îliennes des mers du Sud est de neuf ans — ou est-ce quatre-vingt-dix ? — mon écriture même était devenue, dans sa distraction, indéchiffrable. C'était une honte de n'avoir rien de plus consistant ou de plus respectable à montrer après une matinée entière de travail. Et si je ne pouvais pas saisir la vérité sur la F. — ainsi m'étais-je mise à la nommer pour abrégé — dans le passé, pourquoi m'inquiéter de la F. dans le futur ? Cela semblait une pure perte de temps de consulter tous ces messieurs spécialisés dans la femme et son effet sur ci ou ça — la politique, les enfants, les salaires, la moralité — si nombreux et savants fussent-ils. On pouvait aussi bien laisser leurs livres fermés.

Mais pendant que je réfléchissais j'avais inconsciemment, dans ma petitesse, dans mon désespoir, griffonné un dessin là où j'aurais dû écrire, comme mon voisin, une conclusion. J'avais dessiné un visage, une silhouette. C'étaient le visage et la silhouette du professeur von X dans l'action d'écrire son monumental travail intitulé *De l'infériorité mentale, morale et physique du sexe féminin*. Il n'était pas, dans mon dessin, homme à plaire aux femmes. Il était lourdement bâti ; il avait une grande mâchoire ; pour y faire pendant, il avait de très petits yeux ; il était très rouge de visage. Son expression le suggérait en proie à une émotion qui le faisait piquer le papier de la plume comme si, en écrivant, il tuait un

insecte nuisible, mais l'avoir tué ne le satisfaisait pas pour autant ; il devait le tuer encore ; et même alors, la cause de sa colère et de son irritation demeurait. Pouvait-il s'agir de sa femme ? me demandai-je en regardant mon dessin. Était-elle amoureuse d'un officier de cavalerie ? L'officier de cavalerie était-il mince et élégant et vêtu d'astrakan ? Est-ce qu'une jolie fille, pour reprendre la théorie freudienne, s'était moquée de lui sur son berceau ? Parce que, même au berceau, le professeur, me dis-je, ne pouvait pas être un enfant séduisant. Quelle qu'en soit la raison, le professeur, sur mon croquis, était taillé pour avoir l'air très en colère et très laid, pendant qu'il écrivait son grand livre sur l'infériorité mentale, morale et physique des femmes. Gribouiller des dessins était le paresseux point d'orgue de cette infructueuse matinée de travail. Et pourtant c'est dans notre paresse, dans nos rêves, que la vérité engloutie fait parfois surface. Un exercice de psychologie très élémentaire, à ne pas décorer du titre de psychanalyse, montrait, d'un regard sur mon carnet, que le croquis du professeur en colère avait été fait sous l'effet de la colère. La colère s'était emparée de mon crayon pendant que je rêvais. Mais qu'est-ce que la colère faisait ici ? L'intérêt, la confusion, l'amusement, l'ennui — je pouvais retracer et nommer toutes ces émotions dans leur succession au long de la matinée. Est-ce que la colère, ce serpent noir, s'était tapie parmi elles ? Oui, disait le croquis, la colère. Cela me renvoyait sans erreur possible à ce seul livre, ce seul titre, qui avait réveillé le démon ; c'était l'affirmation du professeur sur l'infériorité mentale, morale et physique des femmes. Mon cœur avait bondi. Mes joues avaient rougi. J'avais brûlé de colère. Il n'y avait rien de particulièrement remarquable à ça, tout idiot que ce fût. Personne n'aime s'entendre taxer d'infériorité naturelle, comparée à un petit homme — je regardais l'étudiant à côté de moi — qui respirait fort, portait un nœud de cravate tout fait et ne s'était pas rasé depuis quinze jours. Personne n'est sans certaines vanités idiotes. Ce n'est que la nature humaine, me dis-je, et je me mis à dessiner des roues de charrette et des cercles sur le visage du professeur en colère jusqu'à ce qu'il ressemble à un buisson ardent ou à une comète enflammée — en tout cas, à une apparition qui n'avait plus rien d'humain. Le professeur n'était plus

désormais qu'un fagot en feu au sommet de Hampstead Heath. J'en avais fini avec ma colère, elle était expliquée ; mais ma curiosité restait. Comment expliquer la colère des professeurs ? Pourquoi étaient-ils en colère ? Quand il s'agissait d'analyser l'impression laissée par ces livres, il y avait toujours un élément de chaleur. La chaleur prenait bien des formes ; elle se montrait dans la satire, dans le sentiment, dans la curiosité, dans la réprobation. Mais il y avait un autre élément qui était souvent présent et ne pouvait être immédiatement identifié. Je l'avais appelé la colère. Mais c'était une colère qui s'était faite souterraine et s'était mélangée à d'autres émotions. À en juger par ses effets bizarres, c'était une colère déguisée et complexe, non une colère simple et ouverte.

Quelle qu'en soit la raison, tous ces livres, me dis-je, jetant un œil à la pile sur le bureau, sont sans valeur pour mon propos. C'est-à-dire qu'ils sont sans valeur scientifique, bien que sur un plan humain ils soient pleins d'enseignement, d'intérêt, d'ennui, et de faits très bizarres sur les coutumes des habitants des Fidji. Ils ont été écrits à la lumière rouge de l'émotion et non à la lumière blanche de la vérité. Donc, ils doivent être retournés au guichet central et chacun rendu à sa propre alvéole dans l'énorme rayon à miel. Tout ce que j'avais retiré de cette matinée de travail, c'était ce fait singulier de la colère. Les professeurs — je les mettais désormais tous dans le même sac — étaient en colère. Mais pourquoi, me demandai-je, alors que j'avais rendu les livres, pourquoi, répétai-je, debout sous une colonne parmi les pigeons et les canoës préhistoriques, pourquoi étaient-ils en colère ? Et, en me posant la question, je me mis à flâner vers un endroit où déjeuner. Quelle est la vraie nature de ce que j'appelle pour le moment leur colère ? me demandai-je. C'était là un mystère qui pouvait durer le temps nécessaire à se faire servir dans un petit restaurant quelque part aux abords du British Museum. Quelque déjeuneur avant moi avait laissé sur une chaise l'édition du déjeuner du journal du soir ; et, en attendant d'être servie, je jetai un œil distrait sur les titres. Un ruban de lettres très larges courait en travers de la page. Un joueur de cricket avait fait un gros score en Afrique du Sud. De moindres rubans annonçaient que sir Austen Chamberlain était à Genève. Un fendoir à viande avec des poils

humains dessus avait été trouvé dans une cave. Le juge X avait glosé, au tribunal des divorces, sur l'effronterie des femmes. D'autres nouvelles étaient saupoudrées sur le papier. On avait suspendu une actrice de cinéma du haut d'un pic en Californie pour la maintenir dans les airs. Le temps allait virer au brouillard. Un visiteur, passant même très rapidement sur cette planète, ne pourrait pas manquer de se rendre compte, au vu de ce document épars, que l'Angleterre est sous la coupe d'un patriarcat. Quiconque en possession de ses moyens ne pourrait pas manquer de détecter la dominance du professeur. Étaient à lui le pouvoir et l'argent et l'influence. Il était le propriétaire du journal et son rédacteur en chef et son sous-rédacteur. Il était le ministre des Affaires étrangères et le juge. Il était le joueur de cricket ; il possédait les chevaux de course et les yachts. Il était le directeur de la compagnie qui paie deux cents pour cent à ses actionnaires. Il a laissé des millions à des œuvres de charité et à des *colleges* qui sont dirigés par lui. Il a suspendu l'actrice dans les airs. Il décidera si les poils sur le fendoir sont humains ; il est celui qui acquittera ou condamnera l'assassin, et le pendra ou le libérera. À l'exception du brouillard, il semblait tout contrôler. Et pourtant il était en colère. Et voici ce qui me permettait de dire qu'il était en colère : quand je lisais ce qu'il écrivait sur les femmes je pensais non à ce qu'il disait, mais à lui. Quand un argumentateur argumente avec calme, il pense seulement à l'argument ; et le lecteur ne peut s'empêcher de penser à l'argument aussi. S'il avait écrit calmement sur les femmes, s'il avait utilisé de preuves indiscutables pour établir son argument et n'avait montré aucune trace de partialité quant à l'effet produit, on n'aurait pas été en colère non plus. On aurait accepté le fait, comme on accepte le fait qu'un petit pois est vert et un canari jaune. C'est comme ça, aurais-je dû dire. Mais j'avais été en colère parce qu'il était en colère. Pourtant cela semblait absurde, me dis-je en reposant le journal à l'envers, qu'un homme avec tout ce pouvoir soit en colère. Ou bien la colère est-elle, d'une façon ou d'une autre, le démon familier, le lutin du pouvoir ? Les gens riches, par exemple, sont souvent en colère parce qu'ils soupçonnent les pauvres de vouloir s'emparer de leur richesse. Les professeurs, ou les

patriarches comme il serait plus juste de les nommer, sont peut-être en colère en partie pour cette raison, mais en partie pour une autre raison, qui affleure de façon un peu moins évidente. Peut-être qu'ils n'étaient pas « en colère » du tout ; souvent, même, ils étaient admiratifs, dévoués, exemplaires dans les relations de leur vie privée. Peut-être, quand le professeur avait insisté un peu trop emphatiquement sur l'infériorité des femmes, n'était-il pas tant soucieux de leur infériorité que de sa propre supériorité. C'était ce qu'il était en train de protéger bille en tête et avec trop d'emphase, parce que c'était pour lui un joyau sans pareil. La vie, pour les deux sexes — et je les regardais qui avançaient en jouant des coudes sur le trottoir —, est ardue, difficile, une lutte perpétuelle. Qui demande un courage et une force gigantesques. Plus que tout, peut-être, pétris d'illusion comme nous sommes, elle demande de la confiance en soi. Sans confiance en nous, nous sommes comme des bébés au berceau. Et comment pouvons-nous générer au plus vite cette qualité aussi impondérable qu'inestimable ? En pensant que d'autres gens sont inférieurs à nous. En nous sentant détenteurs d'une supériorité innée — que ce soit la richesse, le rang, ou le nez droit, ou le portrait d'un grand-père par Romney — car il n'y a pas de fin aux pathétiques recours de l'imagination humaine — une supériorité innée sur d'autres gens. D'où l'énorme importance pour le patriarche qui doit conquérir, qui doit régner, de sentir qu'un grand nombre de gens, la moitié de la race humaine en fait, sont par nature inférieurs à lui. Cela doit constituer, en fait, une des principales sources de son pouvoir. Mais portons la lumière de cette observation sur la vie réelle, me dis-je. Aide-t-elle à expliquer certaines de ces énigmes psychologiques qu'on note en marge de la vie quotidienne ? Explique-t-elle mon étonnement l'autre jour quand Z., le plus humain, le plus modéré des hommes, s'emparant d'un livre de Rebecca West pour y lire un passage, s'est exclamé : « Cette fieffée féministe ! Elle dit que les hommes sont snobs ! » L'exclamation, pour moi si surprenante — pourquoi cette remarque sur l'autre sexe, possiblement vraie à défaut d'être flatteuse, faisait-elle de Miss West une fieffée féministe ? —, n'était pas seulement le cri de la vanité blessée ; il protestait contre une atteinte à son pouvoir de croire en

lui-même. Les femmes, durant tous ces siècles, avaient servi de verres grossissants dont le magique et délicieux pouvoir réfléchissait la silhouette naturelle d'un homme en multipliant sa taille par deux. Sans ce pouvoir, la terre serait encore probablement marécage et jungle. Les gloires de toutes nos guerres seraient inconnues. Nous en serions encore à graver les contours d'un cerf sur les restes d'un os de mouton, et à troquer des silex contre des peaux de brebis ou tout ce que notre goût sans chichis nous dictait comme simple ornement. Les Surhommes et autres Doigts du Destin n'auraient jamais existé. Le Tsar et le Kaiser n'auraient jamais ni porté ni perdu de couronnes. Quel que soit leur usage dans les sociétés civilisées, les miroirs sont essentiels à toute action héroïque et violente. C'est pourquoi Napoléon et Mussolini ont tous les deux insisté si emphatiquement sur l'infériorité des femmes, car si elles n'étaient pas inférieures, elles cesseraient de faire loupe. Cela explique en partie la nécessité que représentent si souvent les femmes pour les hommes. Et cela explique pourquoi la critique féminine les rend si nerveux ; et pourquoi il est impossible à une femme de leur dire que tel livre est mauvais, tel tableau ou telle chose faible, sans leur infliger bien plus de souffrance et sans soulever bien plus de colère que la même critique faite par un homme. Car si une femme commence à dire la vérité, la silhouette dans le miroir rétrécit ; l'aptitude de l'homme à la vie est diminuée. Comment va-t-il continuer à délivrer son jugement, à civiliser des indigènes, à faire des lois, à écrire des livres, à s'habiller pour discourir à des banquets, s'il ne peut plus se voir, au petit déjeuner et au dîner, au moins deux fois plus grand qu'il n'est ? J'en étais là de mes réflexions, à émietter mon pain et à touiller mon café et à lever les yeux de temps à autre sur les gens dans la rue. La vision en miroir est d'une importance suprême parce qu'elle modifie la vitalité ; elle stimule le système nerveux. Supprimez-la et l'homme peut mourir, comme le cocaïnomane privé de sa drogue. C'est envoûtés par cette illusion — me dis-je en regardant par la fenêtre — que la moitié des gens sur ce trottoir vont au travail à grands pas. Le matin ils enfilent leur chapeau et leur manteau sous ses agréables rayons. Ils commencent confiants la journée, parés à tout, se croyant désirés

au thé de Miss Smith ; ils se disent, quand ils entrent dans la pièce, je suis supérieur à la moitié des gens ici, et voilà comment ils parlent avec cette confiance en eux, cette assurance, qui ont des conséquences si profondes sur la vie publique et qui mènent à de si curieuses notes dans les marges de la vie privée de l'esprit.

Mais ces contributions au dangereux et fascinant sujet de la psychologie de l'autre sexe — c'en est un, je l'espère, que vous explorerez quand vous aurez cinq cents livres de rente à vous — furent interrompues par la nécessité de payer l'addition. Elle se montait à cinq shillings et neuf pence. Je donnai au serveur un billet de dix shillings et il revint avec la monnaie. Il y avait un autre billet de dix shillings dans mon porte-monnaie ; je le remarquai, parce que c'est un fait qui me coupe encore le souffle — le pouvoir qu'a mon porte-monnaie de générer des billets de dix shillings automatiquement. Je l'ouvre et ils sont là. La société me donne poulet et café, lit et logement, en échange d'un certain nombre de morceaux de papier qui me furent laissés par une tante, pour nulle autre raison que le fait de partager son nom.

Il faut que je vous dise que ma tante, Mary Beton, est morte en tombant de son cheval alors qu'elle se promenait pour prendre l'air à Bombay. La nouvelle de mon héritage m'est arrivée un soir, à peu près à l'époque où fut passée la loi qui donna le vote aux femmes. La lettre d'un notaire tomba dans ma boîte aux lettres et quand je l'ouvris je découvris que ma tante m'avait laissé cinq cents livres par an pour toujours. Des deux — le vote et l'argent — l'argent, je l'avoue, me sembla infiniment plus important. Avant ça, j'avais gagné ma vie en mendiant toute une variété d'étranges travaux auprès des journaux, ici sur une foire aux ânes, là sur un mariage ; j'avais gagné quelques livres sterling en écrivant des adresses sur des enveloppes, en faisant la lecture à des vieilles dames, en fabriquant des fleurs artificielles, en enseignant l'alphabet dans un jardin d'enfants. C'étaient là les principales occupations ouvertes aux femmes avant 1918. Je n'ai pas besoin, je le crains, de décrire en détail la difficulté du travail, car vous connaissez peut-être des femmes qui l'ont fait ; ni la difficulté de vivre de l'argent ainsi gagné, car vous avez peut-être essayé. Mais ce qui me reste encore comme

pire blessure, c'était le poison de la peur et de l'amertume que ces jours généraient en moi. Pour commencer, toujours faire un travail sans envie de le faire, et le faire comme une esclave, à flatter et complaire, sans toujours de nécessité peut-être, mais la nécessité semblait réelle et les enjeux trop grands pour courir des risques ; et puis la pensée de cet unique talent — c'était la mort, de le cacher — ce talent petit mais cher à celle qui le possédait — qui périssait, et avec lui mon moi, mon âme — tout cela devenait comme une rouille dévorant l'éclosion du printemps, détruisant l'arbre au cœur. Cependant, comme je l'ai dit, ma tante mourut ; et chaque fois que je change un billet de dix livres, un peu de cette rouille, de cette corrosion, est décapée ; la peur et l'amertume s'en vont. Vraiment, me disais-je en glissant les pièces d'argent dans mon porte-monnaie, quand je me rappelle l'amertume de cette époque, quel remarquable changement de caractère un revenu fixe peut apporter. Aucune force au monde ne peut me retirer mes cinq cents livres. Je suis logée, nourrie et blanchie pour toujours. En conséquence, non seulement cessent l'effort et le labeur, mais aussi la haine et l'amertume. Je n'ai besoin de haïr aucun homme ; il ne peut pas me blesser. Je n'ai besoin de flatter aucun homme ; il n'a rien à me donner. Ainsi, imperceptiblement, me suis-je retrouvée à adopter une nouvelle attitude envers l'autre moitié de la race humaine. Il était absurde de blâmer une classe ou un sexe dans son ensemble. Les grandes masses des peuples ne sont jamais responsables de ce qu'elles font. Elles sont menées par leurs instincts, qui sont hors de leur contrôle. Eux aussi, les patriarches, les professeurs, ont eu des difficultés sans fin, et de terribles obstacles à affronter. Leur éducation, par certains aspects, a été aussi déficiente que la mienne. Elle leur a inculqué d'aussi grands défauts. Certes, ils avaient l'argent et le pouvoir, à un coût cependant, celui de nourrir en leur sein un aigle, un vautour, pour toujours leur dévorant le foie et leur déchirant les poumons — l'instinct de la possession, la rage de l'acquisition, qui les pousse à désirer les terres et les biens des autres, perpétuellement ; à fabriquer des frontières et des drapeaux ; des vaisseaux de guerre et des gaz empoisonnés ; à offrir leur propre vie et celle de leurs enfants. Promenez-vous sous l'arche de l'Amirauté (j'avais atteint ce

monument) ou toute autre avenue dédiée aux trophées et au canon, et songez au genre de gloire célébrée ici. Ou regardez, au soleil du printemps, l'agent de change et le ténor du barreau s'enfermer pour faire de l'argent et plus d'argent et encore plus d'argent quand il est avéré que cinq cents livres par an suffisent à rester vivant sous le soleil. Ce sont là de déplaisants instincts à nourrir ; ils sont le fruit des conditions de vie ; du manque de civilisation, songeais-je en regardant la statue du duc de Cambridge, et en particulier les plumes de son bicornes, avec une fixité qu'elles ont rarement reçue jusque-là. Et comme je prenais conscience de ces obstacles, graduellement la peur et l'amertume se transformaient en pitié et tolérance ; et au bout d'un an ou deux, c'en était fait de la pitié et de la tolérance, pour laisser place au véritable lâcher-prise, qui est la liberté de penser les choses en elles-mêmes. Cet édifice, par exemple, est-ce que je l'aime ou pas ? Ce tableau est-il beau ou non ? Ce livre, à mon avis, est-il bon ou pas ? Vraiment, l'héritage de ma tante m'a dévoilé le ciel, et a mis à la place de la vaste et imposante figure d'un monsieur, que Milton recommandait à mon adoration perpétuelle, la vue d'un ciel dégagé.

Ainsi songeant, ainsi spéculant, je rebroussais chemin vers ma maison au bord du fleuve. On allumait les lampadaires et un indescriptible changement s'était emparé de Londres depuis le matin. C'était comme si une formidable machine, ayant travaillé toute la journée, avait fabriqué avec notre aide quelques mètres d'une chose très excitante et belle — un tissu ardent étincelant d'yeux rouges, un fauve monstrueux rugissant d'une haleine brûlante. Même le vent semblait claquer comme un drapeau, fouettant les maisons et faisant trembler les panneaux d'affichage.

Dans ma petite rue toutefois prévalait la domesticité. Le peintre en bâtiment descendait de son échelle ; la nurse berçait doucement le landau en le ramenant vers la nursery pour l'heure du thé ; le livreur de charbon pliait ses sacs vides pour les empiler ; la marchande des quatre-saisons comptait sa recette du jour dans ses mains aux mitaines rouges. Mais j'étais si préoccupée par le problème dont vous avez chargé mes épaules que même ces visions familières, je ne pouvais les voir sans les référer à cet unique centre. Je me disais

qu'il est bien plus difficile de dire aujourd'hui, plus sans doute qu'il y a un siècle, lequel de ces métiers est le plus élevé, le plus nécessaire. Est-il mieux d'être un livreur de charbon ou une nurse ? La bonne qui a élevé huit enfants est-elle de moindre valeur pour le monde que l'avocat qui a fait cent mille livres ? Il est inutile de poser de telles questions ; car personne ne peut y répondre. Non seulement les valeurs comparatives des bonnes et des avocats montent et descendent de décennie en décennie, mais encore nous n'avons aucun étalon pour les mesurer ne serait-ce qu'en ce moment. J'ai été sot de demander à mon professeur de me fournir des « preuves irréfutables » de ceci ou cela dans sa discussion sur les femmes. Même si quelqu'un pouvait établir la valeur d'un talent à un moment donné, ces valeurs changent ; en un siècle elles auront possiblement changé du tout au tout. De plus, dans cent ans, me dis-je sur le seuil de ma porte, les femmes auront cessé d'être le sexe protégé. Logiquement, elles prendront part à toutes les activités et à tous les efforts qui leur ont été interdits jusque-là. La nurse livrera du charbon. La commerçante conduira un engin. Toutes les allégations fondées sur des faits observés quand les femmes étaient le sexe protégé auront disparu — par exemple (ici un escadron de soldats défilait dans la rue) cette idée que les femmes, les hommes d'Église et les jardiniers vivent plus longtemps que les autres gens. Ôtez cette protection, exposez-les aux mêmes efforts et aux mêmes activités, faites-en des militaires et des navigatrices et des conductrices d'engin et des dockeuses, et les femmes ne mourront-elles pas tellement plus jeunes, tellement plus vite que les hommes, qu'on dira « j'ai vu une femme aujourd'hui » comme on disait « j'ai vu un aéroplane » ? Tout peut arriver quand le fait d'être une femme aura cessé d'être une occupation protégée, me dis-je en ouvrant la porte. Mais quelle pertinence a tout cela pour mon article, les Femmes et la Fiction ? me demandai-je en entrant chez moi.

---

[3] « “Les hommes savent que les femmes leur sont supérieures donc ils choisissent parmi elles la plus faible ou la plus ignorante. S’ils ne pensaient pas ainsi, jamais ils n’auraient peur d’une femme qui en sache autant qu’eux”... Cela pour rendre justice au sexe. Je dois à la vérité d’ajouter que, dans une autre conversation, il me dit qu’il était sérieux dans cette opinion. » Boswell, *Journal d’un voyage aux Hébrides*.

[4] « Les anciens Allemands croyaient qu’il y avait quelque chose de sacré dans les femmes, et de ce fait les consultaient comme oracles. » Frazer, *Le Rameau d’or*.

C'était décevant, de rentrer le soir sans résultat important, sans quelque fait authentique. Les femmes sont plus pauvres que les hommes parce que — ceci ou cela. Peut-être valait-il mieux renoncer à chercher la vérité, s'il s'agissait de recevoir sur la tête une avalanche d'opinions aussi chaudes que de la lave, aussi décolorées que de l'eau de vaisselle. Mieux valait tirer les rideaux ; se couper des distractions ; allumer la lampe ; réduire le champ de l'enquête et demander à l'historien, qui enregistre non des opinions mais des faits, de décrire les conditions dans lesquelles vivaient les femmes, non tout au long des âges, mais en Angleterre, disons, sous le règne d'Elizabeth.

Car c'est une énigme perpétuelle qu'aucune femme n'ait écrit un mot de cette extraordinaire littérature, quand le premier homme venu, dirait-on, y allait de sa chanson ou de son sonnet. Quelles étaient les conditions dans lesquelles vivaient les femmes ? me demandai-je ; car la fiction, travail imaginaire s'il en est, ne tombe pas du ciel comme un caillou, ainsi que peut le faire la science ; la fiction ressemble à une toile d'araignée, qui pour être attachée de façon très fine est tout de même attachée à la vie par les quatre coins. Souvent cette attache est à peine perceptible ; les pièces de Shakespeare, par exemple, semblent suspendues là, complètes, par elles-mêmes. Mais quand la toile est tirée de travers, accrochée d'un côté, déchirée au milieu, on se souvient que ces toiles ne sont pas tissées au beau milieu de l'air par des créatures désincarnées, mais qu'elles sont le travail d'êtres humains qui souffrent, et qui sont

attachés à des choses grossièrement matérielles, comme la santé et l'argent et les maisons où nous vivons.

Je me dirigeai donc vers le rayon Histoire et pris un des derniers volumes, *L'Histoire de l'Angleterre* par le professeur Trevelyan. Une fois de plus je regardai à Femmes, trouvai « position de » et allai aux pages indiquées. « Battre sa femme », je lus, « était un droit reconnu à l'homme, et pratiqué sans honte dans les classes élevées aussi bien que dans les basses... De même », continuait l'historien, « la fille qui refusait d'épouser le monsieur choisi par ses parents était susceptible d'être enfermée, battue et jetée contre les murs, sans que l'opinion publique s'en émeuve. Le mariage n'était pas une affaire d'affection personnelle, mais d'avarice familiale, particulièrement dans les hautes classes "chevaleresques"... Les fiançailles avaient souvent lieu quand l'un des partis ou les deux étaient au berceau, et le mariage quand ils sortaient à peine des jupes de leur nourrice. » C'était aux alentours de 1470, vite après l'époque de Chaucer. La référence suivante à la situation des femmes était quelque deux cents ans plus tard, à l'époque des Stuart. « C'était encore l'exception, chez les femmes des classes moyennes et supérieures, de choisir elles-mêmes leur mari, et quand le mari était désigné, il était seigneur et maître, aussi loin en tout cas que la loi et la coutume l'y autorisaient. Et pourtant, concluait le professeur Trevelyan, ni les femmes chez Shakespeare, ni celles de ces autobiographies authentiques du XVII<sup>e</sup> siècle, comme les Verney ou les Hutchinson, ne semblent manquer de personnalité ou de caractère. » Certes, quand on y pense, Cléopâtre devait avoir un petit quelque chose ; lady Macbeth, on peut le supposer, un brin de volonté ; et Rosalind, on peut en être sûre, un certain charme. Le professeur Trevelyan ne dit rien de moins que la vérité quand il remarque que les femmes de Shakespeare ne semblent manquer ni de personnalité ni de caractère. Sans être historienne, on pourrait aller jusqu'à dire que les femmes ont brûlé comme des astres dans toutes les œuvres de tous les poètes depuis l'origine des temps — Clytemnestre, Antigone, Cléopâtre, lady Macbeth, Phèdre, Cressida, Rosalind, Desdémone, la duchesse d'Amalfi, chez les auteurs de théâtre ; puis chez les auteurs de prose : Millamant, Clarissa, Becky

Sharp, Anna Karenine, Emma Bovary, Madame de Guermantes — les noms affluent à l'esprit, et ils n'évoquent en rien des femmes « qui manquent de personnalité ou de caractère ». De fait, si la femme n'avait d'autre existence que dans la fiction écrite par des hommes, on imaginerait une personne de la plus haute importance ; très variée ; héroïque et mesquine ; splendide et sordide ; infiniment belle et hideuse à l'extrême ; aussi forte qu'un homme, certains pensent même plus forte<sup>[5]</sup>. Mais il s'agit de la femme dans la fiction. Dans les faits, comme le souligne le professeur Trevelyan, elle était enfermée, battue et jetée contre les murs.

Un être très étrange et composite émerge alors. En imagination, elle est de la plus haute importance ; en pratique elle est complètement insignifiante. Elle imprègne la poésie de part en part ; elle est complètement absente de l'Histoire. Elle domine la vie des rois et des conquérants dans la fiction ; dans les faits elle était l'esclave du premier garçon dont la bague, enfoncée par les parents, avait été forcée à son doigt. Quelques-uns des mots les plus inspirés, quelques-unes des pensées les plus profondes en littérature tombent de ses lèvres ; dans la vie réelle, elle savait à peine lire, n'épelait pas deux mots et était la propriété de son mari.

C'était sans doute un monstre curieux que celui fabriqué à la lecture des historiens d'abord et des poètes ensuite — un ver aux ailes d'aigle ; l'esprit de la vie et de la beauté hachant du lard dans une cuisine. Mais ces monstres femelles, si amusants soient-ils pour l'imagination, n'ont aucune existence en fait. Ce qu'on doit faire pour les amener à la vie, c'est penser poétiquement et prosaïquement en même temps, de façon à rester en contact avec les faits — voici Mrs Martin, trente-six ans, vêtue de bleu, avec un chapeau noir et des chaussures marron — ; mais sans perdre de vue non plus la fiction — elle est un écrin dans lequel toutes sortes d'esprits et de forces tournoient et flamboient éternellement. Au moment, cependant, où l'on essaie cette méthode avec la femme élisabéthaine, une branche de l'illumination fait défaut ; on bute sur la maigreur des faits. On ne sait d'elle rien de détaillé, rien de parfaitement vrai et substantiel. L'Histoire ne la mentionne qu'à peine. Et je me tournai à nouveau vers le professeur Trevelyan pour

voir ce qu'était l'Histoire pour lui. Je trouvais, en regardant ses titres de chapitres, que c'était « La cour seigneuriale et les méthodes de l'agriculture en champ ouvert... Les cisterciens et l'élevage ovin... Les Croisades... L'Université... La Chambre des communes... La guerre de Cent Ans... La guerre des Roses... Les érudits à la Renaissance... La dissolution des monastères... La querelle agraire et religieuse... L'origine du pouvoir maritime anglais... L'Armada... » et ainsi de suite. Occasionnellement une femme est mentionnée comme individu, une Elizabeth ou une Mary ; une reine ou une grande dame. Mais en aucun cas une femme de la classe moyenne ne pouvait, disposant seulement de cervelle et de caractère, avoir pris part à aucun des grands mouvements qui, mis bout à bout, constituent la vue que l'historien a du passé. Nous ne la trouverons pas davantage dans les recueils d'anecdotes. Aubrey la mentionne à peine. Elle n'écrit jamais sa propre vie et tient rarement un journal ; il existe seulement une poignée de lettres d'elle. Elle n'a laissé ni pièces ni poèmes par lesquels nous pourrions la juger. Ce dont on a besoin, me dis-je — et pourquoi quelque brillante étudiante de Newnham ou de Girton n'y pourvoit-elle pas ? —, c'est d'une masse d'informations ; à quel âge se mariait-elle ; combien d'enfants avait-elle en général ; à quoi ressemblait sa maison, avait-elle un lieu à elle ? Faisait-elle la cuisine ? Était-elle susceptible d'avoir une domestique ? Tous ces faits dorment forcément quelque part, dans des registres de paroisse ou des livres de comptes ; la vie de la femme élisabéthaine moyenne doit être éparpillée quelque part : quelqu'un pourrait-il la rassembler et en faire un livre ? Ce serait d'une audace dépassant mon ambition, me dis-je en cherchant dans les rayonnages des livres qui n'y étaient pas, de suggérer aux étudiantes de ces fameux *colleges* de réécrire l'Histoire, même si je reconnais qu'elle semble déjà souvent un peu bizarre en l'état, irréaliste, bancal ; mais pourquoi n'ajouteraient-elles pas un supplément à l'Histoire, en le nommant, bien sûr, de quelque nom discret, pour que les femmes puissent y figurer sans inconvenance ? Car on a souvent d'elles un aperçu dans les vies des grands de ce monde, s'éclipsant vite dans le fond, cachant, à ce qu'il me semble parfois, un clin d'œil, un rire, peut-être une larme. Et, après tout,

nous disposons de suffisamment de biographies de Jane Austen ; on n'a guère besoin de revenir sur l'influence des tragédies de Joanna Baillie sur la poésie d'Edgar Allan Poe ; et quant à moi, si l'on fermait au public, pour un siècle au moins, toutes les maisons où a pu dormir Mary Russell Mitford, ça ne me ferait ni chaud ni froid. Mais ce que je trouve déplorable, continuai-je en regardant encore les rayonnages, c'est que rien ne soit connu sur les femmes avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Je n'ai aucun modèle à l'esprit vers lequel me tourner d'un côté ou de l'autre. Je suis là à me demander pourquoi les femmes n'écrivaient pas de poésie à l'époque élisabéthaine, et je ne sais rien de la façon dont on les éduquait ; est-ce qu'on leur apprenait à écrire ; est-ce qu'elles avaient un lieu à elles où se tenir assises ; combien étaient-elles à avoir des enfants avant vingt et un ans ; ce qu'elles faisaient, en bref, de huit heures du matin à huit heures du soir. Elles n'avaient manifestement aucun argent ; selon le professeur Trevelyan, elles étaient mariées, que cela leur plaise ou non, avant de sortir des jupes de la nurse, à quinze ou seize ans vraisemblablement. J'en conclus qu'il aurait été d'une extrême bizarrerie, au vu de ce seul tableau, si l'une d'elles avait soudain écrit les pièces de Shakespeare, et je pensai à ce vieux monsieur, qui est mort maintenant, mais qui était évêque je crois, qui affirmait qu'il n'y a pas moyen pour une femme, quelle qu'elle soit, passée, présente ou future, d'avoir le génie de Shakespeare. Il écrivait aux journaux à ce propos. Il dit aussi à une dame qui s'enquérât auprès de lui que les chats, d'une façon générale, ne vont pas au paradis, bien qu'ils aient, ajouta-t-il, un genre d'âme. Combien de cogitation nous épargnent ces vieux messieurs ! Combien les frontières de l'ignorance reculent à leur approche ! Les chats ne vont pas au paradis. Les femmes ne peuvent pas écrire les pièces de Shakespeare.

Quoi qu'il en soit, je ne pus m'empêcher de penser, tout en regardant les œuvres de Shakespeare sur l'étagère, que l'évêque avait raison au moins sur un point : il aurait été impossible, complètement et entièrement, pour n'importe quelle femme, d'écrire les pièces de Shakespeare à l'époque de Shakespeare. Permettez-moi d'imaginer, puisque l'absence de faits est têtue, ce qui se serait

passé si Shakespeare avait eu une sœur merveilleusement douée, prénommée, disons, Judith. Shakespeare lui-même est allé, très probablement — sa mère était une héritière —, dans une *grammar school* où il a pu apprendre le latin — Ovide, Virgile et Horace — et des éléments de grammaire et de logique. Il était, c'est bien connu, un garçon dissipé qui braconnait des lapins, qui tirait peut-être des cerfs, et qui s'est retrouvé, plus tôt qu'il n'aurait dû, à épouser une femme du voisinage, qui lui a donné un enfant plus tôt qu'il n'aurait fallu. Cette incartade l'envoya chercher fortune à Londres. Il avait, semble-t-il, du goût pour le théâtre ; il commença par tenir les chevaux à l'entrée des artistes. Très vite il obtint du travail dans le théâtre, devint un acteur à succès et vécut au cœur de l'univers, rencontrant tout le monde, connaissant tout le monde, pratiquant son art sur les planches, exerçant son esprit dans les rues, ayant même accès au palais de la reine. Pendant ce temps, sa sœur extraordinairement douée restait, on peut le supposer, à la maison. Elle était aussi aventureuse que lui, aussi imaginative, aussi impatiente de voir le monde. Mais elle ne fut pas envoyée à l'école. Elle n'eut pas l'occasion d'apprendre la grammaire et la logique, ne parlons pas de lire Horace et Virgile. Elle tombait de temps en temps sur un livre, de son frère peut-être, et lisait quelques pages. Mais ses parents venaient lui demander de reprendre les chaussettes ou de surveiller le ragoût au lieu de rêvasser sur des livres et des papiers. Ils lui parlaient fermement mais gentiment, car c'étaient des gens qui avaient les pieds sur terre et connaissaient les conditions de vie des femmes et aimaient leur fille — il y a même fort à parier qu'elle était la prunelle des yeux de son père. Peut-être gribouillait-elle quelques pages en douce, dans la réserve à pommes, mais elle prenait soin de les cacher voire de les brûler. Très vite, cependant, avant de sortir de l'adolescence, elle fut promise au fils du marchand d'à côté, un négociant en laines. Elle cria que le mariage lui faisait horreur, et pour ça elle fut sévèrement battue par son père. Puis il cessa de la gronder. Il la supplia, plutôt, de ne pas lui faire de tort, de ne pas lui faire honte dans cette affaire de mariage. Il lui donnerait une chaîne de perles ou un joli jupon, dit-il ; et il avait des larmes dans les yeux. Comment pouvait-elle lui désobéir ? Comment

pouvait-elle lui briser le cœur ? Ce fut la force de son talent qui l'y poussa. Elle fit un baluchon de ses quelques possessions, se laissa glisser le long d'une corde une nuit d'été et prit la route de Londres. Elle n'avait pas dix-sept ans. Les oiseaux qui chantaient dans la haie n'étaient pas plus musicaux qu'elle. Elle avait la fantaisie la plus vive, un don, comme son frère, pour le chant des mots. Comme lui, elle avait le goût du théâtre. Elle attendait à l'entrée des artistes ; elle voulait jouer, disait-elle. Les hommes lui riaient au nez. Le directeur — un gros homme aux lèvres molles — s'esclaffa. Il beugla quelque chose sur les caniches qui dansent et les femmes qui jouent — pas moyen qu'une femme puisse faire l'actrice, dit-il, aucune. Il insinua — vous imaginez quoi. Elle ne put trouver aucune formation dans son art. Pouvait-elle même trouver à dîner dans une taverne, ou traîner dans les rues à minuit ? Et pourtant son génie en tenait pour la fiction et désirait passionnément se nourrir en abondance de la vie des hommes et des femmes et de l'étude de leurs mœurs. Finalement — parce qu'elle était très jeune, et qu'elle était, bizarrement, le portrait craché de Shakespeare le poète, avec les mêmes yeux verts et les mêmes sourcils arrondis — finalement Nick Green le directeur d'acteurs se prit de pitié pour elle ; elle se retrouva enceinte de ce monsieur et donc — qui prendra la mesure de la chaleur et de la violence d'un cœur de poète quand il est pris au piège d'un corps de femme ? — elle se tua un soir d'hiver et gît enterrée à quelque carrefour où s'arrêtent maintenant les bus, devant Elephant and Castle.

C'est ainsi, plus ou moins, que se serait déroulée l'histoire, je crois, si une femme au temps de Shakespeare avait eu le génie de Shakespeare. Mais pour ma part, je suis d'accord avec l'évêque décédé, si c'est bien son état — il est impensable qu'une femme au temps de Shakespeare ait jamais eu le génie de Shakespeare. Car un génie tel que celui de Shakespeare ne naît pas parmi les gens serviles, ignorants et laborieux. Il n'est pas né en Angleterre parmi les Saxons et les gens du peuple briton. Il ne naît pas de nos jours parmi les classes ouvrières. Comment, alors, aurait-il pu naître parmi des femmes qui commençaient à travailler, selon le professeur Trevelyan, quand elles sortaient à peine de l'enfance, qui y étaient

forcées par leurs parents et tenues de le faire par toute la force de la loi et de la coutume ? Et pourtant un génie de cette sorte a dû exister parmi les femmes comme il a dû exister parmi les classes ouvrières. De temps en temps une Emily Brontë ou un Robert Burns prend feu et prouve cette présence. Mais ce génie méconnu ne parvient pas jusqu'au papier. Quand, cependant, on tombe en lisant sur telle sorcière soumise à l'ordalie par l'eau froide, ou telle femme possédée par des démons, ou telle magicienne qui vendait des herbes, ou même tel homme très remarquable qui avait une mère, je pense que nous sommes sur la trace d'une romancière perdue, d'une poétesse réprimée, de quelque Jane Austen muette et sans gloire, de quelque Emily Brontë se faisant sauter la cervelle sur la lande ou errant éperdue par les chemins, en proie à la torture à laquelle l'avait mise son talent. Vraiment, j'irai jusqu'à dire qu'Anon l'Anonyme, qui écrivit tant de poèmes sans les signer, était souvent une femme. Je crois que c'est Edward Fitzgerald qui a suggéré que les femmes inventaient les ballades et les chansons du folklore, en les fredonnant à leurs enfants, en s'accompagnant ainsi sur leur rouet, ou pour tromper la longueur des soirées d'hiver.

C'est peut-être vrai, c'est peut-être faux — qui peut le dire — mais ce qui est vrai là-dedans, du moins il me semble, en repensant à l'histoire de la sœur de Shakespeare telle que je l'ai inventée, c'est qu'une femme née avec un grand talent au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle avait toutes les chances de devenir folle, de se tuer, ou de finir ses jours dans quelque cottage solitaire à l'extérieur du village, moitié sorcière moitié magicienne, crainte et moquée à la fois. Car nul besoin d'être grand psychologue pour savoir qu'une fille hautement douée qui se serait essayée à son talent poétique aurait été en butte à tant de harcèlement, aurait eu tant de bâtons dans les roues, et aurait été si torturée et mise en pièces par ses propres instincts contraires, qu'elle en aurait nécessairement perdu la santé et la raison. Pas une fille n'aurait pu marcher jusqu'à Londres et se tenir à l'entrée des artistes et se faufiler jusqu'à des directeurs d'acteurs sans se faire violence et subir une angoisse qui, pour être irrationnelle — car la chasteté est peut-être un fétiche inventé par certaines sociétés pour des raisons inconnues —, n'en était pas moins inévitable. La

chasteté avait alors, et a encore aujourd'hui, une importance religieuse dans la vie d'une femme, et s'est si intimement mêlée à ses nerfs et à ses instincts que l'en extraire pour l'exposer à la lumière du jour demande un courage des plus rares. Vivre une vie libre à Londres au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle aurait signifié pour une poétesse et autrice de théâtre un stress nerveux et un dilemme qui auraient bien pu la tuer. Aurait-elle survécu, tout ce qu'elle aurait écrit aurait été tordu et déformé, le fruit d'une imagination tendue et morbide. Et sans aucun doute, me dis-je en regardant le rayonnage où il n'y a pas de théâtre de femmes, son travail aurait été non signé. Ce refuge-là, elle l'aurait certainement cherché. C'était une relique du sens de la chasteté, qui dictait l'anonymat aux femmes jusqu'aussi tard que le <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Currer Bell, George Eliot, George Sand, toutes victimes d'une lutte intérieure prouvée par leurs écrits, cherchaient vainement à se voiler elles-mêmes en utilisant un nom d'homme. Elles rendaient ainsi hommage à une convention que l'autre sexe, s'il ne l'a pas implantée, encourage abondamment (la plus grande gloire d'une femme est de ne pas faire parler d'elle, disait Périclès, qui lui-même faisait beaucoup parler de lui), à savoir que la publicité, pour les femmes, est détestable. L'anonymat court dans leurs veines. Le désir d'être voilées les possède encore. Aujourd'hui encore l'état de leur gloire ne les concerne pas autant que les hommes, et pour le dire d'une façon générale, elles passeront devant une pierre tombale ou un poteau indicateur sans éprouver le désir irrésistible d'y graver leur nom, comme Alf, Bert ou Chas le font toutes affaires cessantes, soumis à un instinct qui leur murmure, devant une jolie femme qui passe, ou même un chien, *Ce chien est à moi*<sup>[6]</sup>. Et, bien sûr, ce n'est pas toujours un chien, me dis-je en me rappelant Parliament Square, la Siegesallee et d'autres avenues ; ça peut être un morceau de terrain ou un homme aux cheveux noirs et frisés. Un des grands avantages d'être une femme, c'est qu'on peut croiser une négresse même très jolie sans désirer faire d'elle une Anglaise.

Cette femme, donc, née avec un don pour la poésie au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, était une femme malheureuse, une femme en lutte avec elle-même. Toutes ses conditions de vie, tous ses instincts étaient hostiles à l'état d'esprit nécessaire pour libérer ce qui peut se trouver dans le

cerveau. Mais quel est l'état d'esprit le plus propice à l'acte de créer ? me demandai-je. Peut-on se faire une idée de l'état qui favorise et rend possible cette étrange activité ? Ici j'ouvris le volume contenant les *Tragédies* de Shakespeare. Quel était l'état d'esprit de Shakespeare, par exemple, quand il écrivait *Lear* et *Antoine et Cléopâtre* ? C'était certainement l'état d'esprit le plus favorable à la poésie qui ait jamais existé. Mais Shakespeare lui-même n'en a rien dit. Nous savons seulement, par hasard et par chance, qu'il ne « raturait jamais ». Rien, pas un mot, n'a jamais été dit par l'artiste lui-même sur son état d'esprit, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle peut-être. Rousseau fut peut-être le premier. En tout cas, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle la conscience de soi s'était développée au point qu'il était dans les habitudes des hommes de lettres de décrire leur esprit dans des confessions et des autobiographies. Leurs vies aussi furent écrites, et leurs lettres imprimées après leur mort. Ainsi, même si nous ne savons pas par quoi Shakespeare est passé quand il écrivait *Lear*, nous savons ce par quoi Carlyle est passé quand il a écrit sa *Révolution française* ; ce par quoi Flaubert est passé quand il a écrit *Madame Bovary* ; ce par quoi Keats passait quand il essayait d'écrire de la poésie contre la mort qui venait et l'indifférence du monde.

Et l'on retient de cette énorme littérature moderne de la confession et de l'autoanalyse qu'écrire une œuvre de génie est presque toujours une prouesse d'une prodigieuse difficulté. Tout se ligue contre l'éventualité qu'elle sorte pleine et entière de l'esprit de l'écrivain. De façon générale, les circonstances matérielles sont contre. Les chiens vont aboyer ; les gens vont déranger ; l'argent doit être gagné ; la santé va décliner. En outre, accentuant toutes ces difficultés et les rendant encore plus pénibles à supporter, il y a l'indifférence notoire du monde. Le monde ne demande pas aux gens d'écrire des poèmes et des romans et des histoires ; le monde n'en a pas besoin. Peu importe au monde que Flaubert trouve le mot juste ou que Carlyle vérifie scrupuleusement ce fait ou celui-là. Naturellement, le monde ne paiera pas pour ce dont il n'a aucun besoin. Et donc l'écrivain, Keats, Flaubert, Carlyle, subit, surtout dans les années créatives de sa jeunesse, toutes les formes de distraction et de découragement. Une malédiction, un cri d'agonie,

s'élève de ces livres d'analyse et de confession. « Les grands poètes en grande misère morts » — c'est le fardeau de leur chanson. Si quelque chose en sort malgré tout, c'est un miracle, et probablement aucun livre n'est né aussi entier et aussi valide que le concevait son auteur.

Mais pour les femmes, me dis-je en regardant les rayonnages vides, ces difficultés étaient infiniment plus redoutables. Au premier rang, hors de question d'avoir un lieu à soi, sans même parler d'une pièce calme ou d'une pièce insonorisée, à moins que les parents ne soient exceptionnellement riches ou très nobles, et ce jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle au moins. Vu que l'argent de poche, qui dépendait du bon vouloir du père, suffisait seulement pour la vêtir, elle n'avait pas accès à ces échappées auxquelles recouraient même Keats ou Tennyson ou Carlyle, tous des hommes pauvres — une randonnée, un petit voyage en France et un logement séparé qui, même misérable, les mettait à l'abri des exigences et des tyrannies de leur famille. De telles difficultés matérielles étaient redoutables ; mais bien pire étaient les immatérielles. L'indifférence du monde que Keats et Flaubert et d'autres hommes de génie ont trouvée si dure à supporter n'était pas, dans le cas d'une femme, de l'indifférence, mais de l'hostilité. Le monde ne lui disait pas, comme il leur disait à eux : « Écrivez si ça vous chante ; ça ne fait aucune différence pour moi. » Le monde disait avec un gros rire : « Écrire ? Soufflez plutôt dans un violon ! » Ici les psychologues de Newnham et Girton pourraient nous être utiles, me dis-je, en regardant à nouveau les espaces vides sur les rayonnages. Car il est temps, sûrement, que soit mesuré l'effet du découragement sur l'esprit de l'artiste, comme j'ai vu mesurer par une compagnie laitière l'effet du lait ordinaire et du lait de catégorie A sur le corps du rat. Ils ont mis deux rats dans des cages côte à côte, et l'un des deux était furtif, timide et petit, et l'autre était gras et vif avec le poil brillant. Maintenant, de quel aliment nourrissons-nous les femmes artistes ? me demandai-je, en me rappelant, je crois, le dîner de pruneaux et de crème. Pour répondre à cette question je n'avais qu'à ouvrir le journal du soir et à lire que lord Birkenhead est d'avis que — mais à vrai dire, je ne vais pas prendre la peine de recopier l'avis de lord Birkenhead en matière

d'écriture de femmes. Et ce que dit le doyen Inge, je vais laisser ça en paix. Le spécialiste de Harley Street peut bien être autorisé à réveiller tous les échos de Harley Street par ses vociférations sans que se dresse un seul cheveu de ma tête. Je citerai, cependant, Mr Oscar Browning, parce que Mr Oscar Browning était une grande figure de Cambridge à une époque, et faisait passer les examens aux étudiantes de Girton et Newnham. Mr Oscar Browning était enclin à affirmer que « l'impression laissée sur l'esprit, après avoir corrigé n'importe quel paquet de copies d'examen, c'était que, peu importe les notes qu'il pouvait donner, la meilleure parmi les femmes était intellectuellement inférieure au pire parmi les hommes ». Ayant dit cela, Mr Browning se retira dans ses appartements — et c'est là un prolongement qui le rend aimable et lui confère humanité, grandeur et majesté — il se retira donc dans ses appartements et y trouva un garçon d'étable étendu sur un sofa — « un vrai squelette, les joues cireuses et caverneuses, les dents noires, et apparemment pas en pleine possession de ses membres... "C'est Arthur [dit Mr Browning]. Un cher garçon, vraiment, et d'une grande hauteur d'esprit" ». Les deux images me semblent toujours se compléter. Et fort heureusement en cet âge de biographie, les deux images à vrai dire se complètent souvent, et nous pouvons donc interpréter les opinions des grands hommes non seulement par leurs dires, mais par leurs actes.

Cela a beau être désormais possible, de telles opinions tombant des lèvres de gens importants devaient avoir un effet redoutable il y a seulement cinquante ans. Supposons qu'un père aux intentions les plus louables ne souhaite pas que sa fille quitte la maison pour devenir écrivaine, peintre ou universitaire. « Regarde ce que dit Mr Oscar Browning », pouvait-il dire ; et il n'y avait pas que Mr Oscar Browning ; il y avait la *Saturday Review* ; il y avait Mr Greg — « l'essence d'une femme », disait Mr Greg avec emphase, « c'est *d'être entretenue par un homme et de pourvoir à ses besoins* » ; il y avait un énorme corpus d'opinions masculines appuyant l'idée qu'on ne pouvait rien attendre intellectuellement d'une femme. Même si son père ne lisait pas ces opinions à voix haute, toute fille pouvait les lire elle-même ; et cette lecture, même au XIX<sup>e</sup> siècle, doit avoir

amoinndri sa vitalité, et profondément miné son travail. Pesait toujours cette assertion — tu ne peux pas faire ci, tu es incapable de faire ça — qu'il fallait contrer, surmonter. Il est probable que pour une romancière ce poison ne soit plus actif ; car il y a eu des romancières de valeur. Mais pour les peintres il doit encore avoir quelque toxicité ; et pour les musiciennes, il est, j'imagine, aujourd'hui encore virulent et toxique à l'extrême. La compositrice se situe là où se situait l'actrice au temps de Shakespeare. Nick Greene, songeai-je, en me rappelant l'histoire que j'ai inventée autour de la sœur de Shakespeare, a dit qu'une femme qui joue le fait penser à un chien qui danse. Johnson a répété la phrase deux cents ans plus tard à propos des femmes qui prêchent. Et voilà, dis-je en ouvrant un livre sur la musique, nous avons ici les mêmes mots exactement, utilisés à nouveau en cet an de grâce 1928, à propos des femmes qui essaient d'écrire de la musique. « À propos de Mlle Germaine Tailleferre, on ne peut que répéter la phrase de Johnson concernant une femme prêcheur, transposée en termes de musique. "Monsieur, une femme qui compose est comme un chien qui marche sur ses pattes arrière. Ce n'est pas bien fait, mais on est surpris de voir que c'est fait."<sup>[7]</sup> » Car c'est à ce point-là que l'histoire se répète.

Donc, conclus-je en refermant la vie de Mr Oscar Browning et en repoussant le reste, il est assez évident que même au XIX<sup>e</sup> siècle une femme n'était pas encouragée à être artiste. Au contraire, elle subissait rebuffades, gifles, remontrances et sermons. Son esprit devait être tendu jusqu'à l'épuisement et sa vitalité amoindrie par la nécessité de résister à ceci, de contredire cela. Car ici encore nous entrons dans le champ de ce complexe masculin obscur et très intéressant, et qui a eu tant d'influence sur le mouvement des femmes ; ce désir profondément enraciné, pas tant qu'elle soit inférieure, mais qu'il soit supérieur, et qui le pose, quelle que soit la direction du regard, non seulement à la tête des arts, mais barrant aussi la voie de la politique, même quand le risque pour lui semble infinitésimal et la suppliante humble et dévouée. Je me souvenais que même lady Bessborough, avec toute sa passion pour la politique, devait humblement s'incliner et écrire à lord Granville Leveson-Gower : « ... nonobstant toute ma violence en politique et

tous mes grands discours sur le sujet, je suis parfaitement d'accord avec vous que ce n'est l'affaire d'aucune femme de s'en mêler, ni de n'importe quel autre sujet sérieux, sauf pour donner son avis (si on le lui demande). » Et elle continue ainsi à répandre son enthousiasme sur un sujet qui ne rencontre aucun obstacle d'aucune sorte, ce sujet immensément important qu'est le discours inaugural de lord Granville à la Chambre des communes. Voilà un bien étrange spectacle, songeai-je. L'histoire de l'opposition des hommes à l'émancipation des femmes est peut-être plus intéressante que l'histoire de cette émancipation elle-même. Il y aurait un livre amusant à en faire si quelque jeune étudiante de Girton ou Newnham voulait collecter des exemples et en déduire une théorie — mais elle aurait besoin de gants épais pour ses mains, et de solides lingots d'or pour se protéger.

Mais ce qui est amusant aujourd'hui, me souvins-je en fermant lady Bessborough, a dû être pris désespérément au sérieux en son temps. Des opinions qu'on colle aujourd'hui dans un album sous l'étiquette « pia pia pia » et qu'on garde pour en faire lecture les soirs d'été à une audience choisie, ont en leur temps tiré bien des larmes, je vous assure. Parmi vos grand-mères et vos arrière-grand-mères, elles furent plusieurs à verser toutes les larmes de leur corps. Florence Nightingale poussait des cris perçants dans sa souffrance<sup>[8]</sup>. De plus, il est très facile pour vous, qui êtes entrées dans des *colleges* et jouissez de salons à vous — ou s'agit-il seulement de studios où s'asseoir sur les lits ? —, de dire que le génie devrait dédaigner pareilles opinions ; que le génie devrait être au-dessus de ce qu'on dit de lui. Malheureusement, ce sont précisément les hommes ou les femmes de génie qui se soucient le plus de ce qu'on dit d'eux. Souvenez-vous de Keats. Souvenez-vous des mots qu'il a fait graver sur sa tombe<sup>[9]</sup>. Pensez à Tennyson ; pensez — mais je n'ai guère besoin de multiplier les exemples de ce fait indéniable — à défaut d'être heureux — qu'il est dans la nature de l'artiste de se soucier à l'excès de ce qu'on dit de lui. La littérature est jonchée des débris des naufragés qui se sont souciés de l'opinion des autres au-delà du raisonnable.

Et cette susceptibilité qui est la leur est doublement malheureuse, me dis-je en revenant à mon premier questionnement sur l'état d'esprit le plus propice au travail créatif, parce que l'esprit de l'artiste, afin d'accomplir jusqu'au bout le prodigieux effort de libérer de façon pleine et entière le travail qui est en lui, doit être incandescent, comme l'esprit de Shakespeare, conjecturai-je en regardant le livre qui était ouvert à *Antoine et Cléopâtre*. Il ne doit y avoir aucun obstacle en lui, aucun corps étranger qui ne soit consumé.

Car nous avons beau dire que nous ne savons rien sur l'état d'esprit de Shakespeare, même en disant cela, nous disons quelque chose sur l'état d'esprit de Shakespeare. Peut-être en savons-nous si peu sur Shakespeare — comparé à Donne ou Ben Jonson ou Milton — parce que ses rancunes et mépris et antipathies nous restent cachés. Nous ne sommes pas tenus en haleine par quelque « révélation » qui nous rappelle l'écrivain. Tout désir de protester, de prêcher, de dénoncer une offense, de régler des comptes, de prendre le monde à témoin de quelque épreuve ou grief, il l'a expulsé de lui et consumé. Par conséquent, sa poésie coule de lui librement et sans entraves. S'il y eut jamais un être humain pour réussir à exprimer son travail complètement, c'était Shakespeare. S'il y eut jamais un esprit incandescent et sans entraves, me dis-je en me tournant à nouveau vers les rayons de livres, c'était l'esprit de Shakespeare.

---

[5] « Il reste ce fait étrange et presque inexplicable que dans la cité d'Athènes, où les femmes étaient soumises à une sujétion presque orientale comme odalisques ou bêtes de somme, le théâtre a cependant produit des figures comme Clytemnestre et Cassandre, Atossa et Antigone, Phèdre et Médée, et toutes les autres héroïnes qui dominent toutes les pièces du "misogyne" Euripide. Mais le paradoxe d'un monde où, dans la vraie vie, une femme respectable ne pouvait guère montrer son visage seule dans la rue, et cependant sur scène égalait ou surpassait un homme, n'a jamais été expliqué de façon satisfaisante. Dans la tragédie moderne la même prédominance existe. En tout cas, un survol très rapide

de l'œuvre de Shakespeare (de même avec Webster, mais pas avec Marlowe ni avec Jonson) suffit à révéler combien cette domination, cette initiative des femmes, persiste de Rosalind à lady Macbeth. De même chez Racine, six de ses tragédies portent le nom de leur héroïne ; et lequel de ses personnages masculins mettrons-nous en concurrence avec Hermione et Andromaque, Bérénice et Roxane, Phèdre et Athalie ? De même encore chez Ibsen ; quels hommes comparerons-nous à Solveig et Nora, Heda et Hilda Wangel et Rebecca West ? » F.L. Lucas, *Tragedy*, p. 114-115.

[6] En français dans le texte (*N.d.T.*).

[7] Cecil Gray, *A Survey of Contemporary Music*, p. 246.

[8] Voir *Cassandra*, de Florence Nightingale, publié dans *The Cause*, de R. Strachey.

[9] « Here lies one whose name was writ in water » : « Ci-gît quelqu'un dont le nom était écrit dans l'eau. » (*N.d.T.*)

Trouver une femme dans cet état d'esprit au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle était évidemment impossible. Il suffit de penser aux tombes élisabéthaines, avec tous ces enfants à genoux les mains jointes ; et leurs morts prématurées ; et de voir leurs maisons avec leurs petites pièces sombres et exiguës, pour comprendre que pas une femme en ce temps n'aurait pu écrire de poésie. Ce qu'on pourrait s'attendre à trouver, c'est, quelque temps plus tard, une grande dame qui profite de sa liberté et de son confort relatif pour publier quelque chose avec son nom dessus et qui prenne le risque d'être perçue comme un monstre. Les hommes, bien sûr, ne sont pas snobs, continuai-je, évitant prudemment « le fieffé féminisme » de Miss Rebecca West ; mais ils apprécient avec sympathie, pour la plupart, les efforts d'une comtesse pour écrire des vers. On peut s'attendre à ce qu'une dame titrée trouve un accueil bien plus encourageant qu'une obscure Miss Austen ou qu'une Miss Brontë, à l'époque. Mais on peut s'attendre aussi à ce que son esprit soit perturbé par des émotions étrangères comme la peur et la haine et que ses poèmes montrent des traces de cette perturbation. Lady Winchilsea, par exemple, me dis-je en prenant ses poèmes. Elle était née en 1661, elle était noble et par la naissance et par le mariage ; sans enfants ; elle écrivait de la poésie, et il suffit d'ouvrir sa poésie pour la trouver bouillante d'indignation quant à la situation des femmes :

*Rabaissées ! comme nous sommes rabaissées, par des lois  
erronées,  
Dupes de l'Éducation plus que de la Nature,*

*Interdites de tous les progrès de l'esprit,  
Promises et confinées à la médiocrité ;  
Et si l'une de nous veut s'élever plus haut,  
D'une ardente ambition nourrie d'imaginaire,  
Le parti adverse est là, fort d'une telle hostilité,  
Que l'espoir de briller ne fait rien pour nos peurs.*

Clairement son esprit n'a aucun moyen de « consumer tous les obstacles pour devenir incandescent ». Au contraire, il est harcelé et distrait par les haines et les griefs. La race humaine est, pour une femme, coupée en deux. Les hommes sont « le parti adverse » ; les hommes sont haïs et craints, parce qu'ils ont le pouvoir de lui barrer la route vers ce qu'elle veut faire — qui est d'écrire.

*Une femme qui s'essaie à la plume — hélas,  
Voyez dans quelle estime on tient la présomptueuse,  
Il n'est pas de vertu pour racheter sa faute.  
Pour eux nous nous trompons et de sexe et de voie ;  
Être polie, danser, jouer la comédie,  
S'y connaître en chiffons et en bonnes manières,  
Voilà les buts ultimes que nous devons briguer ;  
Lire, écrire, penser, s'instruire et s'enquérir  
Nuirait à nos attraits et nous prendrait du temps  
Sur les conquêtes de la fleur de notre âge,  
Quand le soin accablant d'une maison servile  
Est tenu par certains pour sommet de notre art.*

Elle en vient à trouver le courage d'écrire dans la supposition qu'elle ne sera jamais publiée ; à s'apaiser par ce triste chant :

*Pour quelques bons amis, et pour tes propres peines,  
Chante, car les lauriers ne seront pas pour toi ;  
Que tes ombres soient sombres assez ; voilà où est ta joie.*

Il est clair cependant que si elle avait pu libérer son esprit de la haine et de la peur, et ne pas l'encombrer d'amertume et de

ressentiment, le feu eût brûlé vif en elle. Ici et là jaillissent des mots de pure poésie :

*En des soieries fanées ne veux que je compose  
Avec timidité l'inimitable rose*

— vers qui sont loués à juste titre par Mr Murry, et Pope, dont on pense qu'il s'est rappelé et approprié ceux-ci :

*La jonquille a vaincu le cerveau qui défaille ;  
La peine aromatique a eu raison de nous.*

Quelle pitié, vraiment, qu'une femme qui pouvait écrire comme ça, dont l'esprit était accordé à la nature et à la pensée, ait été forcée à la colère et à l'amertume. Mais comment aurait-elle pu s'aider elle-même ? me demandai-je, en imaginant les grimaces et les rires, et l'adulation des lèche-bottes, et le scepticisme du poète professionnel. Elle a dû s'enfermer dans une pièce à la campagne pour écrire, et être écartelée par l'amertume et les scrupules peut-être, malgré un mari des plus aimables, et un accord entre eux parfait. Je dis « elle a dû », parce que quand on cherche à en savoir plus sur lady Winchilsea, on se rend compte, comme d'habitude, que presque rien ne nous est connu d'elle. Elle a terriblement souffert de mélancolie, ce qui peut s'expliquer, du moins dans une certaine mesure, quand on la lit au fond du gouffre imaginant :

*Mes vers décriés, et mon occupation jugée  
Inutile folie ou présomptueuse faute*

L'occupation ainsi censurée était, autant qu'on puisse en juger, l'innocent goût de se promener dans les champs et de rêver :

*Quelle joie pour ma main d'écrire dans l'inconnu,  
De dévier des choses habituelles et trop sues,  
En des soieries fanées ne veux que je compose  
Avec timidité l'inimitable rose.*

Naturellement, si c'était là son habitude et sa joie, elle ne pouvait qu'en attendre des moqueries ; et, comme prévu, on dit que Pope ou Gay l'ont caricaturée en « bas-bleu que scribouiller démange ». Mais on pense aussi qu'elle a offensé Gay en se moquant de lui. Elle a dit que ses *Trivia* montraient qu'il était « plus fait pour marcher devant une chaise à porteurs que pour être assis dedans ». Mais ce ne sont là que des « cancans douteux » et, dit Mr Murry, « inintéressants ». Mais je ne suis pas d'accord avec lui sur ce point, car j'aurais aimé qu'il y eût davantage de cancans douteux pour que je puisse me faire une idée plus précise de cette dame mélancolique, qui aimait se promener dans les champs et penser à des choses inhabituelles et méprisait, avec si peu de mesure, avec si peu de sagesse, « le soin accablant d'une maison servile ». Mais elle commença à se disperser, dit Mr Murry. Son talent fut envahi de mauvaises herbes et barré de ronces. Il n'avait aucune chance de se montrer sous son vrai jour, raffiné et élégant. Et donc, la reposant sur l'étagère, je me tournai vers une autre grande dame, la duchesse que Lamb aima, l'extravagante et fantasque Margaret de Newcastle, son aînée mais sa contemporaine. Elles étaient très différentes, mais semblables au sens où elles étaient toutes les deux nobles et sans enfants, et toutes les deux mariées aux meilleurs des maris. Toutes deux brûlaient de la même passion pour la poésie et toutes deux furent caricaturées et diffamées pour les mêmes raisons. Ouvrez la duchesse et vous trouverez la même explosion de rage. « Les femmes vivent comme des chauves-souris et des chouettes, travaillent comme des bêtes et meurent comme des vers... » Margaret aussi aurait pu être poète ; de nos jours toute cette énergie aurait fait tourner quelque roue. Mais à l'époque, qu'est-ce qui pouvait canaliser, apprivoiser ou civiliser pour l'usage humain cette intelligence sauvage, généreuse et livrée à elle-même ? Elle se répandait, à la va-comme-je-te-pousse, en torrents de rimes et de prose, poésie et philosophie qui se tiennent congelés en quartos et folios que personne ne lit jamais. On aurait dû lui mettre un microscope entre les mains. On aurait dû lui apprendre à regarder les étoiles et à raisonner scientifiquement. La tête lui

tournait de solitude et de liberté. Personne ne la dirigeait. Personne ne l'instruisait. Les professeurs la flattaient. À la Cour, on la raillait. Sir Egerton Brydges se plaignait de sa grossièreté — « venant d'une femme de haut rang élevée à la Cour ». Elle s'enferma à Welbeck, seule.

Quelle vision de solitude et de tumulte fait venir à l'esprit la pensée de Margaret Cavendish ! Comme si un concombre géant avait proliféré sur les roses et les œillets du jardin et les avait étouffés à mort. Quel gâchis que cette femme qui écrivait que « les femmes les mieux éduquées sont celles dont l'esprit est le plus civil » ait gaspillé son temps en gribouillages insensés pour plonger de plus en plus profond dans l'obscurité et la folie, au point que les gens se pressaient autour de son carrosse quand elle sortait. Évidemment la folle duchesse servit de croquemitaine pour effrayer les filles intelligentes. Je posai la duchesse et ouvris les lettres de Dorothy Osborne : ici, me rappelais-je, Dorothy écrit à Temple à propos du nouveau livre de la duchesse. « Assurément la pauvre femme est un peu folle, sinon elle ne pousserait pas le ridicule à s'aventurer à l'écriture de livres, et en vers qui plus est, dussé-je ne pas dormir les quinze prochains jours je n'en viendrais pas là. »

Et donc, puisque aucune femme d'un peu de sens et de décence ne pouvait écrire de livres, Dorothy, qui était sensible et mélancolique, tout l'opposé de la duchesse en tempérament, n'écrivit rien. Les lettres ne comptaient pas. Une femme pouvait écrire des lettres assise au chevet de son père malade. Elle pouvait les écrire au coin du feu pendant que les hommes parlaient, sans les déranger. L'étrange, me dis-je en tournant les pages de la correspondance de Dorothy, c'est le talent qu'avait cette fille solitaire et sans instruction pour la tournure d'une phrase, pour l'élaboration d'une scène. Écoutez ce récit :

« Après dîner nous nous asseyons et nous causons jusqu'à ce que la conversation tombe sur Mr B. et là je m'en vais. La chaleur de la journée se passe sur un livre ou sur mon ouvrage et, vers six ou sept heures, je sors me promener dans une prairie communale qui s'étend tout près de la maison et où un grand nombre de jeunes gueuses gardent brebis et bétail et s'assoient à l'ombre à chanter

des ballades ; je m'approche et je compare leurs voix et beauté à quelques bergères anciennes dont j'ai lu l'histoire et je trouve bien de la différence, mais je pense, ma foi, que celles-ci sont aussi innocentes que celles-là. Je leur parle, et je vois qu'il ne leur manque, pour faire d'elles les plus heureuses personnes du monde, que de savoir qu'elles le sont. Très souvent quand nous sommes en train de causer l'une d'elles jette un œil et aperçoit sa vache qui va dans le blé et les voilà toutes à courir, comme si elles avaient des ailes aux talons. Moi qui ne suis si rapide je reste en arrière, et quand je les vois rentrer leur bétail, je songe qu'il est temps pour moi aussi de rentrer. Quand j'ai dîné je vais au jardin et de là jusqu'à une petite rivière qui coule tout du long où je m'assois et voudrais que vous soyez avec moi... »

On jurerait qu'elle a tout ce qu'il faut en elle pour faire un écrivain. Mais « dussé-je ne pas dormir les quinze prochains jours je n'en viendrais pas là » — on mesure l'opposition qui était dans l'air contre le fait qu'une femme écrive, quand on se rend compte que même une femme avec une grande disposition à écrire en était venue à se convaincre qu'écrire un livre, c'était se montrer ridicule, voire passer pour folle. Et nous en arrivons, continuai-je en replaçant l'unique court volume des lettres de Dorothy Osborne sur l'étagère, à Mrs Behn.

Et avec Mrs Behn nous tournons à un très important carrefour sur la route. Nous laissons derrière nous, enfermées dans leurs parcs parmi leurs in-folio, ces grandes dames solitaires qui écrivaient sans public ni critique, pour leur seul plaisir. Nous arrivons en ville et nous nous frottons aux gens ordinaires dans les rues. Mrs Behn était une femme de la classe moyenne, avec toutes les vertus plébéiennes de l'humour, de la vitalité et du courage ; une femme forcée par la mort de son mari et quelques malheureuses aventures de son cru à gagner sa vie par son esprit. Elle eut à travailler d'égal à égale avec les hommes. En travaillant très dur, elle gagna assez pour vivre. L'importance de ce fait pèse plus lourd que tout ce qu'elle a écrit, même le splendide « J'ai fait mille martyrs » ou « L'amour trôna en fantastique triomphe », car c'est là que commença la liberté de son esprit, ou plutôt la possibilité qu'au fil du temps son esprit se libère

pour écrire ce qu'il voulait. Car maintenant qu'Aphra Behn l'avait fait, les filles pouvaient aller voir leurs parents pour leur dire : « Vous n'avez pas besoin de me donner de l'argent ; je peux vivre de ma plume. » Bien sûr, la réponse pour bien des années à venir était : « Oui, en vivant la vie d'Aphra Behn ! Plutôt te voir morte ! », et la porte était claquée plus fort que jamais. Ce sujet profondément intéressant, la valeur que les hommes accordent à la chasteté des femmes et son effet sur leur éducation, se présente ici à la discussion, et il y aurait un livre intéressant à en écrire si quelque étudiante de Girton ou Newnham voulait bien approfondir le sujet. Lady Dudley, assise couverte de diamants dans une nuée de moucherons sur la lande écossaise, pourrait en être le frontispice. Lord Dudley, a raconté le *Times* l'autre jour à la mort de lady Dudley, « un homme de goût, cultivé et accompli, était bienveillant et généreux, mais despotique à un point extravagant. Il insistait pour que sa femme soit constamment en tenue de soirée, même dans le plus lointain des pavillons de chasse des Highlands ; il la chargeait de bijoux somptueux », etc., « il lui accordait tout — sauf le moindre brin de responsabilité ». Puis lord Dudley eut une attaque et elle s'occupa de lui et s'employa dès lors à gérer ses affaires avec une suprême compétence. Ce despotisme extravagant était aussi du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais revenons à nos moutons. Aphra Behn a prouvé qu'on pouvait gagner de l'argent en écrivant, au sacrifice, peut-être, de certaines qualités agréables ; et ainsi, petit à petit, écrire cessa de n'être qu'un signe de folie ou de dérangement mental, mais prit une importance pratique. Un mari pouvait mourir, un désastre pouvait s'abattre sur la famille. Des centaines de femmes se mirent, au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, à faire grossir leur petit pécule ou à entretenir leur famille, en faisant des traductions ou en écrivant les innombrables mauvais romans qu'on ne recense plus même dans les manuels, mais qu'on peut dénicher chez les bouquinistes de Charing Cross Road. L'extrême activité intellectuelle qui se montra chez les femmes à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle — parler et se rencontrer, écrire des essais sur Shakespeare, traduire les classiques — était fondée sur le fait têtue que les femmes pouvaient faire de l'argent en écrivant. L'argent

confère de la dignité à ce qui est frivole quand impayé. On trouvait peut-être de bon ton de ricaner devant ces « bas-bleus que scribouiller démange », mais on ne pouvait pas nier qu'elles pouvaient mettre de l'argent dans leur porte-monnaie. Ainsi, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, se produisit un changement auquel, si je devais réécrire l'histoire, j'accorderais plus de place et d'importance qu'aux Croisades ou la guerre des Roses. La femme de la classe moyenne se mit à écrire. Car si *Orgueil et préjugés* compte, si comptent *Middlemarch* et *Villette* et *Les Hauts de Hurlevent*, alors compte bien plus que je ne peux le prouver en un discours d'une heure le fait que les femmes en général se sont mises à écrire, et pas seulement les aristocrates solitaires enfermées dans leur maison de campagne parmi leurs in-folio et leurs flatteurs. Sans ces pionnières, Jane Austen et les Brontë et George Eliot n'auraient pas plus écrit que Shakespeare n'aurait écrit sans Marlowe, ni Marlowe sans Chaucer, ni Chaucer sans ces poètes oubliés qui pavèrent les chemins et domptèrent la sauvagerie naturelle de la langue. Car les chefs-d'œuvre ne naissent pas isolés et solitaires ; ils sont le fruit de nombreuses années à penser en commun, à penser par le corps des gens, de sorte que l'expérience de la masse est derrière la voix solitaire. Jane Austen aurait dû déposer une couronne sur la tombe de Fanny Burney, et George Eliot aurait dû rendre hommage à l'ombre robuste d'Eliza Carter — la vaillante vieille femme qui attachait une cloche au montant de son lit pour se lever tôt et apprendre le grec. Toutes les femmes ensemble devraient mettre des fleurs sur la tombe d'Aphra Behn, qui se trouve, de façon très scandaleuse mais plutôt appropriée, dans l'abbaye de Westminster, car c'est elle qui leur a obtenu le droit de dire ce qu'elles pensent. C'est elle — tout équivoque et coquette qu'elle était — qui m'autorise à vous dire ce soir sans délirer : gagnez cinq cents livres par an grâce à votre intellect.

Nous sommes donc rendues, ici, au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle. Et ici, pour la première fois, je trouvai plusieurs rayonnages entièrement consacrés aux œuvres de femmes. Mais pourquoi, ne pus-je m'empêcher de me demander en les parcourant des yeux, pourquoi n'y avait-il là, à de très rares exceptions près, que des romans ? La

pulsion première allait vers la poésie. Le « chef suprême du chœur » était une poétesse. À la fois en France et en Angleterre les poétesses précèdent les romancières. De plus, me dis-je en regardant les quatre noms célèbres, qu'est-ce que George Eliot avait en commun avec Emily Brontë ? Est-ce que Charlotte Brontë n'est pas complètement passée à côté de Jane Austen ? Hormis le fait possiblement pertinent qu'aucune d'entre elles n'avait d'enfant, on ne peut pas imaginer quatre personnes plus différentes se rencontrant dans une pièce — au point qu'il est tentant d'inventer une rencontre et un dialogue entre elles. Pourtant, une étrange force les obligeait toutes, quand elles écrivaient, à écrire des romans. Cela avait-il quelque chose à voir avec le fait d'être née dans la classe moyenne ? me demandai-je ; et avec le fait (que Miss Emily Davies un peu plus tard allait démontrer de façon si frappante) que dans la classe moyenne au début du XIX<sup>e</sup> on ne disposait que d'une seule pièce où s'asseoir pour toute la famille ? Si une femme écrivait, elle devait le faire dans ce salon commun. Et, comme Miss Nightingale devait s'en plaindre de façon si véhémence — « les femmes n'ont jamais une demi-heure... qu'elles puissent déclarer à soi » —, elle était toujours interrompue. Il n'empêche qu'il était sans doute plus facile d'y écrire de la prose et de la fiction que d'y écrire de la poésie ou une pièce de théâtre. Cela demande moins de concentration. Jane Austen écrivit comme ça jusqu'à la fin de sa vie. « Il est surprenant qu'elle ait été capable de mener tout cela à bien, écrivit son neveu dans sa biographie, car elle n'avait pas d'étude séparée où se retirer, et la plus grande part de son travail a dû être faite dans le salon commun, sujet à toutes sortes d'interruptions fortuites. Elle prenait garde à ce que son occupation ne soit pas soupçonnée par les domestiques ou les visiteurs ou toute autre personne hors du cercle familial<sup>[10]</sup>. » Jane Austen cachait ses manuscrits ou les couvrait avec un morceau de buvard. Et puis, redisons-le, toute la formation littéraire qu'une femme avait au début du XIX<sup>e</sup> siècle était une formation à l'observation des caractères, à l'analyse de l'émotion. Sa sensibilité avait été éduquée pendant des siècles par les influences du salon commun. Les sentiments des gens l'imprégnaient ; les relations personnelles étaient toujours devant

ses yeux. Et donc, quand la femme de la classe moyenne se mit à écrire, elle écrivit naturellement des romans, même si — cela semble assez évident — deux des quatre célèbres femmes nommées ici n'étaient pas romancières par nature. Emily Brontë aurait dû écrire du théâtre en vers ; le flux débordant du vaste esprit de George Eliot aurait dû se déployer dans l'histoire ou dans la biographie. Cependant, elles ont écrit des romans ; on peut même aller plus loin, me dis-je en prenant sur le rayon *Orgueil et préjugés*, et dire qu'elles ont écrit de bons romans. Sans se vanter ou sans vouloir peiner le sexe opposé, on peut dire qu'*Orgueil et préjugés* est un bon livre. En tout cas, nul n'aurait à rougir d'être pris en flagrant délit d'écriture d'*Orgueil et préjugés*. Pourtant Jane Austen était contente que grince un gond de porte, qui lui permettait de cacher son manuscrit avant qu'on entre. Pour Jane Austen il y avait quelque chose d'indigne à écrire *Orgueil et préjugés*. Et, me demandai-je, est-ce qu'*Orgueil et préjugés* aurait été un meilleur roman si Jane Austen n'avait pas jugé nécessaire de cacher son manuscrit aux visiteurs ? Je lus une page ou deux pour voir ; mais je ne pus trouver le moindre signe que les circonstances aient abîmé son travail. C'est là, peut-être, le principal miracle. Voilà une femme vers 1800 qui écrit sans haine, sans amertume, sans peur, sans protestation, sans sermon. C'est ainsi qu'écrivait Shakespeare, me dis-je en regardant *Antoine et Cléopâtre* ; et quand les gens comparent Shakespeare et Jane Austen, peut-être veulent-ils dire que l'esprit des deux a consumé tous les obstacles ; et pour cette raison nous ne connaissons pas Jane Austen et nous ne connaissons pas Shakespeare et pour cette raison Jane Austen imprègne chaque mot qu'elle écrit, comme Shakespeare. Si Jane Austen souffrait peu ou prou des circonstances, c'était dans l'étroitesse de la vie qui lui était imposée. Il était impossible pour une femme de sortir seule. Elle ne voyageait jamais ; elle ne traversait jamais Londres en omnibus, elle ne déjeunait pas dehors seule. Mais peut-être était-il dans la nature de Jane Austen de ne pas vouloir ce qu'elle n'avait pas. Son talent et les circonstances s'accordaient complètement. Mais je doute que cela soit vrai de Charlotte Brontë, me dis-je en ouvrant *Jane Eyre* et le posant à côté d'*Orgueil et préjugés*.

Je l'ouvris au chapitre douze et mes yeux furent attirés par la phrase : « Me blâme qui voudra. » De quoi blâmait-on Charlotte Brontë ? me demandai-je. Et je lus comment Jane Eyre avait l'habitude de monter sur le toit quand Mrs Fairfax faisait des confitures et de regarder sur l'horizon des champs. Et là, elle désirait ardemment — et c'est ce désir qui est blâmable — elle désirait

un pouvoir qui me fît connaître ce qu'il y avait derrière ces limites, qui me fît apercevoir ce monde actif, ces villes animées dont j'avais entendu parler, mais que je n'avais jamais vues. Alors je souhaitais plus d'expérience, des rapports plus fréquents avec les autres hommes et la possibilité d'étudier un plus grand nombre de caractères que je ne pouvais le faire à Thornfield. J'appréciais ce qu'il y avait de bon dans Mme Fairfax et dans Adèle, mais je croyais à l'existence d'autres bontés différentes et plus vives. Ce que je pressentais, j'aurais voulu le connaître.

Beaucoup me blâmeront sans doute ; on m'appellera nature mécontente ; mais je ne pouvais faire autrement ; il me fallait du mouvement. Quelquefois j'étais agitée jusqu'à la souffrance ; alors mon seul soulagement était de me promener dans le corridor du troisième, et, au milieu de ce silence et de cette solitude, les yeux de mon esprit erraient sur toutes les brillantes visions qui se présentaient devant eux : et certes elles étaient belles et nombreuses. Ces pensées gonflaient mon cœur ; mais le trouble qui le soulevait lui donnait en même temps la vie. Cependant je préférais encore écouter un conte qui ne finissait jamais, un conte qu'avait créé mon imagination, et qu'elle me redisait sans cesse en la remplissant de vie, de flamme et de sentiment ; toutes choses que j'avais tant désirées, mais que ne me donnait pas mon existence actuelle.

Il est vain de dire que les hommes doivent être heureux dans le repos : il leur faut de l'action, et, s'il n'y en a pas autour d'eux, ils en créeront ; des millions sont condamnés à une vie plus tranquille que la mienne, et des millions sont dans une silencieuse révolte contre leur sort. Personne ne se doute combien de rébellions en dehors des rébellions politiques fermentent dans la masse d'êtres vivants qui peuple la terre. On suppose les femmes généralement calmes : mais les femmes sentent comme les hommes ; elles ont besoin d'exercer leurs facultés, et, comme à leurs frères, il leur faut un champ pour leurs efforts. De même que les hommes, elles souffrent d'une contrainte trop sévère, d'une immobilité trop absolue. C'est de l'aveuglement à leurs frères plus heureux de déclarer qu'elles doivent se borner à faire des poudings, à tricoter des bas, à jouer du piano et à broder des sacs.

Quand j'étais ainsi seule, il m'arrivait souvent d'entendre le rire de Grace Poole... [11]

C'est là une rupture maladroite, songeai-je. C'est dérangeant de tomber sur Grace Poole aussi soudainement. La continuité est perturbée. On pourrait même dire, continuai-je en reposant le livre près d'*Orgueil et préjugés*, que la femme qui a écrit ces pages avait plus de génie en elle que Jane Austen ; mais quand on les lit et qu'on relève ce qui s'y agite, cette indignation, on voit qu'elle ne parviendra jamais à exprimer entièrement et complètement son génie. Ses livres seront déformés et tordus. Elle écrira dans la rage ce qu'elle devrait écrire dans la sérénité. Elle écrira sur elle quand elle devrait écrire sur ses personnages. Elle est en guerre avec son sort. Comment pouvait-elle ne pas mourir jeune, crispée et contrariée ?

On ne peut s'empêcher de jouer un instant avec l'idée de ce qui aurait pu se passer si Charlotte Brontë avait possédé, disons, dans les trois cents par an — mais la sotte vendit les droits de ses romans d'un seul coup pour mille cinq cents livres ; si elle avait été plus familière du monde du travail, et des villes et des régions pleines de vie ; si elle avait eu plus d'expérience pratique, dialogué avec ses pairs et connu toutes sortes de caractères. Dans ce passage, elle met le doigt exactement non seulement sur ses propres défauts comme écrivain mais aussi sur ceux de son sexe à l'époque. Elle savait — qui le savait mieux qu'elle — combien son génie aurait profité, avec quelle ampleur, s'il ne s'était pas consumé en visions solitaires sur l'horizon des champs ; si l'expérience et le dialogue et le voyage lui avaient été accordés. Mais ils ne lui étaient pas accordés ; ils étaient inaccessibles ; et nous devons accepter le fait que tous ces bons romans, *Villette*, *Emma*, *Les Hauts de Hurlevent*, *Middlemarch*, furent écrits par des femmes qui n'avaient pas plus d'expérience de la vie que celle qui pouvait entrer dans la maison d'un respectable pasteur ; écrits aussi dans le salon commun de cette respectable maison et par des femmes si pauvres qu'elles ne pouvaient se permettre d'acheter plus de quelques ramettes de papier sur lesquelles écrire *Les Hauts de Hurlevent* et *Jane Eyre*. Il

est vrai que l'une d'entre elles, George Eliot, s'échappa, après bien des tribulations, mais seulement pour une villa à l'écart, à Saint John's Wood. C'est là qu'elle se retira dans l'ombre de la désapprobation du monde. « Je voudrais qu'un point soit bien clair, écrivait-elle : je n'inviterai jamais personne à venir me voir qui n'a pas demandé à être invité » ; car ne vivait-elle pas dans le péché avec un homme marié, et sa vue n'entacherait-elle pas la chasteté de Mrs Smith ou de qui que ce soit qui se risquerait à passer ? Il faut se soumettre à la convention sociale et se « couper de ce qu'on appelle le monde ». Au même moment, de l'autre côté du monde, un jeune homme vivait librement avec telle gitane ou telle grande dame ; allait aux guerres ; cueillait, sans entraves ni censure, toute cette expérience variée de la vie humaine, qui lui servit si splendidement plus tard quand il se mit à écrire ses livres. Si Tolstoï avait vécu au Prieuré reclus avec une dame mariée « coupée de ce qu'on appelle le monde », si édifiante fût la leçon morale, il aurait difficilement pu écrire *Guerre et Paix*.

Mais on pouvait peut-être aller un peu plus loin dans la question de l'écriture romanesque et de l'effet d'être d'un sexe ou de l'autre sur le romancier ou la romancière. En fermant les yeux et en pensant au roman comme un tout, on pourrait croire que c'est une création qui possède une certaine ressemblance, façon miroir, avec la vie, bien qu'avec des simplifications et des distorsions innombrables évidemment. En tout cas, c'est une structure qui laisse une forme sur l'œil de l'esprit, bâtie ici en carré, ici en pagode, dressant ici des ailes et des arcades, ici un dôme solidement compact comme la basilique Sainte-Sophie à Constantinople. Cette forme, me dis-je en repensant à certains romans célèbres, ouvre en nous le genre d'émotion qui lui correspond. Mais cette émotion se fonde tout de suite avec d'autres, car la « forme » n'est pas le produit de la relation d'une pierre à l'autre, mais de la relation d'un être humain à l'autre. Ainsi le roman ouvre en nous toutes sortes d'émotions antagonistes et opposées. La vie entre en conflit avec quelque chose qui n'est pas la vie. D'où la difficulté de se mettre d'accord sur les romans, et l'immense emprise qu'ont sur nous nos préjugés intimes. D'un côté, ce sentiment : Toi — John le héros — tu

dois vivre, sinon moi je serai plongée dans les profondeurs du désespoir. De l'autre, ce sentiment : Hélas, John, tu dois mourir, parce que la forme du livre l'exige. La vie entre en conflit avec quelque chose qui n'est pas la vie. Mais puisque c'est bien en partie de la vie, nous jugeons selon la vie. James est le genre d'homme que je déteste, se dit-on. Ou bien : Voilà un fatras d'absurdité. Je n'ai jamais pu rien ressentir de tel, pour ma part. La structure globale, c'est évident en repensant à tel ou tel roman célèbre, est d'une infinie complexité, parce qu'elle est justement faite d'une quantité de jugements différents, d'une quantité d'émotions différentes. La merveille est qu'un livre ainsi composé puisse résister plus d'un an ou deux, ou puisse avoir pour le lecteur anglais un sens qui vaille aussi pour le lecteur russe ou chinois. Mais il arrive qu'ils résistent, de temps en temps, de façon remarquable. Et ce qui les fait résister ainsi en ces rares occasions de survie (je pensais là à *Guerre et Paix*) est quelque chose qu'on appelle l'intégrité, bien que cela n'ait rien à voir avec le fait de payer ses factures ou de se comporter de façon honorable en cas d'urgence. Ce qu'on veut dire par intégrité, dans le cas d'un romancier, est la conviction qu'il nous donne que voici la vérité. Oui, ce sentiment qui nous fait dire : « Je n'aurais jamais pensé que cela pouvait être ainsi ; je n'ai jamais connu de gens qui se comportent comme ça. Mais vous m'avez convaincu que c'est ainsi, que ça se passe comme ça. » On soumet chaque phrase, chaque scène à la lumière en lisant — car la Nature semble, très bizarrement, nous avoir pourvus d'une lumière interne par laquelle juger si le romancier est intègre ou non. Ou peut-être est-ce plutôt que la Nature, au plus irrationnel de son humeur, qui a tracé à l'encre invisible sur les murs de l'esprit une prémonition que ces grands artistes confirment ; un schéma qui ne demande qu'à être porté au feu du génie pour devenir visible. Quand on l'expose ainsi et qu'on le voit venir à la vie, on s'écrie avec ravissement : Mais c'est ce que j'ai toujours senti et connu et désiré ! Et on bouillonne d'excitation ; et en refermant le livre avec une sorte de déférence comme si c'était là quelque chose de très précieux, une valeur sûre vers laquelle revenir toute sa vie, on le repose sur l'étagère, me dis-je en prenant *Guerre et Paix* pour le remettre en place. Si, d'un autre

côté, ces pauvres phrases qu'on prend pour les essayer suscitent d'abord une réaction forte et rapide avec leurs couleurs vives et leurs gestes audacieux, mais s'arrêtent là, quelque chose semble les retenir dans leur développement ; ou si elles ne portent à la lumière qu'un faible gribouillage dans ce coin-ci et une tache dans ce coin-là, sans que rien n'apparaisse plein et entier, alors on soupire de déception et on se dit, encore un échec. Ce roman a, quelque part, fait long feu.

Et pour la plupart d'entre eux, bien sûr, les romans font long feu. L'imagination fléchit sous l'énorme contrainte. La vision est confuse ; elle ne peut plus distinguer le vrai du faux, elle n'a plus la force de poursuivre le vaste labeur qui exige à chaque instant l'usage de tant de facultés différentes. Mais comment tout cela serait-il affecté par le sexe du romancier ou de la romancière ? me demandai-je en regardant *Jane Eyre* et les autres. En quoi le fait qu'elle soit femme interférerait d'aucune façon avec l'intégrité d'une romancière — cette intégrité que je tiens pour la colonne vertébrale de l'écrivain. Certes, dans les passages que j'ai cités de *Jane Eyre*, il est clair que la colère portait atteinte à l'intégrité de Charlotte Brontë la romancière. Elle a délaissé son histoire, à laquelle était due son entière dévotion, pour s'occuper d'un grief personnel. Elle se rappelait qu'elle avait été spoliée de sa propre part d'expérience — on l'avait réduite à stagner dans un presbytère pour repriser des chaussettes alors qu'elle voulait aller librement par le monde. Son imagination titubait d'indignation et nous la sentons tituber. Mais la colère n'était qu'une influence parmi bien d'autres tiraillant son imagination et la détournant de son chemin. L'ignorance, par exemple. Le portrait de Rochester est dessiné dans le noir. Nous y sentons l'influence de la peur ; de la même façon, nous sentons constamment une acidité qui est le résultat de l'oppression, une souffrance réprimée qui bouillonne sous sa passion, une rancœur qui contracte ces livres, si splendides soient-ils, d'un spasme de douleur.

Et puisqu'un roman a cette correspondance avec la vie réelle, ses valeurs sont, jusqu'à un certain point, celles de la vie réelle. Mais il est évident que les valeurs des femmes diffèrent très souvent des valeurs qui ont été créées par l'autre sexe ; et c'est bien naturel.

Pourtant ce sont les valeurs masculines qui prévalent. Pour le dire crûment, le football et le sport sont « importants » ; le culte de la mode, l'achat de vêtements sont « futiles ». Et ces valeurs sont inévitablement transférées de la vie à la fiction. La critique part du principe que tel livre est important parce qu'il traite de la guerre. Tel autre livre est insignifiant parce qu'il traite des sentiments de femmes dans un salon. Une scène dans un champ de bataille est plus importante qu'une scène dans une boutique — partout et bien plus insidieusement la différence de valeurs persiste. Par conséquent, la structure globale du roman du début du XIX<sup>e</sup> siècle était édifiée, quand on était femme, par un esprit légèrement déviant, dont la claire vision était altérée d'emblée par soumission à une autorité extérieure. Il suffit de feuilleter ces vieux romans oubliés et d'entendre le ton de voix dans lequel ils sont écrits pour deviner que l'autrice était confrontée à la réprobation ; elle disait cela en guise d'attaque, ou en guise de réconciliation. Elle admettait qu'elle n'était « qu'une femme », ou elle protestait qu'elle était « aussi bonne qu'un homme ». Elle affrontait cette réprobation au gré de son tempérament, avec docilité et défiance, ou avec colère et emphase. Qu'importe : elle pensait à autre chose qu'à la chose elle-même. Boum fait son livre en tombant sur nos têtes. Il y avait un défaut en son centre. Et je pensais à tous les romans de femmes qui sont répandus en vrac, comme de petites pommes grêlées dans un verger, dans les librairies d'occasion de Londres. Il y avait un défaut en leur centre qui les a fait pourrir. L'autrice a altéré ses valeurs par soumission à l'opinion des autres.

Mais combien il devait leur être impossible de ne bouger ni d'un côté ni de l'autre. Quel génie, quelle intégrité fallait-il pour faire face à toute cette réprobation, au cœur de cette société purement patriarcale, pour tenir bon dans leur façon de voir, sans se dérober. Seule Jane Austen le fit, et Emily Brontë. Voilà une autre plume, peut-être la plus belle, à leur chapeau. Elles écrivaient comme écrivent les femmes, pas comme les hommes écrivent. Parmi les milliers de femmes qui écrivaient alors des romans, elles seules ignorèrent entièrement les perpétuelles remontrances du pédagogue éternel — écris ceci, pense ça. Elles seules furent sourdes à cette

voix persistante, qu'elle soit grommelante ou condescendante, surplombante, chagrinée, choquée, furieuse, avunculaire, cette voix qui ne peut pas laisser les femmes tranquilles, mais doit toujours s'occuper d'elles, comme une gouvernante trop consciencieuse, les exhortant, comme sir Egerton Brydges, à être raffinées ; allant jusqu'à mêler critique du sexe et critique de la poésie<sup>[12]</sup> ; leur enjoignant, si elles voulaient être sages et gagner, je suppose, quelque prix scintillant, de respecter certaines limites que le monsieur en question juge convenables — « ... les femmes romancières ne devraient aspirer à l'excellence qu'en reconnaissant courageusement les limitations de leur sexe<sup>[13]</sup> ». Voilà un résumé saisissant de l'affaire, et quand je vous dirai, en vous surprenant sans doute, que cette phrase ne fut pas écrite en août 1828 mais en août 1928, vous serez d'accord, je pense : toute délicieuse qu'elle nous semble aujourd'hui, elle représente un vaste pan de l'opinion — je ne vais pas remuer cette vieille mare ; je prends seulement ce qui flotte au hasard jusqu'à mes pieds — opinion qui était bien plus vigoureuse et bien plus sonore il y a un siècle. Il aurait fallu une jeune femme très solide, en 1828, pour dédaigner tous ces affronts et ces réprimandes et ces promesses de prix. Il fallait être trempée dans l'acier pour se dire : oh, mais ils ne peuvent pas, par-dessus le marché, se réserver la littérature. La littérature est ouverte à tout le monde. Je refuse de vous laisser m'interdire la pelouse, tout surveillant que vous êtes. Fermez à clef vos bibliothèques si ça vous chante ; mais il n'y a ni porte, ni serrure, ni verrou que vous puissiez mettre sur la liberté de mon esprit.

Mais quel que soit l'effet que le découragement et la réprobation eurent sur leur écriture — et je crois qu'ils eurent un très grand effet —, cela n'avait guère d'importance comparé à l'autre difficulté à laquelle elles étaient confrontées (pour continuer à évoquer ces romancières du début du XIX<sup>e</sup> siècle) quand elles en arrivaient à coucher leurs pensées sur le papier — à savoir qu'elles n'avaient aucune tradition à laquelle se référer, ou une tradition si courte et fragmentée qu'elle n'était que de peu d'aide. Car nous pensons à travers nos mères, si nous sommes des femmes. Chercher de l'aide chez les grands écrivains hommes est inutile, quel que soit le plaisir

qu'on puisse y trouver. Lamb, Browne, Thackeray, Newman, Sterne, Dickens, De Quincey — où qu'on se tourne — n'ont jamais aidé aucune femme à ce jour, même si elle a pu apprendre d'eux quelques trucs et les adapter à son usage. Le poids, le pas, l'allure d'un esprit d'homme sont trop différents du sien pour qu'elle en tire avec succès quoi que ce soit de substantiel. Le singe est trop éloigné pour être si fidèle<sup>[14]</sup>. La première chose peut-être sur laquelle elle tombait, en posant sa plume sur le papier, est qu'il n'y avait aucune phrase commune utilisable par elle. Tous les grands romanciers comme Thackeray et Dickens et Balzac ont écrit une prose naturelle, vive sans négligence, expressive sans préciosité, d'une encre bien à eux sans renoncer à la propriété commune. Ils l'ont fondée sur la phrase alors courante. La phrase courante au début du XIX<sup>e</sup> siècle ressemblait à peu près à ça : « La grandeur de leur œuvre leur était un argument, non pour rompre là, mais pour poursuivre. Il ne leur était point de plus haute ardeur ni de plus chère satisfaction que l'exercice de leur art et la génération sans fin de la vérité et de la beauté. Le succès exhorte à la peine ; et l'habitude ménage le succès. » Ça, c'est une phrase d'homme ; derrière, on voit Johnson, Gibbon et le reste. C'était une phrase qui ne s'accordait pas à un usage féminin. Charlotte Brontë, si splendidement douée pour la prose fût-elle, trébuchait et tombait avec cette arme encombrante dans les mains. George Eliot ainsi armée a commis des atrocités qui défient la description. Jane Austen a regardé l'arme et en a ri, et elle a conçu une phrase parfaitement naturelle et harmonieuse, adaptée à son propre usage, et elle ne s'en est jamais séparée. C'est ainsi, avec moins de génie que Charlotte Brontë, qu'elle est parvenue à dire infiniment plus. En fait, puisque la liberté et la plénitude de l'expression participent à l'essence de l'art, une telle absence de tradition, une telle rareté et inadéquation des outils ont dû peser énormément sur l'écriture des femmes. De plus, un livre n'est pas fait de phrases mises bout à bout, mais de phrases construites — si l'image peut aider — en forme d'arcades ou de dômes. Et cette forme aussi a été créée par les hommes, issue de leurs propres besoins et pour leur propre usage. Il n'y a aucune raison de penser que la forme de l'épopée ou du théâtre en vers convienne mieux à

une femme que ne lui convient la phrase. Mais les plus anciennes formes de littérature avaient toutes pris et solidifié, le temps qu'elle devienne écrivain. Le roman seul était assez jeune pour être malléable entre ses mains — une autre raison, peut-être, pour laquelle elle écrivait des romans. Cependant, qui dira que même maintenant le « roman » (je mets des guillemets pour marquer combien moi-même je trouve le mot inadéquat), qui dira que même cette forme, la plus souple de toutes, est vraiment formée à son usage ? Nul doute que nous la trouverons à marteler cette forme pour elle-même quand elle aura le plein usage de ses membres ; et à se forger quelque nouveau véhicule, pas nécessairement en vers, pour la poésie qui est en elle. Car c'est la poésie à qui on dénie là un libre écoulement. Et je me demandais comment une femme de nos jours écrirait une pièce versifiée en cinq actes. L'écrirait-elle vraiment en vers — n'écrirait-elle pas plutôt de la prose ?

Mais ce sont là des questions difficiles qui gisent dans le crépuscule du futur. Je dois les laisser, ne serait-ce que parce qu'elles me poussent à vagabonder loin de mon sujet dans des forêts sans chemins où je vais me perdre et, très probablement, être dévorée par des bêtes sauvages. Je ne veux pas m'engager, et je suis sûre que vous ne voulez pas que je m'engage, sur ce sujet particulièrement lugubre, l'avenir de la fiction, je vais donc ne m'y arrêter qu'un court instant pour attirer votre attention sur le grand rôle que les conditions physiques devront jouer, dans le futur, en ce qui concerne les femmes. Le livre doit être d'une façon ou d'une autre adapté au corps, et on pourrait s'aventurer à dire que les livres de femmes devraient être plus courts, plus concentrés que ceux des hommes, et structurés de façon à ne pas nécessiter de longues heures d'un travail fixe et ininterrompu. Car des interruptions, il y en aura toujours. Disons encore que les nerfs qui alimentent le cerveau diffèrent peut-être entre les hommes et les femmes, et si l'on doit les faire travailler au mieux, il faut trouver quel traitement leur convient — si par exemple leur conviennent ces heures de lecture à voix haute que les moines mirent au point il y a sans doute des siècles —, de quelles alternances de travail et de repos elles ont besoin, en envisageant le repos non comme un temps où on ne fait

rien, mais comme un temps où on fait quelque chose et quelque chose qui soit différent ; et quelle serait cette différence. Tout cela devrait être discuté et mis au jour ; tout cela fait partie de la question des femmes et de la fiction. Et pourtant, continuai-je en m'approchant de nouveau des rangées de livres, où trouverai-je cette étude élaborée de la psychologie des femmes écrite par une femme ? Si leur incapacité à jouer au football doit interdire aux femmes la pratique de la médecine — heureusement mes pensées prirent alors un tour nouveau.

---

[10] *Memoir of Jane Austen*, par son neveu James Edward Austen-Leigh.

[11] Traduction de 1883 par Mme Lesbazeilles Souvestre. (*N.d.T.*)

[12] « Elle vise la métaphysique, et c'est une obsession dangereuse, surtout chez une femme, car les femmes possèdent rarement le sain amour qu'ont les hommes pour la rhétorique. C'est là un manque étrange chez le sexe, qui est sur d'autres sujets plus primitif et plus matérialiste. » *New Criterion*, juin 1928.

[13] « Si, comme notre journaliste, vous pensez que les femmes romancières ne devraient aspirer à l'excellence qu'en reconnaissant courageusement les limitations de leur sexe (Jane Austen a démontré avec quelle grâce ce geste peut être accompli)... » *Life and Letters*, août 1928.

[14] Allusion au *Sedulous Ape*, de Stevenson (1887) (*N.d.T.*).

J'étais arrivée enfin, au cours de cette divagation, aux rayonnages qui contiennent des livres écrits par les vivants : par des hommes et par des femmes ; car il y a désormais presque autant de livres écrits par des femmes que par des hommes. Ou si ce n'est pas encore tout à fait vrai, si le sexe mâle est encore le sexe volubile, il est certainement vrai que les femmes n'écrivent plus seulement des romans. Il y a les livres de Jane Harrison sur l'archéologie grecque ; les livres de Vernon Lee sur l'esthétique ; les livres de Gertrude Bell sur la Perse. Il y a des livres sur toutes sortes de sujets, qu'une femme n'aurait pu aborder il y a une génération. Il y a des poèmes et du théâtre et de la critique ; il y a des histoires et des biographies, des livres de voyage et des livres d'érudition et de recherche ; il y a même quelques livres de philosophie et des livres sur la science et l'économie. Et bien que les romans dominent, les romans eux-mêmes ont très bien pu changer au contact de livres d'une plume différente. La simplicité naturelle, l'âge épique de l'écriture des femmes, est peut-être passé. La lecture et la critique ont pu donner à la femme une vision plus vaste, une plus grande subtilité. La pulsion autobiographique a pu se calmer. Elle a pu commencer à pratiquer l'écriture comme un art, et non comme une méthode d'expression de soi. Parmi tous ces romans nouveaux, il est sans doute possible de trouver la réponse à plusieurs de ces questions.

J'en pris un au hasard. Il était tout au bout du rayon, s'appelait *L'Aventure de la vie*, ou un titre de ce genre, par Mary Carmichael, et avait été publié précisément ce mois d'octobre. Il me sembla que

c'était son premier livre, mais il fallait le lire comme si c'était le dernier volume d'une série assez longue, qui prolongeait tous ces autres livres que j'avais rapidement examinés — les poèmes de lady Winchilsea et les pièces d'Aphra Behn et les romans des quatre grandes romancières. Car les livres se prolongent les uns les autres, en dépit de notre habitude de les juger séparément. Et il me fallait aussi l'envisager — cette femme inconnue — comme la descendante de toutes les autres femmes dont j'avais examiné les conditions de vie, et voir de quelles caractéristiques et contraintes elle héritait. Alors, avec un soupir, parce que les romans procurent plus souvent un narcotique qu'un antidote, parce qu'ils nous font glisser dans de molles torpeurs au lieu de nous réveiller au fer rouge, je m'installai avec un carnet et un crayon pour tirer mon possible du premier roman de Mary Carmichael, *L'Aventure de la vie*.

Pour commencer, je laissai courir mes yeux de haut en bas sur la page. Je vais d'abord me faire une idée de ses phrases, me dis-je, avant de charger ma mémoire d'yeux bleus et bruns et de la relation qu'il peut y avoir entre Chloe et Roger. Il y aura un temps pour ça quand j'aurai décidé si c'est un stylo qu'elle a dans les mains ou un pic à glace. J'essayai donc une phrase ou deux sur ma langue. Il fut vite évident que quelque chose ne tournait pas tout à fait rond. Le glissement fluide d'une phrase à l'autre était interrompu. Quelque chose tirait, quelque chose raclait ; un mot tout seul, ici ou là, braquait sa torche dans mes yeux. Elle se « compromettait », comme on dit dans les vieilles pièces de théâtre. Elle est comme quelqu'un qui frotte une allumette qui ne veut pas s'allumer, me dis-je. Mais, lui demandai-je comme si elle était présente, pourquoi les phrases de Jane Austen n'ont-elles pas la bonne forme pour vous ? Faut-il donc les mettre au panier parce que Emma et Mr Woodhouse sont morts ? Hélas, soupirai-je, s'il doit en être ainsi. Alors que Jane Austen passe de mélodie en mélodie comme Mozart de chanson en chanson, lire cette écriture c'était comme être en mer sur un bateau ouvert. Et l'on monte, et l'on descend. Ce dépouillement, ce manque de souffle, étaient peut-être le signe qu'elle avait peur de quelque chose ; peur d'être qualifiée de « sentimentale » ? Ou peut-être se rappelle-t-elle qu'on a qualifié l'écriture des femmes de fleurie, et

produit-elle donc une abondance d'épines ? Mais jusqu'à ce que j'aie lu une scène avec attention, je ne peux être sûre qu'elle est elle-même, ou quelqu'un d'autre. Dans tous les cas, elle n'entame pas ma vitalité, me dis-je en lisant plus attentivement. Mais elle entasse trop de faits. Elle ne pourra pas en utiliser la moitié dans un livre de ce format. (Il faisait à peu près la moitié de *Jane Eyre*.) Cependant, par un moyen ou par un autre elle parvenait à nous embarquer tous — Roger, Chloe, Olivia, Tony et Mr Bigham — dans un canot sur la rivière. Attendez un moment, dis-je en m'appuyant au dossier de ma chaise, je dois considérer l'ensemble plus attentivement avant de m'avancer davantage.

Je suis presque certaine que Mary Carmichael nous joue un tour. Car je me sens comme sur une montagne russe, quand le wagon, au lieu de chuter comme on s'y attendrait, remonte d'un coup. Mary trafique la séquence attendue. D'abord elle a cassé la phrase ; maintenant elle casse la séquence. Très bien, elle a entièrement le droit de faire les deux si elle le fait non par intérêt pour la casse, mais par intérêt pour la création. Duquel des deux s'agit-il, je ne peux en être sûre jusqu'à ce qu'elle se soit confrontée à une situation. Je lui donne toute liberté, dis-je, pour choisir de quelle situation il s'agira ; elle peut la fabriquer avec des boîtes de conserve et de vieilles bouilloires si ça lui chante ; mais elle doit me convaincre qu'elle y croit, à sa situation ; et quand elle l'aura fabriquée, elle devra lui faire face. Et sauter. Alors, déterminée à faire mon devoir à ses côtés comme lectrice si elle faisait le sien à mes côtés comme écrivaine, je tournai la page et lus... Je suis désolée de m'arrêter si brusquement. Il n'y a pas d'hommes présents ? Vous me promettez que ce rideau rouge, là, ne dissimule pas la silhouette de sir Charles Biron ? Nous sommes entre femmes, vous me l'assurez ? Alors je peux peut-être vous dire que les tout premiers mots que je lus furent ceux-ci : « Chloe aimait Olivia... » Ne sursautez pas. Ne rougissez pas. Admettons, dans l'entre-nous de notre propre société, que ce sont des choses qui, parfois, arrivent. Parfois des femmes aiment d'autres femmes.

« Chloe aimait Olivia », c'est ce que je lus. Et le changement qu'il y avait là me frappa comme immense. Chloe aimait Olivia pour la

première fois peut-être dans la littérature. Cléopâtre n'aimait pas Octavia. Et combien *Antoine et Cléopâtre* aurait été différent, si elle l'avait aimée ! Tel quel, me dis-je (laissant mon esprit, je le crains, s'éloigner un peu de *L'Aventure de la vie*), l'ensemble est simplifié, conventionalisé, si l'on ose le dire ainsi, jusqu'à l'absurde. Le seul sentiment qu'a Cléopâtre pour Octavia, c'est la jalousie. Est-elle plus grande que moi ? Comment se coiffe-t-elle ? La pièce, peut-être, n'avait pas besoin de plus. Mais ç'aurait été tellement plus intéressant si la relation entre les deux femmes avait été plus complexe. Toutes ces relations entre femmes sont trop simples, me dis-je en me rappelant rapidement la splendide galerie de femmes fictives. Tout ou presque a été laissé de côté, rien ou presque n'a été tenté. Et j'essayai de me souvenir d'un cas, un seul, où dans le cours de mes lectures deux femmes auraient été représentées comme amies. Il y a une tentative dans *Diana of the Crossways*. Il y a des confidentes, bien sûr, chez Racine et dans les tragédies grecques. Il y a ici ou là des mères et des filles. Mais elles sont, presque sans exception, montrées dans leur relation aux hommes. C'est étrange de penser que toutes les grandes figures de femmes dans la fiction sont, jusqu'à Jane Austen, non seulement vues par l'autre sexe, mais vues seulement dans leur relation à l'autre sexe. Et combien ce n'est qu'une petite part de la vie d'une femme ; et combien un homme n'y a que peu d'accès, même à cette petite part, quand il l'observe à travers les lunettes noires ou roses que le sexe lui met sur le nez. De là, peut-être, la nature particulière de la femme dans la fiction ; les extrémités étonnantes qu'atteignent sa beauté ou son horreur ; son oscillation entre divine bonté et dépravation infernale — c'est ainsi qu'un amant la voyait selon les hauts et les bas de son amour, prospère ou malheureux. Ce n'est plus si vrai chez les romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle, bien sûr. La femme y devient bien plus variée et complexe. En fait c'est peut-être le désir d'écrire sur les femmes qui a conduit les hommes, degré par degré, à l'abandon du théâtre en vers, avec sa violence, où elles avaient si peu de rôle à jouer ; et de mettre au point le roman comme un réceptacle mieux adapté. Même ainsi, il demeure évident, jusque dans l'écriture de Proust, qu'un

homme est terriblement empêtré et partial dans sa connaissance des femmes, comme une femme dans sa connaissance des hommes.

Il devient alors évident aussi, continuai-je en regardant à nouveau la page, que les femmes, comme les hommes, ont d'autres centres d'intérêt que ceux, sempiternels, de la domesticité. « Chloe aimait Olivia. Elles avaient un laboratoire en commun... » Je poursuivis ma lecture et découvris que ces deux jeunes femmes étaient lancées dans le processus d'émincer du foie, qui est apparemment un traitement contre l'anémie pernicieuse ; bien que l'une d'elles soit mariée et ait — je ne crois pas me tromper — deux jeunes enfants. Pourtant il avait fallu, bien sûr, laisser tout ça de côté : on voit que le splendide portrait de la femme fictive est beaucoup trop simple et beaucoup trop monotone. Supposez, par exemple, que les hommes aient été représentés dans la littérature seulement comme les amants de femmes, et jamais comme amis des hommes, soldats, penseurs, rêveurs ; combien serait restreint le nombre de rôles qu'ils auraient pu jouer dans les pièces de Shakespeare ; combien la littérature en aurait souffert ! Nous garderions peut-être la majeure partie d'Othello ; et un bon bout d'Antoine ; mais ni César, ni Brutus, ni Hamlet, ni Lear, ni Jacques — la littérature en serait incroyablement appauvrie, de même, en fait, que la littérature est appauvrie au-delà de toute mesure par les portes qui ont été fermées aux femmes. Mariées contre leur gré, confinées à une seule pièce et à une seule occupation, comment un auteur dramatique pourrait-il en rendre compte de façon intéressante, ou pleine, ou fiable ? L'amour était le seul interprète possible. Le poète était forcé d'être passionné ou amer, à moins, en fait, qu'il ne choisisse de « haïr les femmes », ce qui signifiait plutôt deux fois qu'une qu'il n'avait aucun charme à leurs yeux.

Maintenant, si Chloe aime Olivia et si elles ont un laboratoire en commun, ce qui, en soi, rendra leur amitié plus variée et plus longue parce qu'elle sera moins personnelle ; si Mary Carmichael sait écrire, et je commençais à goûter une certaine qualité dans son style ; si elle a un lieu à elle, ce dont je ne suis pas sûre ; si elle a cinq cents livres à elle par an — ce qui reste à prouver — alors je pense qu'est arrivé quelque chose d'une grande importance.

Car si Chloe aime Olivia et si Mary Carmichael sait comment le dire, elle allumera un flambeau dans cette vaste chambre où personne n'est encore entré. Tout n'y est que demi-lumière et ombres profondes comme ces grottes sinueuses que l'on explore bougie à la main, en jetant des coups d'œil en haut et en bas, sans savoir où on met les pieds. Et je me remis à lire le livre, et je lus comment Chloe regardait Olivia qui rangeait un bocal sur une étagère et déclarait qu'il était l'heure de rentrer retrouver ses enfants. C'est un spectacle qui n'a jamais été vu depuis que le monde est monde, m'exclamai-je. Et je regardai à mon tour, avec une grande curiosité. Car je voulais voir comment Mary Carmichael allait s'y prendre pour capturer ces gestes jamais transcrits, ces mots non dits ou demi-dits, qui se forment, à peine plus palpables que les ombres des papillons de nuit au plafond, quand les femmes sont seules, loin des lumières colorées et capricieuses de l'autre sexe. Il faudra qu'elle retienne sa respiration, me dis-je en continuant à lire, si elle veut vraiment le faire ; car les femmes se méfient quand on s'intéresse à elles sans motif clair, étant si terriblement habituées à la dissimulation et au refoulement qu'à peine un œil se tourne pour observer dans leur direction, elles disparaissent. La seule façon de procéder, me dis-je en m'adressant à Mary Carmichael comme si elle était là, serait de parler d'autre chose sans quitter la fenêtre du regard, et de prendre ainsi en note, pas avec un crayon dans un carnet mais dans la plus sténo des sténographies, en mots à peine épelés jusqu'à présent, ce qui se passe quand Olivia — cet organisme qui se tapit dans l'ombre d'un rocher depuis des millions d'années — sent la lumière lui tomber dessus et voit avancer vers elle un morceau de nourriture étrange — connaissance, aventure, art. Et elle se tend pour l'attraper, me dis-je en levant à nouveau mes yeux de la page, et elle doit mettre au point une combinaison entièrement neuve de ses ressources si hautement développées pour d'autres buts, de façon à absorber le nouveau dans l'ancien sans perturber son équilibre infiniment complexe et élaboré.

Mais hélas, j'avais fait ce que j'étais déterminée à ne pas faire : j'avais glissé, sans y penser, dans la louange de mon propre sexe. « Hautement développées », « infiniment complexe » sont

indéniablement des termes louangeurs, et faire la louange de son propre sexe est toujours suspect, souvent bête ; de plus, dans ce cas, comment le justifier ? On ne pouvait pas aller voir une carte et dire que Colomb avait découvert l'Amérique et que Colomb était une femme ; ou prendre une pomme et faire constater que Newton avait découvert les lois de la gravité et que Newton était une femme ; ou regarder le ciel et dire que les avions volent sur nos têtes et que les avions ont été inventés par des femmes. Il n'y a aucune mesure métrique, nettement divisée en fractions centimétriques, que l'on puisse appliquer aux qualités d'une bonne mère ou à la dévotion d'une fille, ou à la fidélité d'une sœur, ou à la capacité d'une femme d'intérieur. Peu de femmes, même à ce jour, ont reçu des diplômes universitaires ; elles n'ont que très peu été mises à l'épreuve des grandes professions, armée et marine, commerce, politique et diplomatie. Elles demeurent, jusqu'à ce jour, non répertoriées ou tout comme. Mais si je veux savoir tout ce qu'un être humain peut me dire sur sir Hawley Butts<sup>[15]</sup>, par exemple, je n'ai qu'à ouvrir Burke ou Debrett et je saurai qu'il a passé tel et tel diplôme ; qu'il possède un château ; qu'il a un héritier ; qu'il fut ministre ; représentant de la Grande-Bretagne au Canada ; qu'il a reçu un certain nombre de titres, charges, médailles et autres distinctions par lesquels ses mérites furent tamponnés sur lui de façon indélébile. Seule la Providence en connaît davantage sur sir Hawley Butts.

Ainsi, quand je dis « hautement développées » ou « infiniment complexe », à propos des femmes, je ne suis en mesure de vérifier mes propos ni dans Whitaker, ni dans Debrett, ni dans l'Almanach de l'Université. Dans cette situation délicate, que puis-je faire ? Et je regardai à nouveau les rayonnages. Il y avait les biographies : Johnson et Goethe et Carlyle et Sterne et Cowper et Shelley et Voltaire et Browning et bien d'autres. Et je commençai à penser à tous ces grands hommes qui, pour une raison ou pour une autre, ont admiré, recherché, vécu avec, confié à, courtisé, écrit à, se sont fiés à, et ont montré ce qui peut seulement se décrire comme un besoin et de la dépendance envers certaines personnes du sexe opposé. Que toutes ces relations aient été absolument platoniques, je ne

saurais l'affirmer, et sir William Joynson Hicks le nierait probablement. Mais nous ferions grand tort à ces hommes illustres si nous persistions à dire qu'ils n'ont reçu de ces alliances que du confort, de la flatterie et des plaisirs du corps. Ce qu'ils reçurent, c'est évident, était quelque chose que leur propre sexe était incapable de fournir ; et il ne serait pas déraisonnable, peut-être, de le définir plus avant (sans citer les mots un peu trop exaltés des poètes) en termes de stimulus, de renouveau du pouvoir créatif, qu'il n'appartient qu'au sexe opposé de pouvoir prodiguer. L'homme ouvrait la porte du salon ou de la nurserie, et la trouvait parmi ses enfants peut-être, quelque ouvrage à broder sur les genoux — en tout cas, le centre d'un ordre et d'un système de vie différents, et le contraste entre ce monde et le sien, par exemple la Cour de justice ou la Chambre des communes, était instantanément rafraîchissant et revigorant ; s'ensuivrait, même dans la conversation la plus simple, une nature d'opinion tellement différente que les idées racornies en lui seraient fertilisées à neuf ; et le spectacle de cette femme créant sur un mode si différent du sien donnerait un tel coup de fouet à son pouvoir créatif qu'insensiblement son esprit stérile se mettrait de nouveau en branle, et qu'il trouverait la phrase ou la scène qui manquait quand il avait mis son chapeau pour lui rendre visite. Tout Johnson possède une Thrale à laquelle il est profondément attaché pour des raisons de ce genre, et quand sa Thrale épouse son maître de musique italien, Johnson devient à moitié fou de rage et de dégoût, pas seulement parce que ses agréables soirées à Streatham lui manqueront désormais, mais parce que la lumière de sa vie sera « comme éteinte ».

Et sans être Dr Johnson ou Goethe ou Carlyle ou Voltaire, on peut sentir chez les femmes, d'une façon certes différente de ces grands hommes, la nature de ces liens et le pouvoir de cette faculté créatrice hautement développée. On entre dans un lieu — mais les ressources de l'anglais seraient mises à rude épreuve, et il faudrait que des nuées entières de mots prennent un envol illégitime vers l'existence avant qu'une femme puisse dire ce qui se passe quand elle entre dans un lieu. Les lieux diffèrent tellement les uns des autres : calmes ou orageux ; ouverts sur la mer, ou au contraire sur

une cour de prison ; encombrés de linge qui sèche ; ou brillants d'opales et de soies ; durs comme du crin ou doux comme du duvet — il suffit d'entrer dans n'importe quel lieu de n'importe quelle rue pour que toute cette force extrêmement complexe de la féminité vous vole au visage. Comment pourrait-il en être autrement ? Car les femmes sont restées assises à l'intérieur depuis des millions d'années, de sorte qu'à présent les murs mêmes sont imprégnés de leur force créatrice qui, à vrai dire, a tellement débordé la capacité des briques et du mortier qu'elle doit se ceinturer de stylos et de pinceaux et de commerce et de politique. Mais ce pouvoir créatif diffère grandement du pouvoir créatif des hommes. Et il faut conclure que ce serait extrêmement dommage, si ce pouvoir était entravé ou gaspillé, car il a été conquis, au cours des siècles, au prix de la discipline la plus drastique, et il n'y a rien qui puisse prendre sa place. Ce serait extrêmement dommage si les femmes écrivaient comme les hommes, ou vivaient comme les hommes, ou ressemblaient aux hommes, car si deux sexes sont déjà inadéquats au vu de l'étendue et de la variété du monde, comment se débrouillerait-on avec un seul ? L'éducation ne devrait-elle pas faire ressortir et fortifier les différences plutôt que les similarités ? Car nous avons trop de ressemblance, en l'état, et si un explorateur revenait avec la nouvelle que d'autres sexes épient à travers d'autres branches d'autres arbres sous d'autres cieux, rien ne rendrait un plus grand service à l'humanité ; et nous aurions l'immense plaisir et avantage de regarder le professeur X courir à ses toises pour se prouver « supérieur ».

Mary Carmichael, me dis-je en flottant toujours à quelque distance de la page, aura du pain sur la planche ne serait-ce qu'en observatrice. Or je crains qu'elle ne soit tentée de devenir ce que j'estime être la branche la moins intéressante des espèces — le romancier naturaliste, et non le contemplatif. Elle a tellement de faits nouveaux à observer. Elle n'aura plus à se limiter aux respectables maisons des classes moyennes supérieures. Elle ira sans gentillesse ni condescendance, mais dans un esprit de camaraderie, dans ces petits lieux parfumés où se tiennent la courtisane, la prostituée et la dame au petit chien. Oui, c'est là qu'elles se tiennent, dans ce fruste

prêt-à-porter que l'écrivain mâle a bien été obligé d'attacher à leurs épaules. Mais Mary Carmichael sortira ses ciseaux, et elle ajustera de près chaque angle et chaque creux. Ce sera un spectacle curieux, quand il adviendra, de voir ces femmes comme elles sont ; mais nous devons attendre un peu, car Mary Carmichael sera encore encombrée de cette inhibition en présence du « péché », qui est le legs de notre barbarie sexuelle. Elle portera encore aux pieds la vieille ferraille des entraves de classe.

Cependant, la majorité des femmes ne sont ni des prostituées ni des courtisanes ; pas plus qu'elles ne restent assises pendant les après-midi d'été à serrer des petits chiens sur du velours poussiéreux. Mais que font-elles, alors ? Et me vint à l'esprit l'image de ces longues rues quelque part sur la rive sud, dont les infinies rangées de maisons sont innombrablement peuplées. Je vis en imagination une très vieille dame qui traversait la rue au bras d'une dame d'âge mûr, sa fille peut-être, toutes deux si respectablement chaussées et fourrées que s'habiller l'après-midi devait leur être un rituel, et les vêtements eux-mêmes rangés dans des armoires avec du camphre, année après année, à travers les mois d'été. Elles traversent la rue, on est en train d'allumer les lampadaires (car le crépuscule est leur heure préférée), ainsi qu'elles l'ont sans doute fait année après année. La plus âgée va sur ses quatre-vingts ans ; mais si quelqu'un lui demandait quel sens a eu la vie pour elle, elle dirait qu'elle se souvient des rues éclairées pour la bataille de Balaclava, ou du bruit des fusils qu'on tirait dans Hyde Park pour la naissance d'Édouard VII. Et si quelqu'un lui demandait, désireux de saisir le moment avec la date et la saison, mais que faisiez-vous le 5 avril 1868 ou le 2 novembre 1875, elle aurait l'air vague et dirait qu'elle ne se souvient de rien. Car tous les dîners avaient été préparés ; toutes les assiettes et les tasses lavées ; tous les enfants envoyés à l'école et partis dans le monde. Rien n'en restait. Tout avait disparu. Ni biographie ni histoire n'avaient un mot à en dire. Et les romans, sans le vouloir, mentaient inévitablement.

Toutes ces vies infiniment obscures restent à être transcrites, dis-je en m'adressant à Mary Carmichael comme si elle était présente ; et je retournai en pensée à travers les rues de Londres, sentant en

imagination le poids de l'insignifiance, l'accumulation de la vie non transcrite, celles des femmes au coin des rues, les mains sur les hanches, leurs bagues incrustées dans leurs gros doigts gonflés, gesticulant en parlant avec le *swing* des mots de Shakespeare ; celles des vendeuses de violettes et d'allumettes, ou des vieilles mégères plantées sous les porches ; ou de ces filles un peu flottantes dont les visages, comme des vagues dans le soleil et les nuages, signalent l'arrivée d'hommes et de femmes et les lumières vacillantes des vitrines. Tout cela, il faudra que vous l'exploriez (dis-je à Mary Carmichael) en tenant fermement votre torche à la main. Par-dessus tout, vous devrez éclairer les profondeurs et les étroitesse de votre âme, ses vanités et ses générosités, vous devrez dire ce que votre beauté signifie pour vous ou votre laideur, et quelle est votre relation au tournoiement toujours changeant du monde des gants et des chaussures et des fanfreluches qui se balancent dans les parfums légers des flacons de cosmétiques à travers les rangées de tissu pour robes sur un sol de faux marbre. Car en imagination j'étais entrée dans une boutique ; elle était dallée de noir et de blanc, et tendue, avec une étonnante beauté, de rubans colorés. Mary Carmichael ferait bien d'y jeter un œil en passant, car c'est une vision qui se prêterait au stylo aussi pertinemment qu'un pic enneigé ou qu'une gorge rocheuse dans les Andes. Il y a aussi la fille derrière le comptoir — j'aimerais autant avoir sa vraie histoire que la cent cinquantième vie de Napoléon ou la soixante-dixième étude de Keats et de son usage de l'inversion miltonienne, auquel le vieux professeur Z et ses semblables consacrent en ce moment leurs plumes zélées. Et très prudemment, marchant sur des œufs (car je suis lâche et j'ai peur du fouet qui a manqué s'abattre une fois sur mes épaules), je m'avançai à murmurer qu'elle devrait aussi apprendre à rire, sans amertume, des vanités — disons plutôt des particularités, car c'est un mot moins offensant — de l'autre sexe. Car nous avons tous à l'arrière de notre tête une tache de la taille d'un shilling, que nous ne pouvons pas voir nous-mêmes. C'est l'un des bons offices qu'un sexe peut rendre à l'autre — décrire cette tache de la taille d'un shilling à l'arrière de notre tête. Songez combien les femmes ont profité des commentaires de Juvenal ; de la

critique de Strindberg. Songez avec quelle humanité et quel brio les hommes, depuis l'aube des temps, ont désigné à la femme cet endroit sombre derrière sa tête ! Et si Mary était très courageuse et très honnête, elle irait voir derrière les hommes et nous dirait ce qu'elle y a trouvé. Un portrait véridique de l'homme comme un tout ne pourra jamais être peint tant qu'une femme n'a pas décrit cette tache de la taille d'un shilling. Mr Woodhouse et Mr Casaubon sont des taches de cette taille et de cette nature. Bien sûr, aucune personne sensée ne saurait lui conseiller le mépris et le ridicule délibérés — la littérature montre la futilité de ce qui est écrit dans cet esprit. Soyez véridique, lui dira-t-on, et le résultat sera forcément très intéressant. La comédie sera forcément enrichie. De nouveaux faits seront forcément découverts.

Il était cependant grand temps de me pencher à nouveau sur la page. Il valait mieux, au lieu de spéculer sur ce que Mary Carmichael pourrait et devrait écrire, voir en fait ce qu'elle avait écrit. Je me remis donc à lire. Je me rappelais avoir certains griefs contre elle. Elle avait cassé la phrase de Jane Austen, et ne me permettait donc pas de me rengorger de mon goût impeccable et mon oreille délicate. Car il était inutile de dire : « Oui, oui, c'est très joli ; mais Jane Austen a écrit bien mieux que ça », quand j'étais obligée d'admettre qu'il n'y avait aucun point de ressemblance entre elles. Et elle était allée plus loin et avait cassé la séquence — l'ordre attendu. Peut-être l'avait-elle fait inconsciemment, en donnant simplement aux choses leur ordre naturel, comme une femme le ferait si elle écrivait comme une femme. Mais l'effet est quelque peu déconcertant ; voir une vague s'amonceler, ou une crise se préparer au coin de la rue, n'est plus possible : je ne pouvais pas plus me rengorger de ma grande profondeur de sentiments et ma profonde connaissance du cœur humain. Car chaque fois que je m'apprêtais à sentir les choses habituelles aux endroits habituels, sur l'amour, sur la mort, la pénible créature m'en détournait, comme si le point important était juste un petit peu plus loin. Ainsi elle m'empêchait complètement de faire rouler mes phrases sonores sur les « sentiments élémentaires », le « matériau commun de l'humanité », les « profondeurs du cœur humain », et toutes ces

phrases qui soutiennent notre croyance que, si malins fussions-nous en surface, nous sommes très sérieux, très profonds et très humains en dessous. Elle me donnait le sentiment, au contraire, qu'au lieu d'être sérieux et profonds et humains, nous étions — et cette pensée était bien moins séduisante — tout simplement paresseux d'esprit, et conventionnels par-dessus le marché.

Mais je continuai à lire, et notai d'autres faits. Elle n'était pas un « génie » — c'était évident. Elle ne possédait rien qui ressemble à l'amour de la Nature, l'imagination farouche, la poésie sauvage, l'esprit brillant, la sagesse contemplative de ses grandes aînées, lady Winchilsea, Charlotte Brontë, Emily Brontë, Jane Austen et George Eliot ; elle ne savait pas écrire avec la mélodie et la dignité de Dorothy Osborne — elle n'était rien de plus, à vrai dire, qu'une fille intelligente dont les livres seraient sans doute pilonnés par les éditeurs dans les dix ans à venir. Cependant, elle avait certains avantages dont manquaient, il y a ne serait-ce qu'un demi-siècle, des femmes d'un talent bien supérieur. Les hommes n'étaient plus, pour elle, « le parti adverse » ; elle n'avait pas besoin de perdre son temps à les démolir ; elle n'avait pas besoin de grimper sur un toit et de ruiner la paix de son âme à désirer en vain voyager, faire des expériences et connaître le monde et les gens. La peur et la haine s'étaient presque envolées, il n'en restait que des traces visibles seulement à une certaine exagération de la joie de la liberté, et une tendance, dans son traitement de l'autre sexe, au caustique et au satirique plus qu'au romantique. Et il ne faisait aucun doute que, comme romancière, elle profitait de certains avantages d'un ordre plus élevé. Elle était douée d'une sensibilité très large, vive et libre, qui réagissait à des contacts presque imperceptibles. Comme une plante qu'on vient de sortir à l'air libre, elle se délectait de tout, vue et son ; mais aussi, avec subtilité et curiosité, de choses presque inconnues, peu répertoriées ; elle s'illuminait aux petites choses et montrait que peut-être elles n'étaient pas si petites. Elle portait à la lumière des choses enfouies, et l'on se demandait quel besoin il y avait eu de les enfouir. Toute maladroite qu'elle était, et sans ce repérage inconscient, fruit d'une longue descendance, qui fait du moindre tour de plume d'un Thackeray ou d'un Lamb un délice pour

l'oreille, elle avait — commençais-je à penser — maîtrisé la première grande leçon ; elle écrivait en femme, mais en femme qui a oublié qu'elle est une femme, de sorte que ses pages étaient pleines de cette curieuse qualité sexuelle qui vient seulement quand le sexe est inconscient de lui-même.

Tout cela était à porter à son crédit. Mais ni l'abondance de sensations ni la finesse de perception ne compteraient à moins qu'elle ne bâtit, avec le fugace et le personnel, un édifice durable et résistant. J'avais dit que j'attendrais jusqu'à ce qu'elle se confronte à une « situation ». Je voulais dire par là jusqu'à ce qu'elle prouve, en rassemblant ses forces, et par certains signes qui ne trompent pas, qu'elle n'écumait pas seulement la surface mais qu'elle regardait dessous, dans les profondeurs. Voici venu le temps (se dirait-elle, à un certain moment) où sans rien faire de violent je peux montrer le sens de tout cela. Et elle commencerait — cette accélération ne ment pas ! — à faire ses signes et rassembler ses troupes ; alors remonteraient dans la mémoire, à demi oubliées, des choses peut-être tout à fait triviales lâchées çà et là au long des chapitres précédents. Et elle ferait sentir leur présence pendant que quelqu'un serait là à coudre ou à fumer une pipe aussi naturellement que possible, et on se sentirait, en suivant son écriture, comme si on était monté au sommet du monde et qu'on le voyait étendu avec une grande majesté sous nos yeux.

En tout cas, elle essayait. Et pendant que je l'observais qui gagnait du temps avant l'épreuve, je vis, j'espérai qu'elle ne voyait pas, les évêques et les doyens, les docteurs et les professeurs, les patriarches et les pédagogues, tous après elle à lui crier conseils et avertissements. Vous ne pouvez pas faire ci et vous ne devez pas faire ça ! La pelouse n'est autorisée qu'aux professeurs et aux étudiants ! Les dames ne sont admises qu'avec une lettre de recommandation ! Les gentes et gracieuses aspirantes romancières, par ici ! Et ils étaient tous après elle comme la foule contre une barrière au champ de courses, et son épreuve c'était de sauter sa barrière sans regarder ni à droite ni à gauche. Arrête-toi pour les maudire et tu es perdue, lui dis-je ; idem si tu t'arrêtes pour rire. Hésite ou tâtonne, et c'est la fin. Ne pense qu'à sauter, l'implorai-je,

comme si j'avais misé sur elle tout mon argent ; et elle survola l'obstacle comme un oiseau. Mais il y avait encore une barrière et encore une autre plus loin. Avait-elle le pouvoir de tenir, j'en doutais, car les applaudissements et les cris usaient les nerfs. Mais elle fit de son mieux. Si l'on considère le fait que Mary Carmichael n'est pas un génie, mais une fille inconnue qui écrit son premier roman dans un petit studio, sans disposer d'assez de ces choses désirables, le temps, l'argent et le loisir, elle ne s'en sortait pas si mal, me dis-je.

Donnez-lui encore cent ans, conclus-je en lisant le dernier chapitre — les nez des gens et les épaules découvertes se montraient nus sur le ciel étoilé, car quelqu'un avait brusquement tiré le rideau du salon —, donnez-lui un lieu à elle et cinq cents livres de rente, laissez-la s'exprimer et ôter la moitié de ce qu'elle raconte aujourd'hui, et elle écrira un meilleur livre un de ces jours. Elle sera poète, dis-je, en remplaçant *L'Aventure de la vie*, de Mary Carmichael, au bout de l'étagère, elle sera poète dans cent ans.

---

[15] Le mot *butt* est aussi l'expression familière pour désigner les fesses — sir Hawley Popotin (*N.d.T.*).

Le lendemain matin, la lumière d'octobre tombait en rayons poussiéreux à travers les fenêtres sans rideaux, et le bourdonnement du trafic s'élevait de la rue. Londres se remontait comme une horloge ; l'usine se mettait en mouvement ; les machines démarraient. Il était tentant, après toute cette lecture, de regarder par la fenêtre pour voir ce que Londres faisait ce matin du 26 octobre 1928. Et que faisait Londres ? Personne, apparemment, ne lisait *Antoine et Cléopâtre*. À la voir, Londres était complètement indifférente aux pièces de Shakespeare. Les gens se fichaient comme de l'an quarante — et je ne les blâme pas — de l'avenir de la fiction, de la mort de la poésie ou du développement, chez la femme moyenne, d'un style de prose exprimant complètement son esprit. Si on avait écrit à la craie sur le trottoir des opinions sur ces sujets, personne ne se serait penché pour les lire. Des pieds rapides, dans leur désintérêt, les auraient effacées en une demi-heure. Voici un garçon de courses ; voilà une femme avec un chien en laisse. Les rues de Londres sont fascinantes parce qu'il n'y a pas deux personnes pareilles ; chacun semble tout à une affaire qui ne concerne que lui. Il y a ceux qui sont très occupés, avec leurs petits sacs ; ceux qui déambulent en raclant leur canne aux grilles des rez-de-chaussée ; les personnages aimables qui font de la rue leur club, hèlent les hommes dans les voitures et donnent des renseignements sans qu'on les leur demande. Il y avait aussi des convois funéraires, que les hommes saluaient en levant leur chapeau, soudain rappelés au trajet de leur propre corps. Et puis un monsieur très distingué descendit lentement d'un porche et s'arrêta pour éviter la collision

avec une femme pétulante qui avait acquis, par un moyen ou par un autre, un splendide manteau de fourrure et un bouquet de violettes de Parme. Ils semblaient tous séparés, seuls avec eux-mêmes, tout à leur affaire privée.

À ce moment-là, comme il arrive si souvent à Londres, il y eut une accalmie complète et une suspension du trafic. Rien ne montait plus de la rue : personne ne passait. Une feuille se détacha d'un platane au bout de la rue, et, dans cette pause et suspension, tomba. Ce fut, d'une certaine façon, comme un signal qui tombait, un signal indiquant une force dans des choses jusque-là sous-estimées. Il semblait indiquer un fleuve qui prenait le coin et descendait la rue, invisible, et emportait les gens dans ses tourbillons, comme la rivière à Oxbridge avait emporté le jeune étudiant dans son bateau, et les feuilles mortes. Le courant emportait maintenant, d'un côté à l'autre de la rue, en diagonale, une jeune fille chaussée de cuir verni, puis un jeune homme en pardessus marron ; et aussi un taxi ; et il les rapprochait tous les trois pour les faire se rejoindre exactement sous ma fenêtre ; où le taxi s'arrêta ; et la jeune fille et le jeune homme s'arrêtèrent ; et ils montèrent dans le taxi ; et le taxi fila en glissant comme s'il était balayé plus loin par le courant.

C'était un spectacle assez ordinaire ; ce qui était étrange, c'était l'ordre rythmique dont mon imagination l'avait investi ; et le fait que le spectacle ordinaire de deux personnes prenant un taxi ait le pouvoir de communiquer quelque chose de leur satisfaction apparente. La vue de deux personnes qui se retrouvent au coin d'une rue semble alléger l'esprit d'une tension, me dis-je en regardant le taxi tourner et disparaître. Comme si le fait d'avoir pensé pendant deux jours à un sexe en tant que détaché de l'autre était un effort. Car cela interfère avec l'unité de l'esprit. Maintenant cet effort avait cessé et l'unité avait été restaurée en voyant deux personnes se retrouver et monter dans un taxi. L'esprit est certainement un organe très mystérieux, me dis-je en écartant la tête de la fenêtre, et dont on ne sait absolument rien, alors que nous dépendons si complètement de lui. De même qu'il y a des tensions dans le corps, dues à des causes évidentes, je sens qu'il y a des ruptures et des oppositions dans l'esprit, mais quelle en est la

cause ? Et que veut dire « l'unité de l'esprit » ? Car l'esprit a clairement un pouvoir de concentration si grand, sur n'importe quel point à n'importe quel moment, qu'on ne peut pas, semble-t-il, lui attribuer un seul état. Il peut se dissocier des gens dans la rue, par exemple, et se penser comme séparé d'eux à une fenêtre les surplombant. Ou il peut penser avec d'autres gens spontanément, comme au sein d'une foule dans l'attente de nouvelles qui vont être lues à haute voix. Il peut penser à travers ses pères et ses mères, comme j'ai dit que l'écriture d'une femme pense à travers ses mères. Répétons-le, quand on est une femme on est souvent surprise par une soudaine scission de la conscience, en passant devant Whitehall, quand, au lieu d'être l'héritière naturelle de cette civilisation, on se retrouve, au contraire, à l'extérieur, étrangère et critique. Clairement l'esprit modifie sans cesse sa focalisation, et présente le monde sous différentes perspectives. Mais quelques-uns de ces états d'esprit semblent, même quand on les adopte spontanément, être moins confortables que d'autres. Pour conserver sa propre continuité en eux, on doit inconsciemment repousser quelque chose, et graduellement cette répression devient un effort. Pourtant il se trouve peut-être un état d'esprit dans lequel on peut persévérer sans effort parce que rien ne nécessite d'être repoussé. Et en voici peut-être un exemple, me dis-je en m'éloignant de la fenêtre. De toute évidence, quand j'ai vu le couple monter dans le taxi, mon esprit s'est senti comme si, après avoir été divisé, il était à nouveau réuni en une fusion naturelle. La raison évidente serait qu'il est naturel pour les deux sexes de coopérer. L'instinct est profond, bien qu'irrationnel, en faveur de la théorie qui veut que l'union de l'homme et de la femme soit pour la plus grande satisfaction et pour le bonheur le plus complet. Mais la vue de deux personnes qui montent dans un taxi et la satisfaction que j'en retirais me fit me demander aussi s'il y a deux sexes dans l'esprit qui correspondent aux deux sexes dans le corps, et s'ils demandent aussi à être réunis pour obtenir bonheur et satisfaction complets. Et me voilà, de façon amateur, à esquisser une carte de l'âme où deux pouvoirs présideraient en nous, l'un mâle, l'autre femelle ; et dans le cerveau de l'homme l'homme l'emporte sur la femme, et dans le cerveau de

la femme la femme l'emporte sur l'homme. L'état d'esprit normal et confortable, c'est quand les deux vivent ensemble en harmonie, en coopération spirituelle. Quand on est un homme, la part féminine du cerveau doit quand même avoir un effet ; et une femme doit aussi fréquenter l'homme en elle. C'est peut-être ce que Coleridge a voulu dire quand il écrit qu'un grand esprit est androgyne. C'est quand cette fusion a lieu que l'esprit est pleinement fertilisé et fait usage de toutes ses facultés. Peut-être un esprit purement masculin ne peut-il pas créer, pas plus qu'un esprit qui serait purement féminin. Mais il serait bon d'évaluer ce qu'on veut dire par masculin-féminin, et réciproquement par féminin-masculin, en faisant une pause pour jeter un œil à un ou deux livres.

Coleridge n'a certainement pas voulu dire, quand il a écrit qu'un grand esprit est androgyne, que cet esprit a une sympathie particulière pour les femmes ; épouse leur cause ou se fait leur interprète dévoué. L'esprit androgyne est peut-être moins capable de faire ces distinctions que l'esprit unisexué. Il a peut-être voulu dire que l'esprit androgyne est résonnant et poreux ; qu'il transmet l'émotion sans obstacle ; qu'il est naturellement créatif, incandescent et uni. C'est en fait l'esprit de Shakespeare, auquel on pense comme le type même de l'androgyne, de l'esprit masculin-féminin, bien qu'il soit impossible de dire ce que Shakespeare pensait des femmes. Et s'il est vrai qu'un des critères de l'esprit pleinement développé est qu'il ne pense pas les sexes comme séparés, ou chacun de façon spéciale, il est encore plus difficile aujourd'hui qu'autrefois d'atteindre cette condition. J'en étais donc aux livres des écrivains vivants, et je m'arrêtai pour me demander si ce fait n'était pas à la racine d'une chose qui m'avait longtemps laissée perplexe. Il n'y a jamais eu d'époque plus bruyamment consciente de la différence des sexes que la nôtre ; ces innombrables livres d'hommes à propos des femmes, au British Museum, en sont la preuve. La faute en est sans doute à la campagne des suffragettes. Voilà qui a dû faire lever chez les hommes un extraordinaire désir de s'affirmer ; et de mettre l'accent sur leur propre sexe et ses caractéristiques, peine qu'ils n'auraient pas prise s'ils n'avaient pas été défiés.

Et quand on est défié, même par une poignée de femmes en bonnets noirs, on a tendance à riposter (si on n'a jamais été défié auparavant) d'une façon plutôt excessive. Voilà qui explique peut-être certaines des caractéristiques que je me rappelle avoir trouvées ici, me dis-je en prenant un nouveau roman de Mr A., qui est dans la fleur de l'âge et bénéficie apparemment de la faveur des critiques. Je l'ouvris. Quel délice, vraiment, de lire à nouveau l'écriture d'un homme. C'était si direct, si exempt de détours après l'écriture des femmes. Cela témoignait d'une telle liberté d'esprit, d'une telle aisance, d'une telle confiance en soi. On avait une sensation de bien-être physique en présence de cet esprit libre, bien éduqué et bien nourri, qui n'avait jamais été rabaissé ou contrarié, mais qui avait joui dès la naissance de la pleine liberté de s'étirer en tous sens comme il voulait. Tout cela était admirable. Mais, après avoir lu un chapitre ou deux, une ombre semblait s'étendre sur la page. C'était une barre droite et sombre, une ombre en forme de quelque chose comme la lettre J ou le pronom Je. On se prenait à se contorsionner de-ci de-là pour apercevoir quelque chose du paysage derrière. Était-ce un arbre ou une femme qui marchait, je n'en étais pas très sûre. Mais toujours cette lettre réclamait l'attention. Au point d'en devenir fatigante. Non que ce Je ne soit un très respectable Je ; honnête et logique ; aussi dur qu'une noix, et poli par des siècles d'un bon enseignement et d'une bonne alimentation. Je respecte et admire ce Je du fond du cœur. Mais — ici je tournai une page ou deux, cherchant je ne sais trop quoi — le pire de tout était qu'à l'ombre de la lettre J tout était aussi informe qu'une brume. Est-ce un arbre ? Non, c'est une femme. Mais... elle n'a pas un seul os dans le corps, me dis-je en regardant Phoebe, puisque c'était son nom, qui traversait la plage. Puis Alan se leva et l'ombre d'Alan effaça Phoebe d'un coup. Car Alan avait des idées et Phoebe était inondée du flot de ses idées. Et puis Alan a des passions ; et là je tournai très vite les pages, sentant que la crise approchait, et elle approchait en effet. Elle eut lieu sur la plage sous le soleil. Ce fut fait très ouvertement. Ce fut fait très vigoureusement. Rien n'aurait pu être plus indécent. Mais... j'avais dit « mais » trop souvent. On ne peut pas continuer avec des « mais ». Il faut finir sa phrase, d'une façon

ou d'une autre, me sermonnai-je. Je la finirai donc — « mais je m'ennuie ! » Pourquoi m'ennuyais-je ? En partie à cause de la domination de la lettre J et de l'aridité qu'elle répandait dans son ombre comme un hêtre géant. Rien ne poussera ici. Et en partie pour une raison plus obscure. Il semblait y avoir quelque obstacle, quelque empêchement dans l'esprit de Mr A, qui bouchait la fontaine de l'énergie créatrice et l'endiguait dans d'étroites limites. Et en me rappelant le déjeuner à Oxbridge, et la cendre de cigarette et le chat Manx et Tennyson et Christina Rossetti tout d'un bloc, il semblait possible que l'empêchement soit là. Vu qu'il ne peut plus murmurer « Une larme splendide est tombée, De la fleur de passion à l'entrée » quand Phoebe traverse la plage, et qu'elle ne peut plus répondre « Mon cœur est comme l'oiseau qui chante, Son nid est dans la branche humide », que peut faire Alan quand il s'approche ? Vu qu'il est honnête comme le jour et logique comme le soleil, il ne lui reste qu'une chose à faire. Et il la fait, rendons-lui justice, encore et encore (me dis-je en tournant les pages) et encore. Et tout ça, ajoutai-je, consciente de l'affreuse nature de cette confession, me semblait pourtant ennuyeux. L'indécence de Shakespeare bouscule mille autres choses dans l'esprit, et elle est loin d'être ennuyeuse. Mais Shakespeare le fait pour le plaisir ; Mr A, comme disent les nourrices, le fait exprès. Il le fait pour protester. Il proteste contre l'égalité de l'autre sexe en affirmant sa propre supériorité. Il est donc aussi entravé et inhibé et soucieux de lui-même que Shakespeare aurait pu l'être si lui aussi avait connu Miss Clough et Miss Davies. La littérature élisabéthaine aurait sans doute été très différente si le mouvement de libération des femmes avait commencé au XVI<sup>e</sup> et non au XIX<sup>e</sup> siècle.

En résumé, et en admettant que cette théorie des deux côtés de l'esprit tient debout, la virilité est devenue maintenant soucieuse d'elle-même — c'est-à-dire que les hommes écrivent désormais avec le seul côté masculin de leur esprit. C'est une erreur pour une femme de les lire, car elle cherchera inévitablement quelque chose qu'elle ne peut pas trouver. C'est le pouvoir de suggestion qui manque le plus, me dis-je en attrapant Mr B, le critique, et en lisant très attentivement et très studieusement ses remarques sur l'art de

la poésie. Pleines de compétence, de justesse et d'enseignement, ses remarques ; mais le problème, c'est que ses sentiments ne passaient plus ; son esprit semblait séparé en différentes chambres ; pas un son ne circulait de l'une à l'autre. Ainsi, quand l'esprit s'empare d'une phrase de Mr B, elle tombe à plat sur le sol — morte ; mais quand c'est une phrase de Coleridge, elle explose dans l'esprit et donne lieu à toutes sortes d'autres idées, et c'est là la seule espèce d'écriture dont on peut dire qu'elle détient le secret de la vie perpétuelle.

Mais quelle qu'en soit la raison, c'est un fait à déplorer. Car cela veut dire — ici j'en étais aux rangées de livres par Mr Galsworthy ou Mr Kipling — qu'une partie des meilleures œuvres de nos meilleurs écrivains vivants tombent dans des oreilles sourdes. Une femme aura beau faire, elle ne peut pas y trouver cette fontaine de vie perpétuelle que les critiques lui garantissent y être. Ce n'est pas tant que ces œuvres célèbrent des vertus mâles, insistent sur les valeurs masculines et décrivent le monde des hommes ; c'est que l'émotion dont ces livres sont imprégnés est incompréhensible du point de vue d'une femme. Ça vient, ça monte, c'est au bord d'exploser sur nos têtes, c'est ce qu'on se dit longtemps avant la fin. Ce tableau va tomber sur la tête du vieux Jolyon ; il mourra du choc ; le vieil ecclésiastique dira sur son cercueil deux ou trois mots d'adieu ; et tous les cygnes de la Tamise se mettront à chanter en chœur. Mais on aura couru se cacher dans les buissons de groseilles avant que tout ça n'arrive, car des émotions si profondes, si subtiles, si symboliques pour un homme éberluent totalement une femme. De même pour les officiers de Mr Kipling qui tournent bride ; et pour ses Semeurs qui sèment le Grain ; et ses Hommes qui sont seuls avec leur Œuvre ; et le Drapeau — on rougit devant toutes ces lettres capitales comme si on avait été prise à coller l'oreille à la porte de quelque orgie strictement masculine. Le fait est que ni Mr Galsworthy ni Mr Kipling n'ont une étincelle de femme en eux. Du point de vue d'une femme, toutes leurs qualités semblent donc, si l'on peut généraliser ainsi, crues et immatures. Il leur manque beaucoup de pouvoir de suggestion. Et quand un livre manque de

pouvoir de suggestion, quelle que soit la force avec laquelle il frappe la surface de l'esprit, il ne peut pas y pénétrer.

Et dans cette humeur inquiète où l'on prend et repose des livres sans leur jeter un regard, je me mis à envisager un futur où la virilité serait pure et sûre d'elle-même, ainsi que les lettres de certains professeurs semblent l'annoncer (prenez les lettres de sir Walter Raleigh, par exemple) et que les maîtres de l'Italie l'ont déjà fait advenir. Car on ne peut manquer d'être impressionnée par le sens de la masculinité sans mélange, à Rome ; et quelle que soit la valeur de la masculinité sans mélange sur l'État, on peut se demander quel est son effet sur l'art de la poésie. En tout cas, si l'on en croit les journaux, il existe une certaine anxiété à propos de la fiction en Italie. Une réunion d'académiciens a eu lieu, dont l'objet est de « développer le roman italien ». « Les hommes illustres par la naissance, la finance, l'industrie ou les corporations fascistes » se sont réunis l'autre jour pour discuter la chose, et un télégramme a été envoyé au Duce qui exprimait l'espoir que « l'ère fasciste donnerait bientôt naissance à un poète digne d'elle ». Même à nous joindre tous à ce vœu pieux, il reste douteux que la poésie puisse sortir d'une couveuse. La poésie devrait avoir une mère autant qu'un père. Le Poème Fasciste, on peut le craindre, sera une horrible petite fausse couche comme on peut en voir dans les bocaux des musées de province. De tels monstres ne vivent jamais longtemps, à ce qu'on dit ; on n'a jamais vu un prodige de ce genre faire les foins dans un champ. Deux têtes sur un seul corps ne contribuent pas à la longévité.

En tout cas, si blâmer nous démange à ce point, aucun des deux sexes n'est plus à blâmer que l'autre, pour tout ça. Les responsables, ce sont les séducteurs et les réformateurs de tous bords : lady Bessborough quand elle a menti à lord Granville ; Miss Davies quand elle a dit la vérité à Mr Greg. Sont à blâmer tous ceux qui ont contribué à la conscience d'être d'un sexe ou de l'autre ; et ce sont ceux-là qui me poussent, quand je veux déployer mes facultés sur un livre, à le chercher dans cet âge heureux — avant que Miss Davies et Miss Clough soient nées — où l'écrivain utilisait les deux côtés de son esprit à égalité. Il faut ainsi se tourner vers

Shakespeare, car Shakespeare était androgyne ; comme Keats et Sterne et Cowper et Lamb et Coleridge. Shelley, peut-être, était asexué. Milton et Ben Jonson avaient un trait de mâle en trop. De même Wordsworth et Tolstoï. De nos jours, Proust est complètement androgyne, peut-être même un petit peu trop femme. Mais ce défaut est trop rare pour qu'on s'en plaigne, car sans mélange de ce genre l'intellect tend à prédominer et les autres facultés de l'esprit durcissent et se stérilisent. Je me consolai toutefois en pensant que ce n'est peut-être là qu'une phase ; paraîtra dépassé beaucoup de ce que j'ai dit pour tenir ma promesse de vous livrer le cours de mes pensées ; beaucoup de ce qui met une flamme dans mes yeux vous semblera douteux, à vous qui n'avez pas encore atteint la maturité.

Cela étant, la première phrase que j'écrirais ici, et je revins à la table d'écriture pour y prendre la page intitulée les Femmes et la Fiction, c'est qu'il est néfaste pour celui ou celle qui écrit de penser à son propre sexe. Il est néfaste d'être purement et simplement un homme ou une femme ; il faut être féminin-masculin ou masculin-féminin. Il est néfaste pour une femme de se laisser aller à la moindre petite plainte ; de plaider une cause, même avec justice ; de parler consciemment en femme, d'aucune façon. Et « néfaste » n'est pas une figure de style ; car tout ce qui est écrit avec ce biais conscient est condamné à mourir. Il cesse d'être fertilisé. Tout brillant et efficace, tout puissant et maîtrisé qu'il puisse paraître pour un jour ou deux, il s'étiolera à la nuit tombée ; il ne poussera pas dans l'esprit des autres. Une certaine collaboration doit avoir lieu dans l'esprit entre l'homme et la femme afin que l'art de la création puisse s'accomplir. Un certain mariage des opposés doit être consommé. La totalité de l'esprit doit se déployer pour que nous sentions que l'écrivain communique son expérience avec une parfaite plénitude. Il faut de la liberté et il faut de la paix. Aucune roue ne doit grincer, aucune lumière ne doit percer. Les rideaux doivent être bien tirés. L'écrivain, une fois que son expérience est terminée, doit s'allonger et laisser son esprit célébrer ses noces dans le noir. Il ne doit ni regarder ni questionner ce qui se passe. Il ferait mieux d'effeuiller les pétales d'une rose ou de regarder les cygnes dériver calmement au fil de l'eau. Et je revis le courant qui emportait

le bateau et le jeune étudiant et les feuilles mortes ; et le taxi prit l'homme et la femme, me dis-je en les voyant se retrouver au coin de la rue, et le courant les balaya au grondement lointain du trafic londonien, dans cet énorme torrent.

Ici, Mary Beton cesse de parler. Elle vous a dit comment elle en était arrivée à la conclusion — la conclusion prosaïque — qu'il est nécessaire d'avoir cinq cents livres de rente par an et un lieu dont la porte ferme à clef si l'on veut écrire de la fiction ou de la poésie. Elle a essayé d'exposer à nu les pensées et les impressions qui l'ont menée à ces pensées. Elle vous a demandé de la suivre quand elle se précipitait dans les bras d'un surveillant, déjeunait ici, dînait là, gribouillait au British Museum, prenait des livres sur les étagères, regardait par la fenêtre. Pendant qu'elle faisait tout ça, vous avez sans doute observé ses défauts et ses faiblesses et décidé quel effet ils avaient sur ses opinions. Vous l'avez contredite et vous avez procédé aux additions et déductions qui vous semblaient bonnes. Tout est bien ainsi, car dans une question comme celle-ci la vérité ne peut s'obtenir qu'en confrontant toutes sortes d'erreurs. Et je terminerai maintenant, en ma propre personne, en anticipant deux critiques, si évidentes que vous ne pouvez guère ne pas les faire.

Aucune opinion n'a été exprimée, me direz-vous, quant aux mérites comparés des deux sexes comme écrivains. C'est exprès, parce que, même si le temps était venu de faire une telle évaluation — et il est bien plus important aujourd'hui de savoir combien les femmes ont d'argent et d'espace à elles, plutôt que de théoriser sur leurs capacités — même si le temps était venu, je ne crois pas que les dons de l'esprit ou du caractère puissent être pesés comme du sucre ou du beurre, pas même à Cambridge où on aime tellement ranger les gens dans des classes et leur coller des toques sur la tête et des lettres après leur nom. Je ne crois pas que même la Table des Préséances, que vous trouverez dans l'Almanach Whitaker, représente un ordre définitif des valeurs, ou qu'il y ait une raison sensée de supposer qu'un Commandeur du Bain doive, en dernier ressort, se présenter à table après un Spécialiste de la Folie. Toute cette chicane d'un sexe contre un sexe, d'une qualité contre une

qualité ; toute cette revendication de supériorité en imputant de l'infériorité, tout cela relève de la cour d'école de l'existence humaine, où il y a des « côtés », et où il est nécessaire pour un côté de battre l'autre, et de la plus haute importance de grimper sur une estrade et de recevoir des mains du Maître lui-même un pot finement ornementé. Quand les gens mûrissent, ils cessent de croire aux côtés ou aux maîtres ou aux pots finement ornementés. En tout cas, pour les livres, il est notoirement difficile de coller des étiquettes ou des bons points qui ne se décollent pas. Les critiques de littérature contemporaine ne sont-elles pas une perpétuelle illustration de la difficulté de juger ? « Ce grand livre », « ce livre sans valeur », le même livre est qualifié des deux. La louange et le blâme ne signifient plus rien. Non, si délicieux soit ce passe-temps, évaluer est la plus vaine des occupations, et se soumettre aux décrets des évaluateurs est l'attitude la plus servile. Tant que vous écrivez ce que vous avez envie d'écrire, c'est tout ce qui compte ; et que cela compte pour des siècles ou seulement pour des heures, nul ne peut le dire. Mais sacrifier un cheveu de votre vision, une nuance de sa couleur, en déférence à quelque maître avec un pot en argent dans les mains ou à quelque professeur avec une règle dans la manche, voilà la tricherie la plus abjecte ; en comparaison, le sacrifice de la richesse et de la chasteté, qu'on disait être le plus grand des désastres humains, n'est qu'une piqure de puce.

Un autre reproche que vous pourriez me faire, je pense, c'est d'avoir donné trop d'importance aux choses matérielles. Mais même en accordant une généreuse marge au symbolisme, et en voyant une rente de cinq cents livres comme une métaphore de la capacité à contempler, et une porte qui ferme à clef comme une représentation de la capacité à penser par soi-même, vous pourriez encore dire que l'esprit devrait s'élever au-dessus de telles choses ; et qu'il y a de grands poètes qui ont été des hommes pauvres. Laissez-moi alors vous citer les mots de votre propre professeur de littérature, qui sait mieux que moi ce qu'il faut pour faire un poète. Sir Arthur Quiller-Couch écrit :

Qui sont les grands noms de la poésie ces cent dernières années ? Coleridge, Wordsworth, Byron, Shelley, Landor, Keats, Tennyson, Browning, Arnold, Morris, Rossetti, Swinburne — on pourrait s'arrêter là. Parmi eux, tous sauf Keats, Browning et Rossetti étaient des universitaires, et de ces trois, Keats, qui mourut jeune, fauché dans la fleur de l'âge, fut le seul à ne pas être aisé. Cela peut paraître brutal à dire, et d'ailleurs c'est triste à dire : mais, les choses étant ce qu'elles sont, la théorie du génie poétique qui souffle, riche ou pauvre, où le vent le porte, est tout sauf vraie. Les choses étant ce qu'elles sont, neuf de ces douze-là étaient universitaires : ce qui veut dire qu'ils s'étaient procuré, d'une façon ou d'une autre, les moyens d'avoir la meilleure éducation que l'Angleterre puisse donner. Les choses étant ce qu'elles sont, des trois restants vous savez que Browning avait du bien, et je vous garantis que s'il n'en avait pas eu, il n'aurait pas davantage réussi à écrire *Saul* ou *L'Anneau et le Livre* que Ruskin n'aurait réussi à écrire *Modern Painters* si son père n'avait fait de florissantes affaires. Rossetti avait un petit revenu privé ; de plus, il peignait. Il ne reste que Keats ; Atropos l'a tué tôt, comme elle a tué John Clare dans un asile de fous, et James Thomson avec le laudanum qu'il prenait pour droguer sa déception. Voilà les choses comme elles sont, terribles, mais voyons-les en face. Il est certain — si déshonorant que ce soit pour nous en tant que nation — que, par un défaut de notre prospérité commune, le poète pauvre, aujourd'hui comme il y a deux siècles, finira comme un chien. Croyez-moi — et j'ai passé dix ans à ne presque rien faire d'autre qu'inspecter trois cent vingt écoles élémentaires —, nous pouvons jacasser sur la démocratie, le fait est qu'un enfant pauvre en Angleterre n'a guère plus de chances que le fils d'un esclave athénien de s'émanciper vers cette liberté intellectuelle d'où naissent les grandes œuvres.

Personne ne pourrait dire les choses plus clairement. « Le poète pauvre, aujourd'hui comme il y a deux siècles, finira comme un chien... un enfant pauvre en Angleterre n'a guère plus de chances que le fils d'un esclave athénien de s'émanciper vers cette liberté intellectuelle d'où naissent les grandes œuvres. » C'est ça. La liberté intellectuelle dépend des choses matérielles. La poésie dépend de la liberté intellectuelle. Et les femmes ont toujours été pauvres, pas seulement depuis deux cents ans, mais depuis le début du temps. Les femmes ont eu moins de liberté intellectuelle que les fils des esclaves athéniens. Les femmes, donc, ont plus de chances de finir comme des chiens que d'écrire de la poésie. C'est pour ça que j'ai

tant mis l'accent sur l'argent et un lieu à soi. Toutefois, grâce au labeur d'obscures femmes du passé, que j'aimerais connaître mieux ; grâce, assez bizarrement, à deux guerres, la guerre en Crimée qui a sorti Florence Nightingale de son salon, et la guerre en Europe qui a ouvert les portes à la femme moyenne quelque soixante ans plus tard, ces maux sont en voie d'amélioration. Sinon vous ne seriez pas là ce soir, et votre chance de gagner cinq cents livres par an, si précaire soit-elle je le crains, serait réduite à l'extrême.

Pourtant, vous pourriez encore m'objecter une chose : pourquoi attacher tant d'importance à ce que les femmes écrivent des livres alors que, selon vous, cela demande tant d'effort, mène peut-être au meurtre d'une tante, occasionne des retards quasi certains pour le déjeuner, et génère de très graves disputes avec de très bons compagnons ? Mes motivations, je dois l'admettre, sont en partie égoïstes. Comme la plupart des Anglaises sans éducation, j'aime lire — j'aime lire des tonnes de livres. Ces derniers temps, mon régime est devenu un peu monotone ; l'histoire parle trop des guerres ; la biographie parle trop des grands hommes ; la poésie a montré, je trouve, une tendance à la stérilité ; et la fiction — mais j'ai suffisamment exposé mes lacunes comme critique de fiction moderne et je n'en parlerai plus. Je vous demanderai donc d'écrire toutes sortes de livres, en n'hésitant devant aucun sujet, fût-il trivial ou fût-il vaste. Coûte que coûte, j'espère que vous mettrez la main sur assez d'argent pour voyager et ne rien faire, pour contempler le futur ou le passé du monde, pour rêver sur des livres et flâner au coin des rues et laisser le fil de votre pensée plonger profondément dans le courant. Car je ne vous restreins en rien à la fiction. Si vous voulez me faire plaisir — et il y en a des milliers, comme moi — vous écrirez des livres de voyage et d'aventure, et de recherche et d'étude, et d'histoire et de biographie, et de la critique, et de la philosophie, et des sciences. En faisant ainsi, vous profiterez certainement à l'art de la fiction. Car les livres savent s'influencer les uns les autres. La fiction se portera d'autant mieux qu'elle se tiendra joue contre joue avec la poésie et la philosophie. De plus, prenez n'importe quelle grande figure du passé, Sappho, ou dame Murasaki, ou Emily Brontë, vous verrez qu'elle est une héritière autant qu'une

pionnière, et qu'elle est advenue à l'existence parce que les femmes, peu à peu, ont pris naturellement l'habitude d'écrire ; ainsi, même comme un prélude à la poésie, une telle activité de votre part serait inestimable.

Mais quand je relis ces notes en critiquant mon propre cheminement de pensée, je vois que mes motivations ne sont pas qu'égoïstes. À travers ces commentaires et discussions court la conviction — ou est-ce l'instinct ? — que les bons livres sont désirables et que les bons écrivains, même à offrir tout le tableau de la dépravation humaine, restent de bons êtres humains. Ainsi, quand je vous demande d'écrire plus de livres, je vous pousse à faire ce qui sera bon pour vous et bon pour le monde en général. Comment justifier cet instinct ou cette croyance, je ne sais pas, car le langage philosophique, pour quelqu'un qui n'a pas été éduquée à l'université, est susceptible de jouer des tours. Que signifie « réalité » ? Apparemment quelque chose de très erratique, de très peu fiable — qu'on peut trouver ici sur une route poussiéreuse, là sur un bout de journal dans la rue, ou dans une jonquille sous le soleil. Elle illumine un groupe dans une pièce et marque quelque propos passager. Elle bouleverse quelqu'un qui rentre à la maison en marchant sous les étoiles, et rend le monde silencieux plus réel que le monde des mots — et puis la revoilà dans un omnibus dans le raffut de Piccadilly. Parfois, aussi, elle semble demeurer dans des formes trop lointaines pour que nous discernions leur nature. Mais ce qu'elle touche, elle le fixe et le rend permanent. C'est ce qui reste quand la peau du jour a été jetée à la haie ; c'est ce qui reste du temps passé et de nos amours et nos haines. L'écrivain, je crois, a la chance de vivre plus que d'autres en présence de cette réalité. C'est son travail de la trouver et de la collecter et de la communiquer aux autres gens. C'est du moins ce que je déduis de la lecture de *Lear* ou d'*Emma* ou de *La Recherche du temps perdu*. Car la lecture de ces livres semble pratiquer une curieuse et souterraine opération des sens ; on voit plus intensément qu'avant ; le monde semble mis à nu, découvert, et doté d'une vie plus intense. Ils sont à envier, ceux qui vivent en inimitié avec l'irréel ; et à plaindre, ceux qu'assomme la chose faite sans savoir et sans réfléchir. Quand je vous demande donc de

gagner de l'argent et d'avoir un lieu à vous, je vous demande de vivre en présence de la réalité, une vie vivifiante, on dirait, que l'on soit capable ou pas de la partager à l'écrit.

Ici je m'arrêteraient bien, mais le poids des conventions fait qu'on ne peut terminer un discours sans conclusion. Et une conclusion adressée à des femmes devrait avoir quelque chose, vous en conviendrez, de particulièrement exaltant, et qui ennoblisse. Je vous conjure de vous souvenir de vos responsabilités, de viser haut, grand, spirituel ; je vous rappellerai combien de choses dépendent de vous et quelle influence vous pouvez avoir sur le futur. Mais ces exhortations peuvent sans risque être laissées à l'autre sexe, je pense, qui les tournera — et de fait les a déjà tournées — avec une éloquence bien meilleure que la mienne. Quand je fouille dans mon propre esprit je n'y trouve pas de nobles sentiments sur le fait d'être des compagnes et des égales et d'influencer le monde à de plus hautes fins. Je me retrouve à dire brièvement et prosaïquement que le plus important est d'être soi-même, plutôt que n'importe quoi d'autre. Ne rêvez pas d'influencer les autres, dirais-je si je savais comment donner à ces mots un son exalté. Pensez aux choses en elles-mêmes.

Et me revient à nouveau en piochant dans les journaux et les romans et les biographies que quand une femme parle à des femmes elle devrait cacher quelque chose de très désagréable dans sa manche. Les femmes sont dures pour les femmes. Les femmes n'aiment pas les femmes. Les femmes — mais n'êtes-vous pas malades du mot à en crever ? Je peux vous dire que moi, oui. Mettons-nous d'accord, alors, sur le fait qu'une conférence lue par une femme à des femmes devrait se terminer sur quelque chose de particulièrement désagréable.

Mais comment fait-on ? À quoi puis-je penser ? La vérité, c'est que souvent, j'aime les femmes. J'aime leur absence de conventions. J'aime leur incomplétude. J'aime leur anonymat. J'aime — mais je ne dois pas courir sur ce chemin. Cette armoire ici — vous dites qu'elle ne contient que des serviettes de table propres ; mais si sir Archibald Bodkin était caché au milieu ? Laissez-moi prendre alors un ton plus sévère. Vous ai-je suffisamment transmis, dans tout ce que je viens

de dire, les avertissements et la réprobation des hommes ? Je vous ai rapporté la très basse opinion qu'a de vous Mr Oscar Browning. Je vous ai indiqué ce que Napoléon pensait de vous autrefois et ce que Mussolini en pense aujourd'hui. Et, dans le cas où l'une d'entre vous aspirerait à la fiction, j'ai copié pour votre bénéfice l'avis de la critique : vous devez courageusement reconnaître les limites de votre sexe. J'ai fait référence au professeur X et j'ai donné une place de choix à son affirmation que les femmes sont inférieures aux hommes intellectuellement, moralement et physiquement. J'ai mis la main sur tout ce sur quoi je tombais, sans recherches particulières, et ici un dernier avertissement — de Mr John Langdon Davies<sup>[16]</sup>. Mr John Langdon Davies avertit les femmes : « Quand les enfants cessent finalement d'être désirables, les femmes cessent finalement d'être nécessaires. » J'espère que vous en prenez bonne note.

Quels encouragements supplémentaires puis-je vous donner pour plonger dans le chantier de la vie ? Jeunes femmes, pourrais-je dire — et attendez je vous prie, car la conclusion commence —, vous êtes, à mon avis, détestablement ignorantes. Vous n'avez jamais fait aucune découverte d'une quelconque importance. Vous n'avez jamais ébranlé un empire ou mené une armée au front. Les pièces de Shakespeare ne sont pas de vous, et vous n'avez jamais introduit une race barbare aux bienfaits de la civilisation. Quelle est votre excuse ? C'est bien joli de montrer du doigt les rues et les places et les forêts du globe grouillantes d'habitants noirs, blancs et café au lait, tous occupés à des trafics, à des entreprises et à l'amour, et de dire : nous avons eu bien autre chose à faire. Sans notre travail à nous, ces mers resteraient inexplorées et ces terres fertiles seraient un désert. Nous avons mis au monde et nourri et lavé et éduqué, jusque vers l'âge de six ou sept ans, le milliard et six cent vingt-trois millions d'êtres humains qui sont, selon les statistiques, en ce moment présents à l'existence ; et ça, même en admettant que certaines avaient de l'aide, ça prend du temps.

Il y a de la vérité dans ce que vous dites — je ne vais pas le nier. Mais je vous rappellerai en même temps qu'il existe au moins deux universités pour femmes en Angleterre, fondées en l'an 1866 ; qu'après l'an 1880, la loi autorisait les femmes mariées à posséder

leurs biens en main propre ; et qu'en 1919 — cela fait tout de même neuf grandes années — les femmes ont eu le droit de vote. Dois-je aussi vous rappeler que la plupart des professions vous sont ouvertes depuis près de dix ans maintenant ? Quand vous réfléchissez à ces immenses privilèges, et à la durée de leur exercice, et au fait qu'il doit y avoir en ce moment quelque deux mille femmes capables de gagner plus de cinq cents livres par an d'une façon ou d'une autre, vous serez d'accord pour dire qu'on ne peut plus se servir de l'excuse du manque d'opportunité, d'entraînement, d'encouragement, de temps libre et d'argent. De plus, les économistes nous disent que Mrs Seton a eu trop d'enfants. Vous devez, bien sûr, continuer à faire des enfants, mais, à ce qu'ils disent, par paires ou par trios, pas par dizaines ou par douzaines.

Ainsi, avec du temps sur les mains et un peu de lecture dans vos cerveaux — vous avez assez d'éducation d'un autre genre, et vous êtes envoyées à l'université en partie, je le soupçonne, pour y être déséduquées — vous pouvez sûrement vous embarquer pour une autre étape de votre très longue, très laborieuse et très obscure carrière. Mille stylos sont prêts à suggérer ce que vous devriez faire et l'effet que vous aurez. Ma propre suggestion est un peu étrange, je l'admets ; je préfère donc la présenter sous forme de fiction.

Je vous ai dit, au cours de cette conférence, que Shakespeare avait eu une sœur ; mais ne la cherchez pas dans la vie du poète par sir Sidney Lee. Elle est morte jeune — hélas, elle n'a jamais écrit un mot. Elle gît enterrée là où les omnibus s'arrêtent de nos jours, en face d'Elephant and Castle. Ce que je crois, c'est que cette poétesse qui n'a jamais écrit un mot et qui est enterrée à un carrefour, vit encore. Elle vit en vous et en moi, et en beaucoup d'autres femmes qui ne sont pas ici ce soir car elles font la vaisselle et mettent les enfants au lit. Mais elle vit ; car les grands poètes ne meurent pas ; ils sont des présences continues ; ils n'ont besoin que de l'occasion de marcher parmi nous en chair et en os. Cette occasion, à ce que je pense, il est désormais en votre pouvoir de la lui donner. Car ce que je crois, c'est que si nous vivons encore disons un siècle — je parle de la vie en commun qui est la vraie vie, et pas des petites vies séparées que nous vivons comme individus — et si

nous possédons cinq cents livres de rente et un lieu à nous ; si nous avons l'habitude de la liberté et le courage d'écrire exactement ce que nous pensons ; si nous nous échappons un peu de la pièce commune et voyons les êtres humains non plus toujours en relation les uns aux autres, mais en relation avec la réalité ; et le ciel aussi, et les arbres et les choses en elles-mêmes ; si nous voyons plus loin que le croquemitaine de Milton, car aucun être humain ne devrait boucher la vue ; si nous voyons en face le fait, car c'est un fait, qu'il n'y a aucun bras auquel s'accrocher, mais que nous devons avancer seules et que nous sommes en lien avec un monde de réalité et non seulement un monde d'hommes et de femmes, alors l'occasion viendra et la poétesse morte qui était la sœur de Shakespeare revêtira ce corps si souvent tombé. Tirant sa vie des inconnues qui l'ont précédée, comme fit son frère avant elle, elle naîtra. Mais nous ne pouvons compter sur sa venue sans cette préparation, sans cet effort de votre part, sans cette détermination qu'une fois revenue à la vie elle trouve possible de vivre et d'écrire sa poésie, car sinon ce serait impossible. Mais je maintiens qu'elle viendra si nous travaillons pour elle, et que ce travail, même dans la pauvreté et l'obscurité, vaut la peine.

---

[16] *Une courte histoire des femmes*, de John Langdon Davies.

Enfant de la haute société anglaise, Virginia Woolf (1882-1941) évolue très jeune dans les milieux intellectuels londoniens où elle fréquente de nombreux artistes comme Henry James ou James Russell Lowell. Elle est l'une des figures emblématiques du cercle d'intellectuels de Bloomsbury, auquel appartient également l'écrivain Leonard Woolf qu'elle épousera en 1912. Ils fondent ensemble la Hogarth Press, qui publie la plupart des œuvres de Virginia Woolf. En 1915 paraît son premier roman, *La Traversée des apparences* (*The Voyage Out*). D'autres romans suivront, parmi lesquels *Mrs Dalloway* en 1925, *Vers le phare* (*To the Lighthouse*) en 1927, *Orlando* en 1928 et *Les Vagues* (*The Waves*) en 1931.

Auteur de nombreux romans, articles et essais, exploratrice de la langue anglaise et de ses sensations, Virginia Woolf est l'une des plus grandes écrivaines et figures féministes du xx<sup>e</sup> siècle. Son influence littéraire est considérable et ne cesse de croître. Virginia Woolf inspire encore aujourd'hui de nombreux artistes et reste un sujet d'étude et de fascination dans de nombreux domaines comme la littérature et la psychanalyse.

Cet essai est fondé sur deux articles lus à la Arts Society de Newnham et à l'ODTAA de Girton en octobre 1928. Les articles étaient trop longs pour être lus en entier et ont été, depuis, remaniés et développés.

Titre original :

*A Room of One's Own*

Publié pour la première fois en 1929 par Hogarth Press.

*Et pour la traduction française :*

© Éditions Denoël, 2016.

Couverture : graphisme Stanislas Zygart.

## Virginia Woolf

### Un lieu à soi

VIRGINIA WOOLF ET MARIE DARRIEUSSECQ : LA RENCONTRE DE DEUX GRANDES ROMANCIÈRES AUTOUR DE LA QUESTION DE L'ÉCRITURE ET DES FEMMES.

*Un lieu à soi* rassemble une série de conférences sur le thème de la fiction et des femmes que Virginia Woolf prononça en 1928 à l'université de Cambridge. Ce vaste sujet a donné naissance à une tout autre question, celle du lieu et de l'argent, qui donne son titre à l'essai : « Une femme doit avoir de l'argent et un lieu à elle si elle veut écrire de la fiction. » À la manière d'un roman, et s'appuyant sur l'histoire littéraire, Virginia Woolf retrace ainsi le cheminement qui l'a conduite vers cette célèbre thèse, qui reste incontournable de nos jours.

Chef-d'œuvre de la littérature féministe, *Un lieu à soi* brille d'un nouvel éclat sous la plume de Marie Darrieussecq. Jouant de l'humour et de l'ironie de Virginia Woolf, cette traduction propose une remise en perspective essentielle de la question de l'écriture et des femmes au sein de la littérature contemporaine.

*Ainsi pourvue, ainsi confiante et curieuse, je partis à la poursuite de la vérité.*

## DU MÊME AUTEUR

### *Romans et nouvelles*

- La Traversée des apparences*, Flammarion, 1977. GF Flammarion, 2001  
*La Chambre de Jacob*, Stock, 2008  
*Mrs Dalloway*, Stock, 1929. Le Livre de poche, 1984. Gallimard, Folio, 1994 (nouvelle traduction)  
*La Promenade au phare*, Stock, 1929. Le Livre de poche, 1974  
*Vers le phare*, Gallimard, Folio, 1996 (nouvelle traduction)  
*Orlando*, Stock, 1974. Le Livre de poche, 1982  
*Les Vagues*, Stock, 1979. Le Livre de poche, 1993. Gallimard, Folio, 2012 (nouvelle traduction)  
*Les Années*, Delamain et Boutelleau, 1938. Gallimard, Folio classique, 2008  
*La Mort de la phalène*, Seuil, 1968. Sillages, 2012

### *Essais*

- Une chambre à soi*, Denoël, 1977. 10-18, 1996  
*Trois guinées*, Des femmes, 1977. 10-18, 2002  
*Le Commun des lecteurs*, L'Arche, 2004  
*L'Art du roman*, Seuil, 1963. Points, coll. Signatures, 2009  
*Journal d'un écrivain*, Éd. du Rocher, 1958. 10-18, 2000  
*De la maladie*, Rivages, 2007  
*Ce que je suis en réalité demeure inconnu : lettres (1901-1941)*, Points, 2010  
*Suis-je snob ?*, Rivages, 2012

*(Bibliographie indicative et non exhaustive)*

Cette édition électronique du livre  
*Un lieu à soi* de Virginia Woolf  
a été réalisée le 11 janvier 2016  
par les [Éditions Denoël](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782207123676 – Numéro d'édition : 274250).  
Code Sodis : N80451 – ISBN : 9782207132968.  
Numéro d'édition : 297038.